

GRATUIT - ISSN 2267-0785

Histomag

39-45

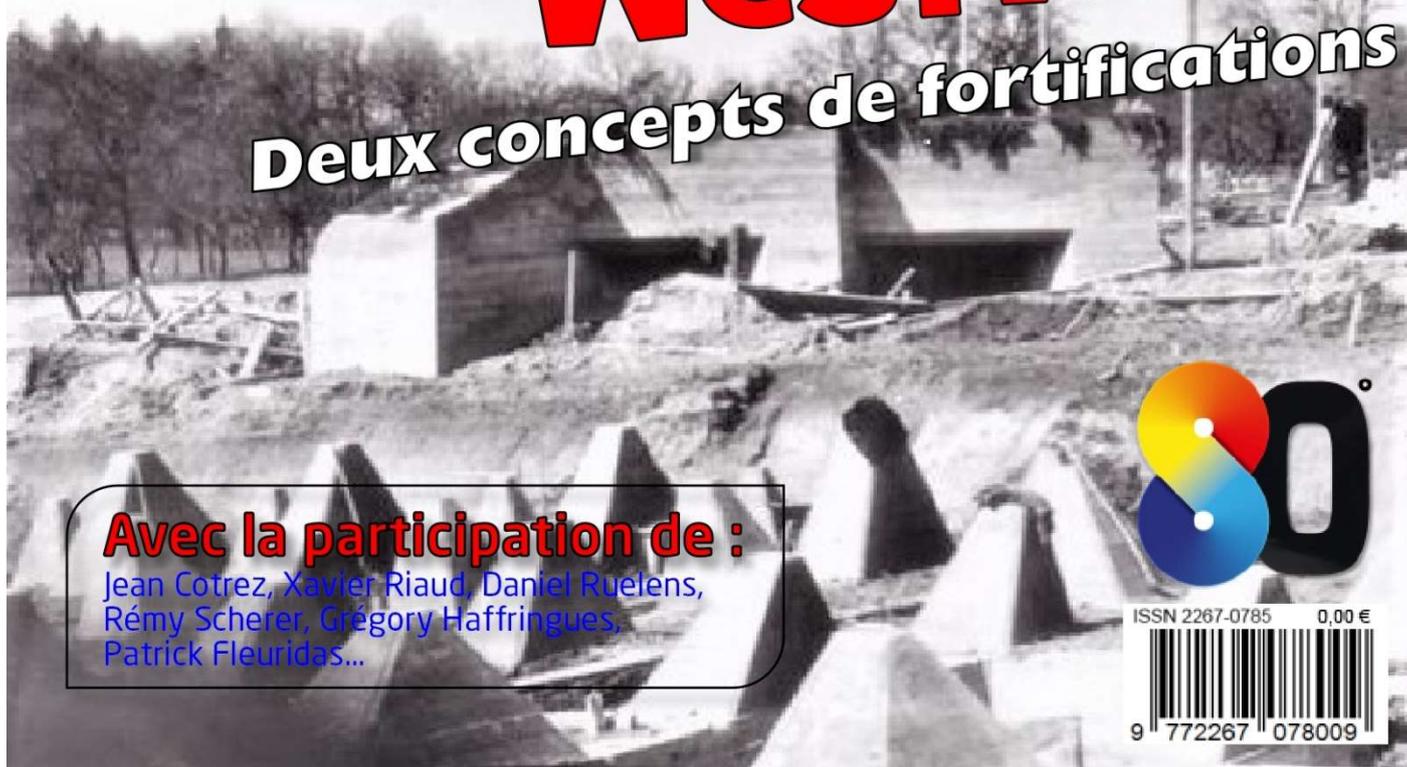
LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - NUMERO 98



La Ligne Maginot

Westwall

Deux concepts de fortifications



Avec la participation de :

Jean Cotrez, Xavier Riaud, Daniel Ruelens,
Rémy Scherer, Grégory Haftringues,
Patrick Fleuridas...



ISSN 2267-0785 0,00 €





N° 98

Ligne Maginot et Westwall, deux concepts de la fortification.

Editorial

La pandémie planétaire nous prive malheureusement des commémorations du quatre-vingtième anniversaire des combats de mai-juin 1940. Le forum Le Monde en Guerre a choisi depuis mars 2019 de suivre au fur et à mesure les événements liés à ces mois fatidiques qui vont bouleverser le cours de la guerre. Nous tenons à remercier les fidèles contributeurs qui font évoluer les débats et nous apportent d'incalculables informations, sources d'enrichissement pour le forum.

Avant d'aborder ce numéro 98 de l'Histomag, je rappelle qu'un hors-série spécial Berlin est paru fin avril pour rappeler les 75 ans de la chute du Troisième Reich et la fin de la guerre en Europe.

Pour le présent numéro, l'équipe éditoriale a choisi de se pencher sur les fortifications des deux lignes qui se font face au moment du déclenchement de Fall Gelb : la ligne Maginot et la ligne Siegfried ou *Westwall*. L'apport de nos deux spécialistes, Jean COTREZ et Patrick FLEURIDAS, à ce dossier permet de présenter une étude approfondie des fortifications de chaque côté de la frontière. Celle-ci débute par une présentation de la ligne Maginot par Jean COTREZ et se poursuit avec les derniers combats avant l'armistice. Patrick FLEURIDAS nous guide pas-à-pas dans la construction du *Westwall* à l'aide d'une quantité de plans très détaillés. Cette étude serait incomplète si l'infanterie de forteresse n'était pas évoquée par la description d'un fantassin du 168e RIF. En complément, Rémy SCHERER retrace la composition des unités d'artillerie de forteresse sur la ligne Maginot.

Enfin, une série de caricatures provenant de journaux satiriques allemands que Ralph Keyzers a collectés et présentés dans plusieurs ouvrages.

La deuxième partie du magazine est consacrée aux combats de mai-juin 1940 et débute par le récit de la bataille de Montcornet que notre ami Vincent Dupont a lu devant le président de la République le 17 mai dernier lors des cérémonies évoquant la contre-offensive menée par le futur général de Gaulle. Daniel RUELENS présente un impressionnant blindé, le T-28, imaginé pour venir à bout de la ligne Siegfried. Rémy SCHERER consacre une étude originale du 320e régiment d'artillerie coloniale portée suivie du compte-rendu des combats du 4e régiment de Dragons Portés de la Belgique à la Loire. La partie aviation n'est pas occultée car Grégory HAFFRINGUES s'est penché sur un vol particulier. Pour conclure, Jean COTREZ s'est entretenu avec David HARMAND, co-auteur d'un livre sur l'ouvrage de la Ferté et présenté dans la bibliothèque du forum. S'il existe une pléthore d'ouvrages sur la ligne Maginot, il y a peu de films et nous avons réussi à en dénicher un, présenté avant le dernier article, hommage du docteur Xavier RIAUD aux soignants qui se dévouent chaque jour contre la COVID-19. Enfin, la bibliothèque du forum donne la place aux ouvrages de nos membres et livre des conseils de lecture sur le thème abordé dans ce dernier numéro d'Histomag.

Ce numéro n'aurait pu voir le jour sans les articles de nos contributeurs et le dévouement de toute l'équipe du forum Le Monde en Guerre pour toutes les questions éditoriales. Que tous soient remerciés.

ALEXANDRE SANGUEDOLCE

Photos couverture : En haut, Westwall, casemate double embrasure, MG et canon AC du type R 116 (BAMA) En bas bloc 1 de la Ferté (www.tourisme-champagne-ardenne.com)

Sommaire

Première partie.

 1 : La ligne Maginot, par Jean Cotrez.

 2 : La fin de la ligne Maginot, par Jean Cotrez.

3 : Historique du Westwall, par Patrick Fleuridas.

4 : La construction du Westwall, par Patrick Fleuridas.

5 : Westwall, évolution des plans d'ouvrages, par Patrick Fleuridas.

6 : Les combats et la destruction du Westwall, par Patrick Fleuridas.

 7 : La tenue du fantassin du 168^e RIF, par Jean Cotrez, Jean-Yves Goffi et A. Sanguedolce.
Les RARF, par Rémy Scherer.

Seconde partie.

 8 : Récit de la bataille de Montcornet par Vincent Dupont.

9 : Le T28, par Daniel Ruelens.

 10 : Le 320^e RACP, par Rémy Scherer.

 11 : Le 4^e régiment de dragons portés au combat, par Alexandre Sanguedolce.

 12 : Chute d'un oiseau rare, par Grégory Haffringues.

13 : Danielle Casanova, par le Dr Xavier Riaud.

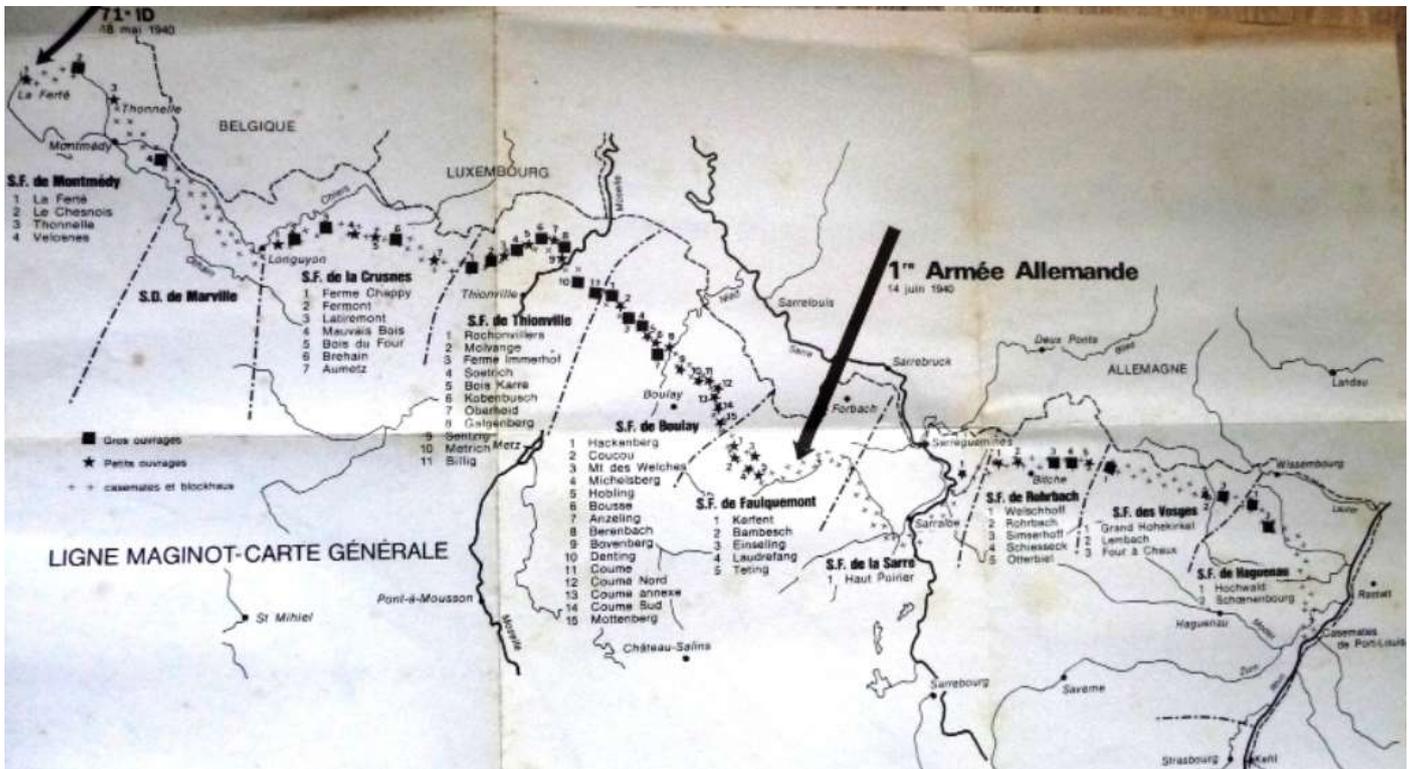
 14 : Interview de David Harmand, par Jean Cotrez.

15 : La bibliothèque du forum.

16 : Le cinéma du forum : double meurtre sur la ligne Maginot, par Jean Cotrez.

1 : La ligne Maginot.

Par Jean Cotrez



A l'occasion de ce numéro 98, votre Histomag va vous présenter les deux principales fortifications du second conflit mondial, à savoir la ligne Maginot et le Westwall, appelé généralement ligne Siegfried par les Alliés. Au-delà des nations, ce sont deux conceptions de la fortification qui s'opposent. C'est ce que nous allons essayer de vous montrer dans les pages qui suivent. Mais je reviens donc sur la ligne Maginot qu'on appellera LM par commodité. Il n'est pas question de faire une étude exhaustive de la ligne, d'autres s'en sont chargés et de fort belle manière (voir bibliographie en fin d'article) mais de vous faire une présentation générale de l'ensemble, depuis les premiers questionnements au sortir de la Première Guerre mondiale sur ce que devra être la défense du pays pour ne plus revivre pareille épreuve, jusqu'à la reddition des garnisons invaincues, des gros ouvrages en particulier, puisqu'on l'oublie souvent mais aucun gros ouvrage de la ligne n'est tombé aux mains de l'ennemi. Nous parlerons des ouvrages, des armements, des hommes et donnerons quelques chiffres. Enfin nous tenterons d'apporter des réponses simples

aux questions les plus répandues sur la LM, son rôle, son destin.

Chronologie de la ligne Maginot (LM) :

Dès 1919, Clémenceau pose la question de la future défense de la France au vainqueur de Verdun, Pétain, devenu entre-temps commandant en chef des armées. Dès le début la cacophonie règne parmi les hauts gradés (Foch, Pétain, Joffre...). On n'est pas d'accord sur la stratégie : doit-on défendre sur la frontière et rendre le territoire national inviolable ou plus en arrière afin de « voir venir ». On n'est pas d'accord non plus sur la forme que doit prendre cette future ligne de fortifications. Doit-on s'inspirer des forts types Séré de Rivières comme Vaux ou Douaumont ; doit-on créer de grandes régions fortifiées ; un front continu ; les tranchées auront-elles encore une utilité quelconque dans une hypothétique guerre future ? Les débats ne manquent pas. Pour mettre un peu d'ordre, plusieurs commissions sont créées mais leur durée de vie ne

dépassera pas quelques mois. Après la dissolution de la dernière, la commission Joffre, qui n'aura vécu que deux mois, on crée la commission de défense du territoire (CDT) sous la houlette du général Guillaumat qui va fixer un premier cadre à ce que sera la défense du territoire.

Mais c'est l'arrivée de Paul Painlevé au ministère de la guerre en 1925 qui va être le vrai déclic quant au lancement de la LM en orientant la politique militaire vers un axe purement défensif. Entre-temps, le conseil supérieur de la guerre a opté pour un système de défense réparti en régions fortifiées (RF). C'est finalement en 1927 que le conseil supérieur de la guerre, suivant les recommandations de la CDT, définit les contours exacts de la ligne. Des régions fortifiées avec aux points sensibles la construction de gros ouvrages avec artillerie et des abris d'intervalles pour l'infanterie. C'est la CDT qui est en charge des études. Elle doit déterminer le comment, le où et le quoi. Le résultat :

- Création de trois régions fortifiées : Metz, Lauter, haute Alsace mais seules les deux premières seront construites. A cela ajouter l'organisation défensive du Rhin et enfin le SFAM (secteur fortifié des Alpes Maritimes). On voit que rien n'est prévu pour les frontières du Nord/Pas de Calais. La ligne s'arrêtera à Sedan, face aux Ardennes qu'on pense infranchissables, et au nord du massif on atteint la frontière de la Belgique qui est alors notre alliée. La stratégie ici est qu'en cas d'invasion comme en 1914, d'entrer en Belgique et d'aller combattre les Allemands le plus près possible de la frontière belgo-allemande.

Les forts ne seront plus du type de ceux de Verdun mais auront une forme palmée.

- Cette disposition permet un camouflage plus efficace puisque les blocs de combats seront enterrés avec peu d'organes émergents. De plus cela renforce la résistance de l'ouvrage aux bombardements (aériens ou d'artillerie). Ces derniers devront

attaquer les blocs distants de plusieurs centaines de mètres les uns des autres, l'un après l'autre, provoquant une dispersion des bombardements et une grande consommation de projectiles pour museler les ouvrages. Les ouvrages seront de 3 types principaux :

- Les gros ouvrages (GO) avec de l'artillerie et une garnison de plusieurs centaines d'hommes ;
- Les petits ouvrages (PO) sans artillerie mais avec des tourelles mitrailleuses, mortiers et armes antichars ;
- Les abris d'intervalles, disposés entre les ouvrages destinés à l'infanterie pour assurer une ligne de feu continue et prévenir toute infiltration ennemie entre les ouvrages.

On laisse volontairement la trouée de la Sarre sans fortifications puisque cette région de marais sera facile à rendre impénétrable par le biais d'inondations contrôlées. Un système d'écluses et de mini barrages prendra le nom de LM aquatique.

En 1929, le gouvernement accorde les crédits demandés et c'est André Maginot qui a succédé à Paul Painlevé qui porte la loi devant le parlement. Le 14 janvier 1930, la loi est promulguée et accorde 2,9 milliards de francs étalés de 1930 à 1934. La moitié des crédits va à la Lorraine. A noter que le devis global pour l'ensemble de la LM s'établit à 9 milliards de francs de l'époque.

De 1930 à 1935, les travaux sur le terrain débutent sous l'autorité de la CORF (commission d'organisation des régions fortifiées) créée en 1927 et composée de généraux et d'officiers supérieurs de toutes les armes. Elle est présidée par le Général Fillonneau à qui succèdera le Général Belhague.

La section technique du génie (STG) établit les plans des ouvrages. Mais déjà, la contrainte budgétaire oblige la STG à définir deux programmes de 1^{ère} et seconde urgence. Cette dernière est mise en sommeil. La première est généralement scindée en deux parties, la seconde partie étant tributaire de déblocage de crédits supplémentaires. A la moitié des années 30, la pression budgétaire s'accroît. La crise de 29 est passée par là. La CORF doit procéder à des coupes drastiques dans les programmes de construction. En 1933, aucun dépassement

budgetaire n'est plus toléré. On supprime des ouvrages, on réduit le nombre de blocs de combat dans d'autres, des tourelles d'artillerie sont transformées en tourelles pour mitrailleuses etc. Malgré ça, le gouffre financier se creuse. De nouveaux crédits sont votés en 1934, Pétain étant alors ministre de la guerre. Ce déblocage permet de compléter les constructions, (Maubeuge, Montmédy, plateau de Rohrbach). Ces constructions seront appelées les constructions « nouveaux fronts ». Tenant compte des défauts relevés sur les premiers ouvrages, on améliore les plans de feux, notamment antichars. On renforce les cuirassements. Par contre, comme dit plus haut, plusieurs blocs d'artillerie disparaissent au profit de blocs de mitrailleuses moins coûteux.

Les travaux suivent ce calendrier approximatif :

1930 : construction d'ouvrages simples (casemates, abris) et lancement des études concernant les GO et les PO ;

1931 : construction des parties souterraines des GO ;

1932 : construction des parties supérieures des GO appelés « les dessus » (armement, casemates) ;

1933 : mise en place des armements ;

1934 : installation des équipements intérieurs (transmissions, usines qui rassemblent les groupes électrogènes, monte charges, systèmes de ventilation), construction des casernements de sûreté où sont logées les troupes de forteresse en temps de paix et enfin on lance l'étude des casemates « nouveaux fronts ».

1935 : travaux de finitions intérieurs, mise en place des obstacles antichars (rails, fossés), et lancement des travaux des ouvrages « nouveaux fronts ». Le 31 décembre, dissolution de la CORF ;

1936 : mise en place des armes antichars, des cuirassements (cloches, tourelles) et des armements.

Le bilan chiffré final est le suivant :

- Longueur de la ligne 700 km, 200 ouvrages (tous types confondus) répartis en 24 secteurs fortifiés (SF) ;
- Sur les frontières nord/nord-est : 58 ouvrages dont 22 gros ouvrages (GO) et 26 PO, 311 casemates, 78 abris et 14 observatoires ;

- SFAM : 23 GO, 61 PO, casemates et abris, trois observatoires. A noter qu'il est difficile de comparer le SFAM avec le reste de la LM compte tenu du terrain. Il est impossible de construire dans les Alpes un GO type Hochwald car bien entendu le terrain et l'altitude ne s'y prêtent pas. On peut considérer que dans ce secteur, un ouvrage avec artillerie est l'équivalent ailleurs d'un GO ;
- 150 tourelles à éclipse ;
- 1.536 cloches fixes (détaillées plus loin) ;
- 17 observatoires ;
- 339 canons de 3 calibres différents ;
- 1,5 millions de m³ de béton ;
- 100 km de galeries souterraines (incluant les galeries réservées aux trains reliant les blocs de combat aux casernements dans les GO).

Les arrivées d'Hitler et de Mussolini au pouvoir entraînent des tensions internationales qui font que l'on va continuer les travaux sur la LM dans les limites budgétaires serrées que l'on connaît. En 1936, la CORF est dissoute (événement regrettable) et les travaux vont être menés de façon disparate, alors que du temps de la CORF ils étaient centralisés et encadrés. Avec la disparition de la CORF la main est laissée aux commandants des régions militaires qui se substituent à la défunte commission.

Mais faute de budget, on arrête la construction des GO trop coûteux et à la place va naître une nouvelle série de construction de petits blockhaus, construits au rabais par la main d'œuvre militaire (MOM). Cette main d'œuvre est constituée des militaires en place dans les ouvrages et par les divisions de couverture. Le temps est venu du travail à la « petite semaine ».

En mars 1936, l'Allemagne réoccupe la Rhénanie. La LM est mise en alerte. En octobre de la même année, la Belgique déclare sa neutralité. Le problème de la défense des frontières du nord de la France refait surface. Pour pallier cette situation, on va bien construire quelques casemates MOM, ici ou là, mais ce ne sont pas ces ouvrages qui pourront s'opposer au déferlement des *Panzer Divisionen* en mai 1940.

En mars 1938, une inspection du génie attire l'attention des autorités sur la fragilité des casemates MOM. L'EM réagit et impose aux

commandants des régions militaires un programme de construction d'ouvrages répondant à des normes précises établies par la STG. Cela donnera naissance aux casemates STG plus efficaces que les casemates MOM mais cette mesure arrive trop tard. La guerre est déclarée le 3 septembre 1939.

Organisation de la ligne nord/est sur le terrain :

Les ouvrages de la LM dans le Nord-Est sont répartis en vingt secteurs fortifiés (SF) qui partent de la mer du Nord pour arriver jusqu'à la Suisse. Nous nous contenterons d'évoquer les secteurs pourvus de fortifications notables.

En partant de l'ouest vers l'est on trouve :

- SF de Montmédy avec deux GO, deux PO dont l'ouvrage de la Ferté et douze casemates ;
- SF de la Crusnes avec trois GO, quatre PO et trente-six casemates ;
- SF de Thionville avec sept GO, quatre PO, dix-sept casemates, quatre observatoires et dix-huit abris ;
- SF de Boulay avec quatre GO (dont le Hackenberg), onze PO, dix-sept casemates, deux observatoires et quatorze abris ;
- SF de Faulquemont avec cinq PO et huit casemates ;
- SF de la Sarre (le maillon faible de la LM) avec un PO et cinq casemates ;
- SF de Rohrbach avec deux GO, trois PO, vingt casemates et huit abris ;
- SF des Vosges avec deux GO, un PO, vingt casemates, deux abris et dix-sept blockhaus ;
- SF d'Haguenau avec deux GO, le Hochwald et le Schoenenbourg, trente-neuf casemates, deux observatoires et quinze abris.
-

Ces secteurs fortifiés sont eux-mêmes divisés en sous-secteurs. Ne sont pas comptabilisés ici les blockhaus et autres abris plus légers.



Bloc 4 de Fermont avec 3 canons de 75 (noter les volets blindés en position ouverte)

Les ouvrages sont répartis de manière à assurer une continuité de feu. Les casemates d'intervalles pour infanterie ne sont armées que de FM24/29 d'une portée efficace de 600 m donc l'écart entre deux casemates ne dépasse pas 1.200 m. Ainsi il y a continuité de feu et elles peuvent se couvrir mutuellement. Cette distance de 1.200 m théorique est fondée sur un terrain plat. Au gré de la topographie, elles seront souvent plus proches. Ces mêmes casemates sont, de plus, couvertes par les canons de 75 de l'artillerie des gros ouvrages. La portée utile de ces canons étant de douze km, deux GO ne devront pas être distants l'un de l'autre de plus de douze km afin de se couvrir mutuellement. Sur la frontière sont disposés des avants postes constitués de maisons fortes qui sont, comme leur nom l'indique, des maisons, souvent le long des routes ou points stratégiques, qui ont été renforcées par des ajouts de meurtrières bétonnées et dont les murs face à l'ennemi sont généralement renforcés. Elles sont occupées en permanence par des gardes-frontière. Ces avants postes sont établis sur les routes transfrontalières. Ils sont chargés de donner l'alerte à l'arrière en cas d'attaque brusquée et de livrer des combats retardateurs au moins pendant une heure et de se replier ensuite.

A 2-3 km en arrière se trouve une seconde ligne de postes de combat, chargés en plus des combats retardateurs de mettre en œuvre le plan prévu de destructions des routes, ponts, infrastructures, afin de retarder l'ennemi. Cette ligne est tenue par la garde républicaine mobile (GRM). Il est demandé à cette seconde ligne de «tenir» au moins

quatre heures. Les servants de cette seconde ligne habitent à proximité de leurs postes de combat. L'armement de ces deux premières lignes est constitué de FM et de canons de marine de 65 et 47 mm sur affût.

Une seconde ligne, en cas de franchissement de la ligne principale de résistance sera à l'étude. Elle devra comporter entre autres une artillerie lourde hippomobile puisque la LM ne comporte pas de canons lourds. C'est ce que l'on appellera l'artillerie d'intervalle. En plus de ces dispositifs on y retrouvera des casernements de sûreté, des dépôts de vivres et de munitions et une sous station électrique commune aux ouvrages d'un même secteur. La logistique exigera la création de voies ferrées et de routes reliant ces dépôts aux ouvrages.

Quant au Rhin, tout comme les Ardennes, il est réputé infranchissable, donc on se contente de casemates équipées de mitrailleuses directement implantées sur les berges. Ces casemates se découpent magnifiquement sur l'horizon et les artilleurs allemands feront «mouche» à de nombreuses reprises. Un peu en retrait, une seconde position «fortifiée» dite la ligne des villages. On trouve cela suffisant en cas de tentative de franchissement du fleuve frontière.

Les ouvrages :

Il serait long et fastidieux de faire l'inventaire complet des tous les types de constructions qui composent la LM. On se bornera donc aux principales catégories. Officiellement, ils sont classés en cinq catégories en fonction de leur importance et de leur garnison. Nous nous contenterons d'évoquer les trois principales qui sont les GO (ouvrages d'artillerie) et les PO (ouvrages d'infanterie) et les abris d'intervalles.

- **Les GO :** outre leur taille, les GO possèdent de l'artillerie sous tourelle et/ou sous casemate. On retrouve bien sûr des blocs d'infanterie, eux aussi sous tourelles, cloches ou créneaux qui assurent la protection rapprochée de l'ouvrage. Ils sont équipés de deux entrées souvent, plusieurs centaines de mètres en arrière des œuvres vives. Une entrée des hommes (EH), qui en temps de paix sert aussi à la ventilation de l'ouvrage, et une entrée munitions (EM). Cette dernière est reliée par voie

ferrée de 60 cm à l'extérieur afin d'acheminer plus facilement les nombreuses munitions destinées aux blocs d'artillerie. Les GO sont équipés de locotracteurs servant au transport des troupes des casernes aux blocs de combats souvent distants de plusieurs km et au transport des munitions du M1 au M2. En plus des casernements, usine, on trouve les magasins de munitions répartis en 3 modules. Proche de l'EM, se trouve le plus grand, le M1. Au pied des blocs d'artillerie se situe le M2 avec les munitions spécifiques au bloc. Et enfin, dans la tourelle d'artillerie ou la casemate, se trouve le M3 pour l'approvisionnement des pièces en coups immédiats. De plus, au niveau opérationnel, on trouve un PC infanterie, un PC artillerie, un PC génie et un centre de transmissions évidemment plus élaboré que dans un PO. L'équipage des GO est en fonction de l'ouvrage considéré, compris entre 250 et 1.000 hommes.

Le gros ouvrage du Hackenberg en chiffres (Plus gros ouvrage de toute la ligne Maginot) :

19 blocs de combats, 18 tubes (75-135-81 mm), 15 JM, 7 canons AC, 36 mortiers de 50 mm, 29 goulottes lance-grenades, 5 tourelles d'artillerie, 3 tourelles de mitrailleuses, 30 cloches GFM, 1.035 hommes dont 38 officiers), 3 locotracteurs, 3.400 m de rails, 700 m³ de réserve d'eau...

- **Le PO :** se compose d'une entrée en retrait par rapport au front et deux ou trois blocs qui sont souvent des blocs tourelles de mitrailleuses ou d'armes mixtes* et des blocs de flanquement. Sous terre se trouvent les œuvres vives de l'ouvrage, à savoir : casernement, usine électrique, bloc sanitaire, PC, cuisines etc. Les restrictions budgétaires font que souvent l'entrée est incluse dans un bloc de combat (PO de Rohrbach par exemple). La garnison est constituée selon les ouvrages de plus ou moins 150 hommes.
- **Les abris d'intervalles :** destinés à abriter les troupes manœuvrant entre

les ouvrages (groupes francs, unités de contre-attaque). En général enterrés pour bénéficier de la protection du sol, leur dalle de toit est de protection 2 (voir « Le béton » ci-après). Suivant leur taille, ils accueillent une ou deux sections d'hommes. Leur défense rapprochée est assurée par des cloches GFM et des créneaux FM sur leur face arrière. Ils sont autonomes en énergie grâce à la présence de petits groupes électrogènes.

Parenthèse sur les casemates « nouveaux fronts ». Ce terme recouvre les casemates modifiées par rapport aux premières sorties de terre dites « anciens fronts » dont on a retenu les faiblesses et tenté de les corriger. Cela concerne les casemates isolées aussi bien que les casemates d'ouvrage comme le bloc 1 du PO de Rohrbach. Parmi les améliorations, on peut retenir l'élimination des recoins, l'amélioration du stockage et du logement, modification de l'entrée qui prend une forme en « baïonnette ».

*Arme mixte : bloc de deux mitrailleuses MAC 31 et d'un canon AC de 25 commandés par un seul homme. Il actionne soit les mitrailleuses avec des poignées, soit le canon par une pédale.

Le béton :

On tire les leçons de l'expérience au feu des forts de 1914. On prend les armes les plus puissantes connues à l'époque, on ajoute une marge de sécurité et le résultat est la création de quatre catégories de protection sachant que l'ennemi ne pouvant attaquer sur toutes les surfaces avec les mêmes calibres, on fera varier la protection afin de réaliser des économies. Les faces arrière des ouvrages seront ainsi plus « légères », ce que ne manqueront pas de remarquer les Allemands quand ils se présenteront sur l'arrière des ouvrages. Les quatre indices de protection sont donc :

Niveau protection	Murs	Dalle de toit	Résistance au calibre
1	1,70 m	1,50 m	160 mm
2	2,25 m	2 m	240 mm
3	2,75 m	2,50 m	300 mm
4	3,50 m	3,50 m	420 mm

Pour illustrer le propos sur les murs arrière, normalement non soumis au feu, ils sont de protection 1, et ce même sur les GO. Quant au béton armé par lui-même, le ferrailage atteint une barre tous les dix cm et la composition du mélange déterminé par la STG est de 400 kg de ciment, 0,3 m³ de sable et 0,9 m³ de galets pour obtenir 1m³ de béton damé.

Les cloches :

Réparties en deux catégories, actives et passives, nous ne parlerons ici que des premières. Les secondes sont principalement des cloches d'aspiration d'air frais, aussi appelées « champignons » à cause de leur forme.

Les cloches actives servent soit d'observatoire, soit de moyen de défense. Leur blindage oscille entre 18 et 33 cm d'acier et leur poids de 10 à 35 tonnes. Certaines cloches pour armes mixtes (AM) atteindront même 50 tonnes...

Pour les cloches observatoire il y a :

- Les cloches à vision périscopique (VP), équipées d'un périscope qui sort par le sommet de la cloche et qui est rétractable. L'orifice de passage étant obturé par un volet commandé manuellement de l'intérieur de la cloche ;
- Les cloches à vision directe et périscopiques (VDP) équipées d'un périscope et de trois créneaux permettant une vue directe à travers des épiscopes ;
- Les cloches de surveillance et de défense rapprochée, appelées cloche guet/fusil mitrailleur dites cloches GFM armées d'un FM 24/29. Il en existe trois modèles différents par leur taille.

Les cloches de combat sont des trois types :

- Les cloches armées d'un jumelage de mitrailleuses Reibel (cloches JM). Là aussi trois modèles en fonction des tailles dont le poids va de 11 à 17 tonnes ;
- Les cloches pour armes mixtes Mle 1934, installées surtout sur les

nouveaux fronts armées d'un jumelage Reibel et d'un canon antichar de 25mm. Leur poids est de 50 tonnes. Elles comportent deux créneaux disposés à 45° ayant chacun un champ de tir de 45° ;

- Les cloches lance-grenades destinées à la défense rapprochée de l'ouvrage devaient à l'origine recevoir des mortiers. Mais ce ne fut jamais le cas et leur position fixe en limitait l'efficacité.

Les cloches fixes, malgré des efforts de camouflage, émergeaient beaucoup des dessus des ouvrages et se détachaient assez nettement sur l'horizon. L'artillerie allemande les prendra pour cible prioritaire lors des assauts.

Les tourelles :

Le must en matière de fortification ! Elles avaient déjà fait leurs preuves lors du premier conflit mondial. Tournantes sur 360° et à éclipse, elles sont la Rolls de l'artillerie de forteresse.



Tourelle de 75 de Fermont

Le principe est simple : un balancier supportant d'un côté un contre poids équivalent au poids de la tourelle et de l'autre la tourelle elle-même. L'ensemble est donc en équilibre et un petit moteur électrique suffit à la manœuvrer. Aucune difficulté non plus en mode manuel. On manœuvre la tourelle à l'aide de manivelles. Elles abritent cinq types d'armes : des mitrailleuses, des mortiers de 81, des canons de 75, des lance-bombes de 135 et des armes mixtes (la Ferté par exemple). Fonction du type d'arme, le poids total s'échelonne entre 96 tonnes

(mitrailleuses) à 265 tonnes (canons de 75). La LM compte au total 152 tourelles à éclipse dont 34 pour canons de 75. Le blindage de la coupole est de trente cm et son diamètre est compris entre deux mètres pour une tourelle mitrailleuses et quatre mètres pour une tourelle de 75.

Description des ouvrages :

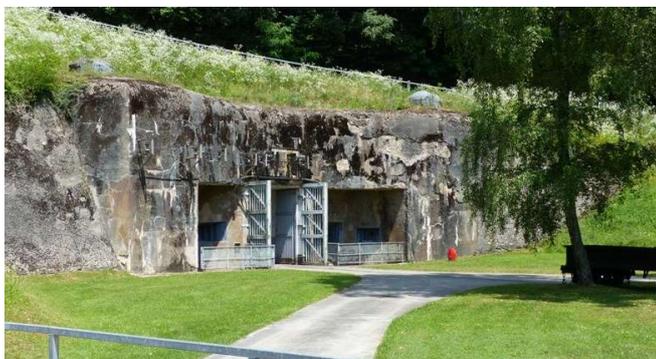
1/ les entrées :

Trois types d'entrée : l'entrée des hommes (EH), l'entrée des munitions (EM) et l'entrée mixte quand il n'y en a qu'une. Les entrées sont situées loin derrière la ligne de combat, souvent à plus d'un km.

L'EH est protégée par une ou deux chambres de tir et une ou plusieurs cloches. Elle est souvent rendue inaccessible par la présence soit d'une passerelle relevable, soit d'un plancher rétractable qui découvrent alors un fossé (fossé diamant) à l'intérieur duquel les défenseurs des chambres de tir peuvent laisser tomber des grenades. En temps de paix, l'EH sert également de source d'air frais vers l'intérieur de l'ouvrage et d'évacuation des fumées en provenance de l'usine (centrale électrique, ateliers).

L'EM est destinée à assurer le ravitaillement de l'ouvrage en munitions mais également en vivres et matériel. Elle est également protégée par des chambres de tir, un pont-roulant et une grille blindée ou un pont levis (souvent dans les Alpes). Selon les ouvrages, les EM sont de deux types : Type A, ravitaillement par voie ferrée avec déchargement des wagons à l'intérieur même de l'ouvrage ; type B ravitaillement par camions qui sont déchargés à l'entrée de l'ouvrage et dont la cargaison est ensuite chargée sur les wagons du train de l'ouvrage.

L'entrée mixte permettant l'accès à l'ouvrage des hommes et du ravitaillement est assez rare sur la LM nord. Quand il y en a, c'est que l'ouvrage a été confronté aux restrictions budgétaires. Par contre, dans les Alpes, c'est ce système qui est majoritairement retenu dans un souci pratique.



EM du Simserhof.

2/ les magasins à munitions :

On l'a évoqué plus haut, les ouvrages comportent trois magasins à munitions. Le plus grand, le M1, est situé à proximité de l'EM. De nombreuses mesures de sécurité sont prises pour éviter tout accident qui pourrait devenir dramatique quand on sait que le M1 abrite en moyenne 30.000 coups (75.000 coups et trois millions de cartouches pour le Hackenberg). Systèmes d'arrosage automatique en cas d'élévation de la température, isolement du magasin par une porte blindée de sept tonnes à fermeture automatique. Le magasin est divisé en alvéoles séparées et de part et d'autre de chaque alvéole, création de niches parasouffles du volume de l'alvéole afin qu'en cas d'explosion, le souffle ne soit pas propagé au reste de l'ouvrage mais absorbé dans ces niches.

Le magasin M2 est directement au pied du bloc de combat et ne renferme que les munitions propres aux armes du bloc. Les munitions sont stockées dans des casiers métalliques déplacés à la main grâce à un mono rail fixé au plafond.

Le magasin M3 est quant à lui à proximité immédiate de l'arme et les munitions sont stockées dans des armoires en bois. On y stocke 600 coups par exemple pour un canon de 75. Dès que la pièce ouvre le feu, une noria se met immédiatement en marche afin que le M3 soit toujours garni à 100%.

3/ l'usine :

Entendez par là la centrale électrique de l'ouvrage qui rend ce dernier autonome en cas de coupure du réseau électrique extérieur (réseau public) qui alimente normalement l'ouvrage en temps normal. Mais même en temps de paix, la haute tension (12 ou 17.000 volts) arrive à l'intérieur de l'ouvrage à la

centrale électrique qui va transformer cette énergie en différents voltages alternatifs ou continus selon les besoins des différents systèmes de l'ouvrage. Par exemple, 110 volts alternatif pour l'éclairage et la manœuvre des tourelles ou 600 volts continus pour les trains. En cas de coupure de la source extérieure, des groupes électrogènes diésels prennent le relais. Leur vitesse de rotation à +/- 600 tours/min les rend inusables. Les GO par exemple sont équipés de quatre groupes électrogènes avec les réserves en huile, fuel et liquide de refroidissement permettant de tourner en continu pendant plusieurs semaines.

Dans l'ouvrage du Michelsberg, les réserves sont de 125.000 litres de fuel, 3.000 litres d'huile et 125.000 litres de liquide de refroidissement.



Vue partielle de l'usine de Fort Casso.

4/ le casernement :

Il regroupe tous les locaux nécessaires à la vie d'une troupe appelée à vivre longtemps sous terre. Il est divisé en quatre parties :

- Logement pour la troupe (troupe et sous-officiers) :

Une chambrée est normalement prévue pour 18 à 24 hommes mais ne comporte que deux lits pour trois hommes puisqu'un tiers de l'effectif est en permanence aux postes de combats. C'est le principe du lit chaud. Les sergents sont dans des chambres de neuf lits et les adjudants dorment par quatre. Les normes d'hygiène définies exigent un robinet pour quinze hommes, douze pommes de douches pour mille hommes, un WC turc pour quarante hommes ou quinze sous-

officiers. La quantité de papier est limitée à dix feuilles par jour et par homme !

Une citerne d'eau potable de 35.000 à 60.000 litres (selon la taille des ouvrages) est alimentée en continu par un puits ou une source.

- Casernement des officiers :
C'est un ensemble qui regroupe la chambre du commandant d'ouvrage, un bureau, un poste téléphonique, des chambres individuelles ou pas pour les officiers, un réfectoire, un lavabo et un WC ;
- L'infirmierie ;
- Les cuisines :
Une cuisine pour la troupe et une autre pour les officiers, divers magasins, boulangerie, chambre froide etc. Ici on est loin du rata au goût douteux servi dans certaines unités de surface. Bien manger pour avoir un bon moral est important dans les conditions de la vie souterraine. Les officiers disposent d'un mess, les hommes de troupes eux, mangent soit dans leur bloc de combat, soit dans les couloirs où sont installées des tables individuelles rabattables.

La température des locaux est maintenue aux environs de 12° grâce à des radiateurs électriques.

5/ Les PC :

Centres opérationnels de l'ouvrage, il en existe plusieurs, surtout dans les GO. Le PC d'ouvrage est le cerveau d'où émanent les ordres. Il est composé :

- D'un central téléphonique à deux standards ;
- Du PC du commandant d'ouvrage auquel sont rattachés les services de renseignement de l'artillerie et de l'infanterie (SRO) ;
- Du PC infanterie dont dépendent tous les blocs d'infanterie et leur armement ;
- Du PC d'artillerie qui reçoit toutes les informations en provenance des observatoires et qui détermine quel bloc engage quel objectif.

6/ Les blocs de combat :

Pour simplifier le propos, nous dirons qu'ils se composent de trois grandes catégories :

- Les blocs d'artillerie, composés soit de tourelles soit de pièces sous béton et qui abritent des tubes de 75,81 et 135 mm ;
- Les blocs d'infanterie équipés également de tourelles ou d'armement sous béton et qui sont armés de JM, FM, canons antichars et mortiers de 50 mm ;
- Enfin les blocs mixtes qui peuvent accueillir les deux types d'armes.

En ce qui concerne l'artillerie, les canons de 75 sont en général regroupés par trois. Les pré réglages en temps de paix et la vitesse de tir leur permettent une importante capacité de destruction. La cadence de tir peut atteindre 24 coups/min jusqu'à dix km.

La ventilation des ouvrages :

L'expérience de la Première Guerre mondiale et l'apparition des gaz de combat va être largement prise en compte dans le fonctionnement des ouvrages de la LM.

Trois sources de gaz nocifs peuvent conduire à l'asphyxie :

- L'oxyde de carbone dégagé par les armes en action ;
- Les gaz extérieurs ;
- La viciation naturelle de l'air ambiant provoquée par la vie en commun de plusieurs milliers d'hommes.

Pour parer à ces trois risques, il convient de mettre en place un système de ventilation permettant d'aspirer de l'air frais, d'expulser l'air vicié et de refouler les gaz extérieurs.

En temps de paix, l'air extérieur est aspiré par l'EH et propulsé dans tout l'ouvrage par un puissant ventilateur. En temps de guerre, l'air toujours en provenance de l'EH passe par une batterie de filtres dans une salle de neutralisation avant d'être envoyé dans l'ouvrage. Quant aux gaz extérieurs, ils sont simplement refoulés par la mise en surpression de l'ouvrage. Les blocs de combat adoptent la même technique lorsque les armes sont en service afin d'évacuer les fumées nocives. Pour ce faire, ils sont équipés d'un sas étanche qui les isole du reste de l'ouvrage. La mise en surpression est faite en augmentant le degré d'hygrométrie à l'intérieur de l'ouvrage.

Dans les tourelles, les fumées sont évacuées par un ventilateur électrique et dans les

cloches par un ventilateur manuel. Enfin chaque homme dispose d'un masque à gaz.

L'armement :

1/ L'armement offensif :

- Le canon de 75 :
Nous l'avons déjà évoqué plus haut, en ce qui concerne l'artillerie, le canon de base sur la ligne est le 75 issu du valeureux 75 de campagne Mle 1897 qui fit merveille lors du premier conflit mondial. On l'a donc modifié pour en faire une arme spécifique de forteresse. Ses qualités sont : précision du tir, cadence (30 coups/min) et dimensions réduites qui permettent de l'intégrer dans des tourelles mobiles. Différentes versions sont utilisées depuis le Mle 1929 jusqu'au Mle 1934. Portée de neuf à douze km selon le modèle. Les armes sont protégées dans leur embrasure par un volet blindé. Dans les Alpes, il est aussi utilisé en tant que mortier avec une portée de six km.
- Lance bombes d'un calibre de 135 mm Mle 1932 :
Utilisé indifféremment sous tourelle ou casemate, cette arme envoie son obus de 19 kg à 5.700 m au maximum. Sa cadence de tir est de huit coups/min. Quarante-trois tubes sont installés dans les ouvrages du nord. Son refroidissement exige 250 l d'eau par jour.
- Le mortier de 81 mm Mle 1932 :
Arme à tube lisse et chargement par la culasse. Sa portée est de 3.200 m. Il est utilisé pour la défense rapprochée des ouvrages. On le trouve lui aussi soit en casemate, soit sous tourelle. Le tube est fixe à un angle de 45° et c'est en changeant l'importance de la charge explosive que l'on agit sur la distance. Son refroidissement par eau demande 50 l par jour. Cent trente-deux tubes sont installés sur la LM.

Comme on peut le voir, l'artillerie de toute la ligne se compose uniquement de trois types d'armes. L'avantage est que la fourniture des munitions est standardisée et donc plus facile à assurer. La formation des servants est elle aussi simplifiée et le stock de pièces détachées est lui aussi réduit. On se souvient, si on compare avec le mur de l'Atlantique qui

cumulait plusieurs dizaines de calibres et de nationalités différentes pour son artillerie, que les Allemands avaient beaucoup de mal à approvisionner les artilleurs qui n'avaient souvent même pas de quoi effectuer des tirs d'exercice. Ce problème ne s'est jamais posé sur la LM.

2/ L'armement défensif :

Il englobe toutes les armes nécessaires à la défense de l'ouvrage en cas d'attaque de l'infanterie ou des blindés ennemis.

- Le FM Mle 24/29 :
il équipe les cloches GFM et les créneaux de défense des entrées des ouvrages et des fossés, ainsi que les créneaux de défense à l'intérieur même des ouvrages. Son calibre est de 7,5 mm, sa portée pratique 600 m, sa cadence de tir de 500 coups/min et son alimentation se fait par chargeurs droits de vingt cartouches.
- La mitrailleuse MAC 31 montée en jumelage (jumelage Reibel) :
On trouve ce jumelage dans les cloches JM, les tourelles et les créneaux d'infanterie sous béton. D'un calibre de 7,5 mm, sa portée est de 2.400 m avec une cadence de tir de 750 coups/min alimentée par chargeurs camembert de 150 cartouches. Le tir se fait en alternance sur chaque tube afin de permettre le refroidissement de l'arme par eau (20 l/jour)
- La mitrailleuse Hotchkiss Mle 1930
D'un calibre de 13,2 mm sa portée limite est de 7.000 m et sa cadence de tir de 450 coups/min. Alimentation de l'arme par boîte chargeur de trente cartouches. Cette arme est capable de percer 18 mm d'acier à 500 m et peut donc endommager des blindés légers. Elle équipe les casemates des Vosges et les casemates de rives sur le Rhin.
- Le mortier de 50 mm (MAC) destiné à être installé sous cloche ou en créneaux sous casemate, il a une portée de 330 m.
- La défense antichar :
La défense contre les blindés devient d'actualité vers 1934, suite au développement rapide de cette arme. Elle avait été un peu négligée dans les plans de feu originaux de la LM, la part belle étant donnée aux mitrailleuses contre l'infanterie. Remplacer des mitrailleuses

par des canons AC, changeait tout le plan de feu de défense de l'ouvrage. La solution retenue est de permettre, selon l'adversaire à combattre, de mettre en batterie soit un JM soit un canon AC. Pour ce faire, le canon est positionné sur un rail fixé au plafond de la casemate. En cas de besoin, le JM pivote sur son axe pour libérer le créneau et à l'aide du rail on positionne le canon à la place du JM dans le créneau. Une autre solution est de faire cohabiter dans la même casemate JM et canon AC.



Bloc 1 la Ferté jumelage MAC31/ canon AC de 47 mm (en place dans le créneau)

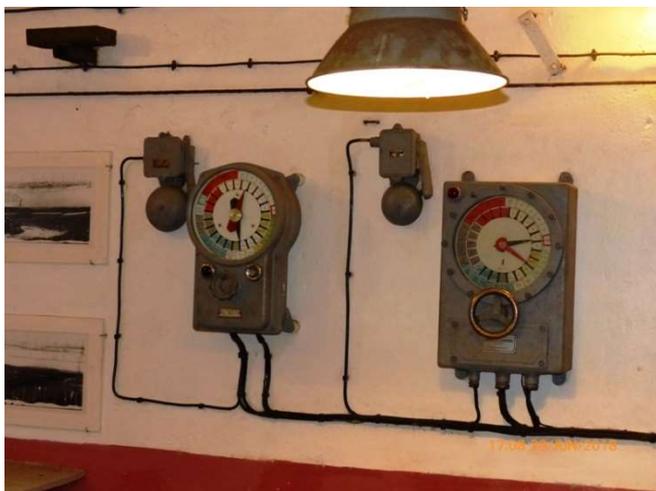
Les deux types de canons AC employés sur la LM sont le canon AC 47 Mle 1934 et le AC 37 Mle 34. La cadence de tir pour les deux armes est de vingt coups/min et la capacité de perforation à 1.000 m de 45 à 60 mm pour le premier et 30 à 40 mm pour le second. Un troisième type de canon AC est installé dans les tourelles et cloches d'armes mixtes (canon AC + JM). Il s'agit du canon AC 25 Mle 1934. Ces armes mixtes ne seront installées que sur les nouveaux fronts. Ce canon de 25 mm perfore à 400 m le blindage des chars en service en 1939. Enfin, certains blocs d'intervalles furent équipés de canons provenant des stocks de la marine montés sur affût « chandelier ». Leurs calibres sont de 47 ou 65 mm et leur portée efficace est de 1.000 m.

Enfin il convient de rappeler la présence de goulottes lance-grenades dans les casemates des ouvrages afin de déloger des ennemis qui seraient parvenus à se faufiler jusque dans les fossés diamants. Ces fossés font d'ailleurs partie des moyens de défense passifs comme

les barbelés ou les rails antichars (trois mètres de haut et implantés jusqu'à huit rangées). Un autre dispositif antichar est le « Piquet Ollivier », nom de son inventeur, qui consiste en un pieu surmonté d'une charge explosive de 3,5 kg qui explose en cas de choc. Pour revenir au fossé, certes il sert d'obstacle au franchissement mais son rôle est aussi de recueillir les gravats tombant du toit et de la façade de l'ouvrage et qui, à force, auraient pu obstruer les créneaux de défense. Enfin, il accueille la sortie de secours des casemates afin que les occupants puissent en cas de besoin évacuer sans se faire remarquer par l'ennemi. A noter que chaque GO possède également une sortie de secours en cas de besoin d'évacuation massive de l'ouvrage. Son emplacement n'est connu que du seul commandant d'ouvrage. C'est le même principe que l'on retrouve sur les issues de secours des blockhaus allemands de l'Atlantikwall qui en sont pourvus. Il s'agit d'un puits débouchant en surface équipé d'échelons scellés dans le béton. Le puits est rempli de gravier. En actionnant une trappe, le gravier s'écoule dans un puits perdu creusé en profondeur et découvre les échelons. Les hommes escaladent et après avoir retiré le couvercle blindé en surface, accèdent au-dessus de l'ouvrage.

Les liaisons intérieures :

Nous ne nous attarderons pas sur les liaisons extérieures des ouvrages réalisées soit par téléphone, soit par radio avec les antennes en général bien visibles sur les faces arrières des ouvrages au-dessus des EH ou EM. Dans les cloches, la communication se fait par l'intermédiaire d'un tuyau acoustique. Pour les blocs et les tourelles, les liaisons sont réalisées elles aussi par téléphone bien sûr mais également par transmetteurs d'ordre de deux types : Mle 37 C (Carpentier) ou Mle 37 D (Doignon). En effet, il faut bien s'imaginer que le bruit produit par le feu des canons empêche toute conversation. On a donc recours au système visuel utilisé dans la marine. Un appareil est situé dans le PC du bloc et un autre dans la chambre de tir. Un cadran indiquant l'ordre de feu est manipulé au niveau du PC et le chef de pièce accuse réception de l'ordre en manipulant à son tour le même cadran.



Transmetteur d'ordre Mle 37C.

Ainsi on sait que l'ordre a été bien reçu et qu'il est en cours d'exécution. Le cheminement de l'ordre est le suivant : la cible repérée par un observatoire ou une cloche est signalée par téléphone au PC de l'ouvrage, après analyse par le service de renseignement de l'artillerie (SRA), l'ordre de feu est transmis via le transmetteur d'ordres au PC du bloc d'artillerie concerné, d'où il est transmis au chef de pièce dans la tourelle.

Afin de permettre un tir rapide sur la cible, des relevés topographiques ont été faits avant le conflit et donnent la hausse et l'azimut de points de repères faciles à identifier (bois, carrefours, ponts etc.). La transmission des coordonnées de tir est donc très rapide.

Les hommes de la ligne Maginot :

Les troupes servant dans les fortifications sont généralement de qualité moindre, ce qui permet d'utiliser les troupes aguerries ailleurs sur le front où les combats sont âpres. C'était le cas sur le mur de l'Atlantique. Les troupes étaient souvent des soldats âgés, en convalescence après des blessures reçues sur d'autres champs de batailles ou des divisions en cours de reconstitution. Elles étaient complétées par des jeunes recrues qui souvent n'avaient jamais connu le baptême du feu.

A l'inverse, sur la LM, ce sont des troupes de première qualité, souvent des spécialistes dans leur domaine et commandés par des officiers de qualité.

En 1936 sont créés les régiments de forteresse qui appartiennent à trois armes : l'infanterie, l'artillerie et le génie. L'infanterie de forteresse est divisée en régiments

d'infanterie de forteresse (RIF) dont le rôle est d'occuper les ouvrages et les casemates ainsi que les intervalles. Mais cette dernière mission sera finalement confiée aux troupes de ligne.

Les régiments d'artillerie de forteresse sont de deux types : les artilleurs dans les ouvrages, régiments d'artillerie de position ou forteresse (RAP/RAF) et les artilleurs défendant les intervalles, les régiments d'artillerie mixtes de forteresse (RAMF). Dans les Alpes, les bataillons prendront le nom de bataillons alpins de forteresse (BAF).

Quant au génie, les bataillons du génie de forteresse (BGF), leur tâche est l'entretien des ouvrages. La répartition des trois catégories dans les ouvrages est de 4/10 pour l'artillerie, 3/10 pour l'infanterie et 3/10 pour le génie. En temps de paix, seul un noyau d'hommes est affecté à un ouvrage pour en assurer l'entretien. Les autres troupes d'actives sont logées dans les casernements de sûreté en arrière de la ligne principale de résistance. On y trouve le logement pour la troupe, des maisons pour les officiers, les sous-officiers et leurs familles, des mess et des bâtiments pour le commandement et les services administratifs.



Gare du Schoenenbourg

La vie des équipages : reprenant le principe du service dans la marine, d'où le nom d'équipage, le service est assuré par roulements. Une équipe est en place aux postes de combat (équipe de veille), une deuxième en attente dans le bloc (équipe de piquet) pendant que la troisième est en réserve à l'arrière (équipe de repos).

La ligne Maginot en guerre :

Le béton à peine sec, la LM va-t-elle être appelée à jouer le rôle pour lequel elle a été conçue. La première occupation effective des ouvrages remonte à mars 1936 lors de la remilitarisation de la Rhénanie. Jusqu'alors, les troupes étaient dans les casernements de sûreté au grand air mais là, elles allaient vivre sous terre dans les vraies conditions de guerre. Cette alerte sera sans suite. En 1937, les relevés topographiques pour les artilleurs sont établis (voir plus haut). En mars 1938, nouvelle occupation des ouvrages suite à l'*Anschluss* et de nouveau en septembre suite à l'affaire des Sudètes. Là encore sans suite. La dernière sera « la bonne », le 24 août 1939. Le 25 on évacue les familles des zones de combat, le 2 septembre, la France mobilise et le 3 c'est la déclaration de guerre. S'en suit la Drôle de guerre durant laquelle la LM va ronronner tranquillement. Seules les nombreuses visites d'officiels dans les GO viennent briser la routine. Les hommes sont occupés à aménager leurs positions et le terrain environnant (creusement de tranchées et de fossés antichars, coulage de béton, déboisement des champs de tir, etc.).

Le 13 mai 1940, les Allemands fournissent leur effort sur Sedan. Depuis 11h00, la *Luftwaffe* attaque les casemates et les PC coupant les communications. A 14h00, toute l'artillerie disponible de la *1.Pz-Div.* tire à vue sur les casemates et les 88 font un malheur. A 15h00, l'infanterie traverse la Meuse sur des canots pneumatiques et finit de réduire les casemates non encore tombées. En face se trouvent les 55^e et 714^e DI de type B (réservistes) aux vertus guerrières limitées. Mais pour l'instant aucun blindé n'a franchi la Meuse et le front tient plus ou moins. Cependant, à 18h30 ce 13 mai, l'artillerie française installée en arrière de Sedan décroche par crainte d'être tournée. Ce recul se transforme en débâcle et plusieurs unités emboîtent le pas à l'artillerie. La nuit même, le génie allemand jette des ponts sur la Meuse et le passage des blindés commence. Le 15 mai, l'aile droite de la II^{ème} armée se replie alors que son rôle était justement d'empêcher un contournement de la LM puisque l'on est ici à l'extrême limite ouest de la ligne. Les divisions allemandes s'engouffrent dans la brèche et parviennent ainsi sur les arrières de la Ligne Maginot. Le drame de l'ouvrage de la Ferté se profile.

Après lui, les Allemands délaissent la LM. Les assauts ne reprennent qu'à la mi-juin. Entre temps, le Général Weygand, qui a remplacé Gamelin, a ordonné le repli de l'armée pour se restructurer plus au sud. Les troupes d'intervalles se replient, à pied, dans des conditions logistiques épouvantables. Les RIF qui devaient initialement saboter les ouvrages¹ et se replier également, restent finalement à leurs postes de combat. Les ouvrages sont seuls mais occupés par des soldats bien décidés à en découdre avec l'adversaire et confiants en leur béton et leur armement. Le 14 juin, les Allemands attaquent dans « la trouée de la Sarre », maillon faible de la LM entre les RF de Metz et de la Lauter. Attaque facilitée par le retrait des troupes d'intervalles. Sur le front du Rhin, l'attaque allemande est déclenchée le 15 juin vers Neuf-Brisach². Il n'y a plus ni de troupes ni d'artillerie d'intervalle. Les occupants des casemates de berges restés là pour couvrir le retrait du gros des troupes sont isolés et le schéma du franchissement de la Meuse à Sedan semble se répéter. Les *Stukas* et l'artillerie détruisent les casemates trop légères. Les combats retardateurs des derniers défenseurs français n'y pourront rien et, le 17 juin, les Allemands entrent dans Colmar.

Dès lors, la tactique pour faire tomber les ouvrages sera toujours la même, en ce qui concerne le PO et les ouvrages d'intervalles. On met en batterie un 88 dans un angle mort non couvert par les défenses de l'ouvrage et, parfois, depuis quelques centaines de mètres seulement, celui-ci tire à feu continu sur la face arrière de l'ouvrage ou sur les cloches blindées. Dans le même temps, des canons de *Pak* se mettent en batterie dans les mêmes conditions et s'attaquent eux, aux créneaux de défense afin de rendre les armes inutilisables. L'addition des deux méthodes provoque la reddition de plusieurs PO, une fois que ceux-ci sont rendus aveugle par la perte des cloches d'observation et inoffensifs par la perte de leurs dernières armes. Sans parler de l'effet dévastateur des bombardements sur le moral des occupants. Par contre, cette tactique n'aura aucun résultat sur les GO. Le 17 juin, ils s'attaquent à l'ouvrage de Fermont. Ils parviennent même à percer la carapace d'un bloc, sans conséquence. Mais quand ils lancent l'assaut frontal, toutes les armes de l'ouvrage font feu et les Allemands abandonnent la partie. Le 22 juin, l'ennemi

s'essaye sur le Michelsberg mais, appuyé par l'artillerie de trois GO environnants, l'attaque ne peut même pas commencer.

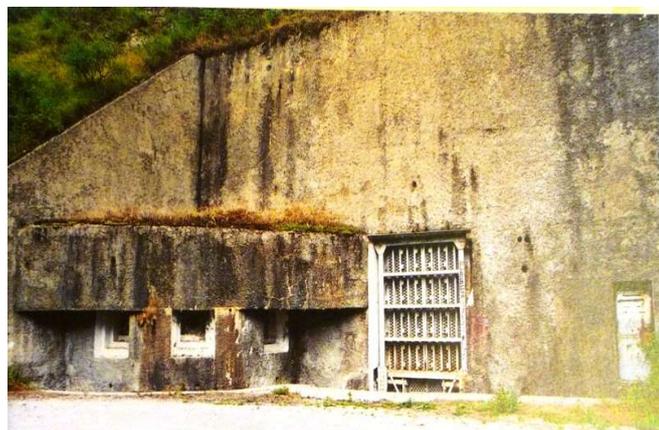
Le Schoenenbourg, sera une des cibles privilégiées des Allemands car très contrariant dans leur dessein de passage à travers la ligne. Outre les *Stukas*, on amène à distance raisonnable deux pièces de 355 et 420 mm qui vont bombarder l'ouvrage pendant trois jours, sans en entamer les capacités de riposte. Ce GO aura le « privilège » d'avoir été l'ouvrage le plus bombardé de la LM...

Le 17 juin, les panzers de Guderian atteignent la frontière suisse aux environs de Pontarlier. Les troupes de forteresse, 500.000 hommes sont faits prisonniers.

Du 17 au 25 juin, les troupes de forteresse restées aux postes de combat dans les ouvrages résistent courageusement aux assauts allemands. Elles espèrent rester invaincues même si elles savent que la situation est sans issue et que l'armistice n'est pas loin. Mais les hommes espèrent que se rendre invaincus, leur évitera, suivant les lois de la guerre, la captivité et permettra le retour dans leurs foyers. L'avenir leur donnera tort.

A l'aube du 25 juin et de l'armistice, la ligne Maginot est donc encerclée, isolée, mais ses capacités de défense sont intactes et elle tombe mais invaincue, mis à part les PO pour les raisons que nous avons vues. Rappelons qu'il a fallu l'intervention extérieure d'officiers français accompagnés de soldats allemands pour convaincre les commandants d'ouvrage, pas encore certains de la réalité de l'armistice, qui refusaient de se rendre.

Si l'on ajoute à ces faits d'armes ceux de la ligne Maginot des Alpes, elle aussi totalement invaincue, on peut dire que la ligne a rempli le rôle qui lui était dévolu.



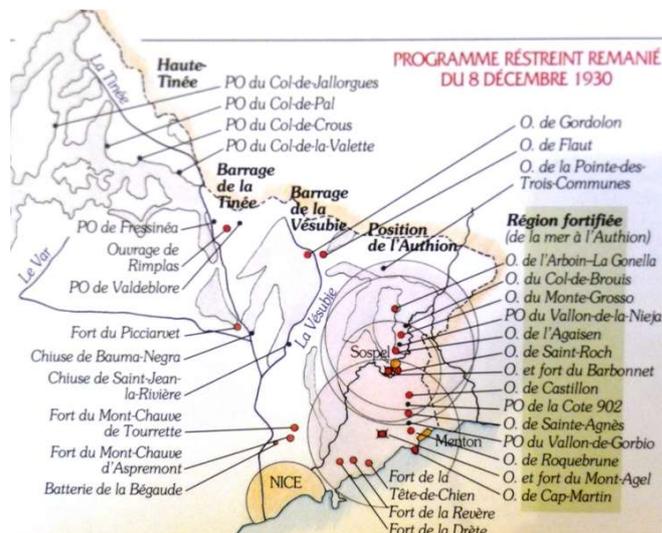
Entrée mixte dans les Alpes avec le pont-levis relevé ; EH à droite. (Photo J-Y Mary)

LA LIGNE MAGINOT DES ALPES:

Quand commence l'étude de la LM nord, les fortifications dans les Alpes pour protéger notre frontière contre l'Italie se résument à quelques forts type Séré de Rivière dont le principe est de contrôler les axes de communication qui, terrain oblige, suivent les vallées. Le front à défendre est réparti en trois zones :

La zone nord faisant face à la Suisse. On compte sur sa neutralité voire le cas échéant sur la défense de l'armée de la Confédération. Aucune fortification ne sera donc construite dans cette zone, ce qui arrange le budget.

La région de haute montagne longue de 160 km s'étend du Mont-blanc aux sources de la Tinée. Ici, l'invasion n'est possible que par les grandes vallées de la Tarentaise, de la Maurienne, du Briançonnais, de l'Ubaye et de l'Ubayette.



Carte du SFAM (plan J-Y Mary)

Enfin, la région des Alpes maritimes plus difficile à défendre de par le nombre de routes et de voies ferrées qui la traversent. L'agitation en Italie vers 1927 fait que malgré tout, les vieux forts Séré de Rivière vont être de nouveau occupés par la troupe mais ne recevront pas vraiment de modernisation profonde. Ils sont idéalement placés pour jouer au mieux le rôle qui leur est dévolu, s'appuyant sur une topographie difficile pour l'assaillant et avantageuse pour le défenseur, quand elle est bien utilisée et c'est le cas dans les Hautes-Alpes. Par contre, dans le secteur des Alpes-Maritimes et ses axes de pénétration multiples, les ouvrages sont insuffisants et/ou dépassés. Et puis il y a Nice, sur laquelle Mussolini a des vues de conquête.

Cela se traduit par la mise en chantier des premiers ouvrages fortifiés dans le cadre du « Programme réduit de défense de Nice » élaboré par le Général Degoutte. L'essentiel des crédits accordés à la ligne dans le sud va-t-être consacré à ce secteur.

En première urgence, il est donc décidé de construire les ouvrages de Rimplas, Flaut sur la Vésubie et de moderniser les forts du Barbonnet et du mont Agel. Les deux premiers couvrent les axes de pénétration nord/sud tandis que les deux autres couvrent deux axes ouest/est. Le mont Agel prend de plus sous ses feux, entre autres, les voies de communications longeant la côte entre Menton et Monaco. En 1928, avant même que les plans ne soient définitivement établis et que les crédits ne soient répartis entre le nord et le sud, les travaux de l'ouvrage de Rimplas débutent. Ce sera le premier ouvrage de la LM dans sa globalité à être terminé.

Le Rimplas : ouvrage mixte à cinq blocs et une entrée.

Bloc 1 : deux créneaux de 81, deux créneaux JM, une cloche lance-grenades.

Bloc 2 : accès à la plate-forme pour mortiers de 81 à l'air libre, un créneau FM.

Bloc 3 : bloc d'infanterie ; une cloche mitrailleuse, une cloche GFM.

Bloc 4 : bloc d'artillerie ; deux canons de 75 et un mortier de 75 sous casemate, trois créneaux FM, une cloche mitrailleuse + observatoire, une cloche observatoire VDP.

Bloc 5 : idem bloc 4 avec en plus une cloche GFM.

Bloc 6 : bloc optique.

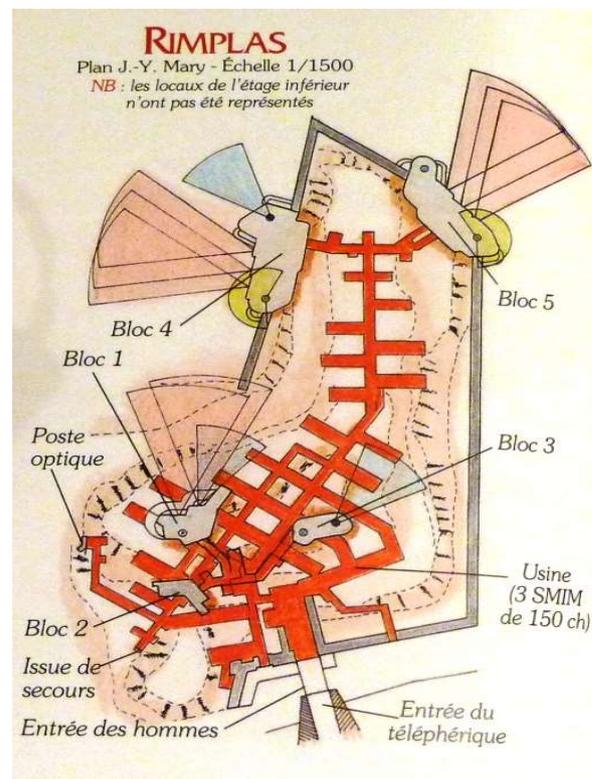
Bloc 7 : EH + station supérieure du téléphérique. 3 FM.

L'ouvrage interdit la vallée de la Thinée, le vallon de Roubion et le Valdeblore.

On ne peut comparer l'architecture des ouvrages de la LM du nord avec celle du sud. En effet, il est plus difficile, plus long et donc plus coûteux de creuser dans le roc que dans la terre. Donc ici, pas de longues galeries avec des blocs très éloignés reliés par train. Il existe bien des voies de 60 dans les GO mais pas de locotracteurs. La manœuvre des wagonnets se fait à la main. De plus, le manque d'espace fait que les blocs sont plus concentrés et souvent l'armement d'un ouvrage est lui aussi concentré dans un seul bloc, alors qu'il serait réparti dans deux ou trois blocs dans le nord.

Ainsi, le bloc 2 de l'ouvrage de Ste Agnès (au nord de Menton) concentre deux tubes de 135 mm, deux de 75mm et deux de 81mm (mortiers) ou le bloc 5 de Roche Lacroix qui possède deux 75 sous tourelle, deux 75 sous casemate et deux 81 également sous casemate. Les tourelles de 75 seront uniquement installées dans des ouvrages implantés sur des sommets avec vue dégagée sur 360° autorisant un tir tous azimuts, comme pour ceux du mont Agel, Agaisen, Monte Grosso, par exemple. Les autres forts sont armés de 75 sous béton et d'armes à tir courbe.

Pour les mêmes raisons d'espace et de difficultés de construction, on ne trouve dans les ouvrages des Alpes que des entrées mixtes. Pas d'EH et d'EM séparées et situées loin derrière les œuvres vives de l'ouvrage. Ici, l'entrée est souvent un bloc d'artillerie (donc vers l'avant). Autre différence en ce qui concerne l'armement. A cause du relief, on ne trouve aucune tourelle de mitrailleuses. Vu le peu de chances de voir déferler des troupes en nombre et vu qu'il n'y a souvent qu'une direction de tir (vers l'avant), il a été décidé qu'elles seraient avantageusement remplacées par des cloches GFM. Beaucoup plus faciles à installer et surtout tellement moins onéreuses.



Plan de l'étage sup de Rimplas

Les seules troupes hors forteresse sont les sections d'éclaireurs skieurs (SES) qui sont en charge de surveiller les sommets, les cols et les sentiers muletiers pour éviter toute infiltration ennemie. Le cas échéant ils assurent la défense rapprochée des ouvrages si l'adversaire avait réussi une percée.

Autre contrainte, le climat. C'est ainsi qu'une casemate armée d'un seul FM est équipée d'une entrée, d'une usine et d'un casernement afin de palier l'isolement dû à la neige en hiver. La protection des ouvrages est limitée à la protection 3, voire 2 (voir tableau des protections plus haut). Il est en effet peu probable de voir l'ennemi mettre en batterie une artillerie lourde à portée des ouvrages. Toujours en relation avec les conditions climatiques, les routes étant souvent bloquées soit par la neige, soit par des éboulis, le ravitaillement des ouvrages les plus isolés se fait par téléphérique (mont Agel, Rimplas).

ORGANISATION DE LA LIGNE DANS LES ALPES :

La LM dans les Alpes est répartie en sept secteurs incluant la Corse :

- secteur défensif du Rhône : ne comporte que quelques petits blocs d'infanterie de campagne ;
- secteur fortifié de Savoie : comporte trois avant-postes d'infanterie dont le rôle est identique aux AP du nord, cinq GO (avec artillerie), cinq PO et deux casemates ;
- secteur fortifié du Dauphiné : deux AP, quatre GO, douze PO et un observatoire ;
- secteur fortifié des Alpes-Maritimes (SFAM) : 17 avant-postes, quatorze GO, 17 PO, deux observatoires, 27 casemates d'infanterie et huit casemates de seconde ligne type STG ;
- organisation défensive de la Corse : trois casemates avec artillerie, seize casemates et blockhaus et cinq abris.

Seul le SFAM sera traité en secteur fortifié puissant avec continuité des feux d'artillerie et d'infanterie et ligne dense d'avant-postes, à cause des débouchés qu'il propose en cas de rupture du front.

LA LM DES ALPES DANS LES COMBATS :

Septembre 1939 : mobilisation.

Octobre 1939 : 550.000 hommes sont mobilisés (6^e armée ; Général Besson). Ce sont les bataillons alpins de forteresse, les BAF.

A partir du 20 mai 1940, les Italiens renforcent leur dispositif aux frontières.

Du 3 au 10 juin, les villes et villages en avant de la ligne sont évacués.

10 juin, 18h00, l'Italie entre en guerre contre la France. Mussolini prend la décision tardive de se joindre à l'Allemagne pour tenter d'obtenir Nice et la Savoie après l'armistice. Pendant qu'il tergiverse, les Allemands progressent plus vite que prévu et un armistice rapide, sans lui, risque d'entrer en vigueur. Il précipite donc les choses et demande à ses troupes, non préparées et mal renseignées, de s'attaquer à la LM des Alpes. Les forces en présence sont déséquilibrées : 270.000 Italiens engagés, appuyés par 3.000 canons. Les Français alignent 200.000 hommes dont seulement 85.000 combattants. Le Général Olry ordonne l'exécution du plan de destruction. Cinquante-trois tonnes d'explosif font sauter toutes les routes et voies ferrées entre l'Italie et la France. Restent seulement les sentiers muletiers peu favorables à la manœuvre d'engins motorisés.

Les combats ne vont durer que quinze jours du 10 au 25 juin, jour de l'armistice. De par le relief, les combats se résument souvent à des escarmouches. Les Italiens, ayant visiblement sous-estimés les fortifications françaises, vont vite déchanter. Les pertes de leur côté sont importantes. Seuls quelques petits avant-postes sont bousculés sans conséquence sur le plan général des combats. Le 20 juin, les Italiens mettent le paquet dans le SFAM. Objectif : Marseille ! Ils sont arrêtés net par l'artillerie française. L'avant-poste de pont St-Louis, dont la garnison est de sept hommes, un officier et un sous-officier, est encerclé mais tient toujours. L'aviation italienne entre en action et bombarde généreusement les ouvrages du Monte-Grosso, de l'Agaisen et du cap Martin mais sans résultat. Le 21, l'attaque sur l'ensemble du front des Alpes est relancée. Poussant vers la Tarentaise via le col du Petit-Saint-Bernard, la division alpine *Taurinense* se heurte à un fortin, « la Redoute Ruinée », occupée par 35 hommes du 70^e BAF servant une mitrailleuse Hotchkiss sous casemate,

deux mortiers de 81 à l'air libre et sept FM. Le fortin est généreusement bombardé par l'artillerie et l'aviation pendant une heure. Le bombardement cesse et pensant qu'il a suffi à réduire le point de résistance, les Italiens se lancent à l'assaut. Ils sont stoppés net par les défenseurs de la Redoute Ruinée bien appuyés par l'artillerie. Un second assaut à 11h00 aura le même résultat : « On ne passe pas ! »



La Redoute Ruinée (photo J-Y Mary)

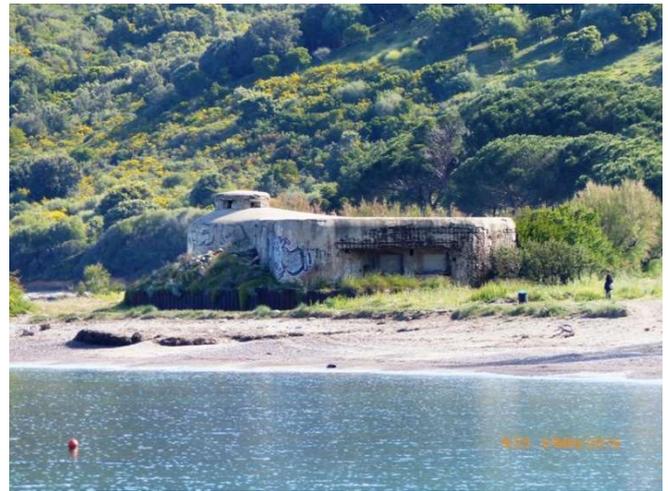
Malgré quelques succès locaux, l'attaque ne débouche nulle part. Face à Briançon, le fort italien du Chaberton ouvre le feu de ses huit tourelles de 149mm pour appuyer l'attaque. Mais quatre mortiers de 280 mm guidés par l'observatoire du Janus détruisent six tourelles sur huit en 101 coups.

En quinze jours de combats, le bilan des pertes est le suivant : côté italien : 642 tués et 2.600 blessés, 2.151 gelés et 616 portés disparus soit 6.000 hommes ; côté français : 40 tués et 84 blessés, 145 prisonniers ou disparus soit 269 hommes.

En quatre jours de combats, les quatre tourelles de 75 (Agaisen, Monte Grosso et mont Agel) tirent 3.500 obus. Le 25 juin, à l'armistice, tous les ouvrages, même ceux qui sont encerclés tiennent bon. Le 10 juillet 1940, le SFAM est dissous et les garnisons, invincibles, contrairement à ce qui s'est produit dans le nord, regagnent la zone libre.

La bataille des Alpes sera une des seules victoires complètes sur l'ennemi. Certes, la LM n'a pas empêché l'armistice mais elle a joué à fond son rôle en empêchant les Italiens d'envahir le sud de la France.

LA LM EN CORSE :



Casemate sur la plage de St-Florent

Distante de douze kilomètres seulement des côtes de la Sardaigne, qui ferait une excellente base de départ pour les troupes italiennes, le Général Debeney tire la sonnette d'alarme sur les faiblesses de la défense de l'île, dès 1926. Certes, Ajaccio possède quelques tubes destinés à engager des cibles en mer mais Bonifacio, qui fait face à la Sardaigne, ne possède que quatre vénérables tubes de 120 mm datant de 1878... Ils seraient incapables d'empêcher une action amphibie, dont le but serait par exemple l'accueillante baie de Porto-Vecchio. Idem pour le nord de l'île et Bastia dont les défenses sont insignifiantes.

Le renforcement : en 1928, Bonifacio reçoit cinq batteries de huit canons de 19 cm Mle 1875/76 et six canons de 95 mm Mle 1888. La construction d'une batterie de quatre pièces de 138 mm Mle 1893 débute à Bocca-di-Valle. Soit un total de 18 pièces.

En 1932, l'armement est passé à 26 pièces dont 8 de 194 mm (portée 12 km), à Bocca-di-Valle 4 de 138 mm (portée 16 km) et 4 de 75 anti-aérien, 6 de 167 mm et 4 de 145/155 mm (portée 20 km). Donc le large est couvert mais rien n'empêche une action venue de l'arrière, après un débarquement terrestre. La CORF prend à son compte l'étude et la réalisation des fortifications.

La construction commence en 1932 (première génération). Pour la défense de la baie de Porto-Vecchio, deux casemates d'infanterie et deux casemates d'artillerie croisant leurs feux ; une casemate d'infanterie interdisant la baie de Santa-Giulia et un point fortifié couvrant le golfe de Santa-Manza.

Le front de terre de Bonifacio est réalisé par un barrage de route entre Porto-Vecchio et Bonifacio composé de deux casemates d'infanterie croisant leurs feux et reliées entre elles par un réseau de rails antichars.

Pour la défense du plateau de Portusato, face à la Sardaigne, deux casemates d'infanterie et deux batteries côtières composées de quatre pièces de 138 mm Mle 1893 et de six pièces de 164 mm Mle 1928.

Durant l'hiver 1939-1940, on commence la fortification du nord de l'île par l'édification de deux casemates doubles sur la plage de St Florent et de l'Arinella près de Bastia. Mais ces deux casemates ne recevront jamais ni cuirassement ni équipement. Parallèlement au sud de l'île, le plateau de Corbo reçoit 35 créneaux bétonnés pour armes automatiques et quinze abris enterrés. L'ensemble prend le nom de ligne « Mollard » du nom du commandant supérieur de la défense de l'île.

Les casemates d'infanterie sont de protection type 1 et armées de JM, de créneaux FM et d'une cloche GFM. Les casemates d'artillerie également en protection 1 sont armées d'une pièce de 75.

LA RECONVERSION :

Mais l'histoire de la LM ne s'arrête pas avec l'armistice. En effet, les Allemands sont maîtres des ouvrages mais n'en connaissent pas le fonctionnement parfois complexe. Des équipes du génie vont donc rester en place pour l'entretien courant des ouvrages et instruire l'occupant sur le fonctionnement des armes et autres organes. La propagande allemande va venir sur place tourner des films de reconstitution des attaques et les spécialistes des fortifications viennent étudier de près et en détail toutes subtilités de la ligne. Ensuite, l'intérêt militaire de la LM pour l'occupant n'étant pas primordial, ils vont donc méthodiquement la piller. Armes, munitions, optique, groupes électrogènes, tourelles, rails antichars, etc. partiront vers les fortifications allemandes et les bases pour sous-marins. Certains ouvrages sont transformés en QG souterrains (Rochonvillers et Molvange), d'autres devant l'intensification des bombardements au-dessus de l'Allemagne sont transformés en usines (Hackenberg, Hochwald, ...) ou en dépôts. Enfin, certains moins chanceux serviront à l'expérimentation

des armes spéciales comme les charges creuses.

Enfin, quand les Alliés atteindront la frontière est française, ils se heurteront à la LM qui reprendra du service, aux mains des Allemands cette fois.

En 1946, le génie va essayer de redonner vie à la LM en créant des « môles fortifiés » (Bitche, Haguenau, Rochonvillers) intégrés dans le dispositif de l'OTAN et ce jusqu'en 1961 et la coupure subite des crédits.

LE CHANT DU CYGNE DE LA LIGNE MAGINOT :

En effet, le 16 août 1961, le Général Thuaire, inspecteur général du génie, provoque, à l'initiative du général chef d'état-major interarmées, une réunion dans laquelle il annonce que la LM va être déclassée. Deux mois auparavant, le chef du 3^e bureau de l'EM avait déclaré : « les ouvrages du nord-est n'ayant aucun rôle à jouer dans les plans de l'OTAN, il n'est plus question d'y consacrer des crédits importants ». Certes, la guerre froide est bien là mais on est passé à la dissuasion nucléaire avec ses missiles intercontinentaux et ses sous-marins qui font peser la menace sur n'importe quel point du globe. Le béton de la ligne Maginot, coulé pour arrêter l'infanterie allemande et ses *Panzer-Divisionen* est dépassé et la ligne devient effectivement inutile.

Désormais, place aux associations de sauvegarde et de restauration qui vont œuvrer afin de faire découvrir au plus grand nombre ce que fut le fleuron de la fortification française dans les années 40, même si le sort des armes lui a été défavorable. Et de nos jours, le chiffre des fréquentations par le tourisme de mémoire des différents ouvrages magnifiquement remis en état par des bénévoles prouve bien le regain d'intérêt pour ce pan de l'histoire militaire française, glorieux malgré la défaite finale.

«On avait besoin de montres, on a reçu des chronomètres»:

En ce qui concerne, le nord-est de la France, rien n'était trop beau, trop perfectionné, trop solide pour la ligne Maginot et on n'a pas lésiné... au début. Ce qui a fait dire à quelqu'un « on avait besoin de montres, on nous a donné des chronomètres ». Ensuite,

les restrictions budgétaires ont non seulement eu des conséquences sur les constructions et l'armement (non construction d'ouvrages programmés, transformation de GO en PO, remplacement de l'artillerie par des mitrailleuses) mais également sur les équipements plus modestes comme les trémies des créneaux par exemple. La phrase se transformant alors en « à trop vouloir distribuer de chronomètres, on a reçu des sabliers parce que l'on avait plus assez d'argent pour fournir des montres ».



Devise de la ligne Maginot.

Sources :

- « Hommes et ouvrages de la ligne Maginot » (5 tomes) auteurs : Jean-Yves Mary, Alain Hohnadel, Jacques Sicard – éditeur Histoire & collection.
- « La muraille de France » auteurs Philippe Truttmann et Frédéric Lisch – éditeur Gérard Klopp éditeur.
- « La ligne Maginot, ce qu'elle était, ce qu'il en reste » auteur Jean-Yves Mary – éditions du SERCAP.
- « Faites sauter la ligne Maginot », « on a livré la ligne Maginot » et « offensive sur le Rhin » de Roger Bruge chez Fayard.
- « La tragédie de la ligne Maginot » auteur Raymond Gangloff – éditions Albatros.

Les photos sont de l'auteur sauf mention.

1 : lire à ce sujet « faites sauter la ligne Maginot » de Roger Bruge chez Fayard.

2 : lire à ce sujet « offensive sur le Rhin » de Roger Bruge chez Fayard.

2 : La fin de la ligne Maginot.

Par Jean Cotrez

Le 26 mai 1940, le général Prételat, chef du GA/2 dont le front s'étend de la Meuse au Rhin, englobant donc toute la ligne Maginot, rencontre Weygand pour la première fois. Il dresse d'abord un tableau de la situation sur son front. Le 10 mai il avait 32 divisions de campagne, le 26 il ne lui en reste plus que 10 dont 6 de « série B », auxquelles il faut ajouter deux divisions polonaises toujours en cours d'instruction. Les sept régiments d'artillerie sont partis dans le nord et sur onze bataillons de chars, il n'en reste que quatre.



Général Requin (IV^e armée), Prételat (GA/2) et Condé (III^e armée)

Il demande à Weygand l'autorisation de replier une partie des troupes d'intervalles afin de constituer des réserves pour l'instant inexistantes. Weygand répond qu'abandonner la LM serait très mal perçu par l'opinion publique et que du reste, en accord avec Reynaud (président du conseil), il envisage de tenir sur la ligne Somme/Aisne. Par contre, lucide sur la situation des armées françaises, il déclare à Prételat que si ce front-là craque, la seule alternative sera de demander l'armistice. Début juin, Weygand se trouve face à deux alternatives :

(1) soit on garde le GA/2 en place autour de la LM avec, à terme, le risque d'encerclement. La VII^e armée de Dollman est groupée le long du Rhin et pourrait devenir en cas de franchissement du fleuve frontière, la mâchoire inférieure d'une redoutable tenaille. En adoptant cette solution on laisse la porte ouverte aux Allemands en direction du centre de la France.

(2) soit on replie les armées de l'Est en abandonnant la LM pour tenter de résister plus au sud, dans le Morvan par exemple.

Finalement, le 12 juin, il opte pour la seconde option, ce qu'avait demandé le général Prételat trois semaines auparavant. On décide donc l'abandon de la LM après l'avoir sabotée et le GA/2 et les troupes de forteresse qui représentent la bagatelle de 500.000 hommes battent en retraite. Seul souci, il n'y a pas de moyens de transport pour les hommes et c'est encore pire pour les troupes de forteresse peu habituées aux longues marches forcées.

Le repli :

L'ordre de repli parvient aux ouvrages de la LM le 13 juin. Il doit être le suivant :

- Les troupes d'intervalles (les RIF) décrocheront à partir du 15 juin à 00h00 ;
- Les troupes dans les casemates d'intervalles restent à leurs postes pour couvrir le repli. C'est ce que l'on appellera « la croûte ». Ensuite elles décrocheront à leur tour après avoir saboté les blockhaus. Ce repli devra commencer le 16 juin à 00h00 ;
- Enfin, les troupes dans les PO et les GO resteront en place dans les ouvrages jusqu'au 17 juin 22h00, après quoi elles entameront à leur tour le repli

après avoir saboté les ouvrages, les armes et munitions.

Le sabotage dans les ouvrages consiste à démonter les culasses des canons et à les jeter dans les latrines, à faire sauter les différents magasins de munitions (M1, M2, M3) et à faire tourner à plein régime les groupes électrogènes après avoir vidangé l'huile des moteurs. On détruit tous les organes de visée et autres périscopes et on brûle les tables de tirs établies en temps de paix ainsi que les plans des champs de mines autour des ouvrages. Les armes légères que l'on ne peut emmener sont elles aussi détruites. Enfin on vide du gasoil sur les stocks de nourriture.

On sait déjà que les soldats n'auront pas de moyens de transport et il n'est précisé nulle part avec quelles armes se batront les troupes des ouvrages après la sortie de leur béton. Ils ne possèdent pas d'armes individuelles à part les FM de défense d'ouvrage et quelques mitrailleuses sans trépied, ce qui interdit le tir couché ! Or avec le retrait des troupes d'intervalles, les environs des ouvrages risquent fort d'être infestés d'Allemands.



Général Weygand

La réaction :

A la réception de l'ordre d'abandon, c'est l'abasourdissement qui prédomine parmi les officiers. Les ouvrages (PO/GO) sont intacts, ils ont des stocks de munitions et de nourriture pour tenir des mois et le moral de la troupe est bon. D'ailleurs l'ordre sera d'abord discuté entre officiers au niveau des PC et restera souvent confidentiel. Après ce coup difficile à digérer, dans les GO d'abord, un sentiment de révolte se fait jour. Dans l'ouvrage du Four à chaux, la réponse des officiers est unanime : « Nous restons dans notre béton et nous nous battons ». En fait les hommes de la ligne espèrent tous que l'ennemi attaquera avant l'heure et la date fatidiques ce qui permettrait de livrer bataille et de ne pas avoir à saboter les installations.

En fait c'est la pagaille qui règne sur la LM. En effet les ouvrages sont sous le commandement du général commandant l'Armée qui couvre géographiquement le lieu d'implantation de l'ouvrage. Et la discorde est de mise entre les différents généraux d'armée. Huntziger, par exemple, chef de la 2^e armée est un fervent défenseur de l'abandon de la LM. Dans son secteur il couvre le SF de Montmédy. Les ordres sont passés tellement vite que l'évacuation de ce secteur fortifié commence dans la nuit du 12 au 13 juin. Ces désaccords font que d'un secteur à l'autre, parfois d'un ouvrage à l'autre, les consignes sont différentes selon les humeurs des généraux, les erreurs de transmission sur les jours et horaires, la volonté ou non d'obéir à des ordres incompris de la part des commandants d'ouvrage. Les ordres de repli ont été donnés par téléphone ou radio. Certains commandants d'ouvrage exigeront, une façon de gagner du temps, de recevoir un ordre écrit.

Aucune directive d'ensemble claire, émanant du GQG. Au contraire, ordres et contre-ordres se succèdent ajoutant encore à la confusion. Au niveau des ouvrages, le téléphone fonctionne et les commandants se parlent, ne serait-ce que pour savoir ce qu'a décidé de

faire l'ouvrage voisin qui le couvre. Ils restent ou ils se replient ? Et c'est ainsi que faisant fi des ordres, une sorte de rébellion prend forme dans les ouvrages. Certains, on l'a vu, refusent d'exécuter l'ordre. D'autres ayant un avis moins tranché établissent les plans de destruction et demandent de le préparer...sans se presser...au cas où !

Les Allemands passent à l'attaque et « percent » la ligne Maginot:

Après la percée de Sedan le 12 mai, par le GA A du général [Gerd von Rundstedt](#), fort de 44 divisions dont 7 de Panzer, celui-ci fonce vers l'ouest pour procéder à l'encerclement des troupes franco-anglaises qui se sont aventurées en Belgique et dont le destin s'achèvera tragiquement dans la poche de Dunkerque. Seul ouvrage de la LM, celui de La Ferté, tombera dans les conditions dramatiques que l'on sait le 19 mai. Sinon, les Allemands se désintéressent, pour l'instant, de la ligne Maginot, occupés qu'ils sont dans le nord de la France.



Général Guderian

Ce n'est que le 14 juin à 7h00 qu'ils se décident à l'affronter. Ce jour-là, la 1^{ère} armée du général Witzleben attaque dans la zone du maillon faible de la ligne, la trouée de la Sarre. C'est un échec cuisant. Cependant, une patrouille capture un agent de liaison porteur de l'ordre de repli des troupes d'intervalles dans la nuit du 14 au 15 juin. Les assaillants vont donc attendre sagement que le repli s'opère avant de lancer une nouvelle attaque avec en face d'eux...personne. Voilà comment sera « percée » la ligne Maginot. Ensuite, ils se répandront vers l'est et prendront effectivement les ouvrages à revers. Les plus petits tomberont mais les GO, malgré plusieurs tentatives avec des moyens exceptionnels en termes de bombardement d'artillerie et aériens ne tomberont pas. Je laisse le mot de la fin au général Hilpert, chef d'état-major du général Witzleben qui a mené l'attaque dans la trouée de la Sarre : « Il ne faut cependant pas juger après coup les possibilités de la défense française d'après le déroulement de notre avance du 15 juin qui permit aux troupes allemandes une importante progression. Il manquait aux français leur artillerie, toutes leurs réserves, tout appui d'aviation et les régiments d'intervalles qui étaient en place le 14 juin avaient disparu dans la soirée de ce même jour. Par-dessus tout, il manquait au commandement supérieur français la ferme volonté de tenir à tout prix la ligne Maginot...en fait il me semble que le système adopté par les Français, analogue au Westwall, est si fort que toute attaque est impossible.

Source : Roger Bruge – Faites sauter la ligne Maginot – Fayard 1976

3 : Historique du Westwall.

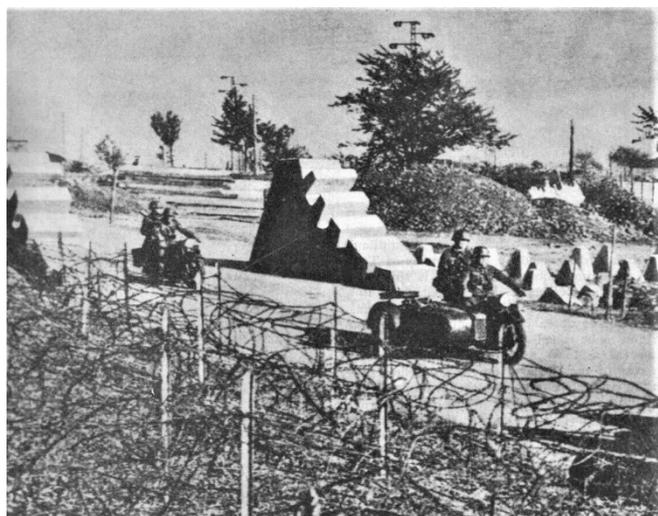
Par Patrick Fleuridas

Le renouveau de la fortification allemande :

Savamment mis en image, la propagande allemande présente l'édification du Westwall comme une réponse à la ligne Maginot, un simple acte de défense. Elle montre le gigantisme des chantiers, les visites d'Hitler, alors qu'elles sont très rares, des ouvrages imposants et nombreux. L'objectif est double :

Militairement il s'agit de mettre en place une fortification semi-permanente occupée par les troupes de la toute nouvelle Wehrmacht, en pleine création après le rétablissement en 1935 de la conscription, au mépris du traité de Versailles. Les programmes de réarmement, jusqu'à lors clandestins, deviennent une priorité nationale (programme d'armement 1933/1937, puis 1938/1941)

Politiquement c'est un excellent outil de propagande intérieure. Il accentue la confiance du peuple allemand envers ses dirigeants qui « osent » défier le « diktat de Versailles » qui reste honni par la population. Il résorbe définitivement le problème du chômage, en partie déjà réglé avec la politique des grands travaux (autoroutes, logements sociaux)



Dents de dragons, réseaux de barbelés et barrages routier. (l.biblio.org)

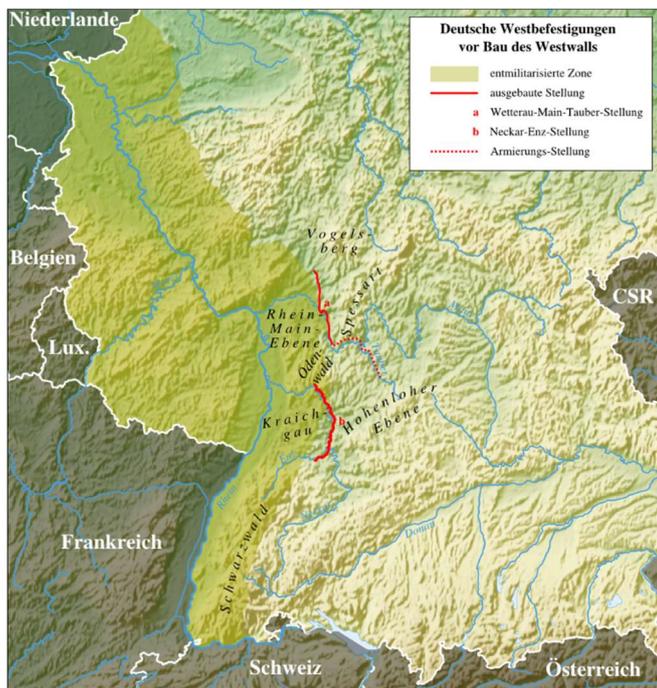
Pour autant la multiplication des programmes de construction, le renforcement systématique de la protection des ouvrages, la volonté de tout placer sous béton, entraîne des retards d'exécution et des pénuries de certains matériaux. La main-d'œuvre commence à manquer malgré le renfort de divers organismes d'Etat comme le *RAD (Reich Arbeit Dienst)*. Un travail épuisant, 7 jours sur 7, 10 à 12 heures par jour, mal payé, pour ceux qui le sont, et une nourriture de mauvaise qualité et insuffisante. Cette dernière, comme le logement des travailleurs, est organisée par le Front allemand du travail, *Deutsche Arbeit Front, DAF*. Les désertions se multiplient malgré les conséquences sévères. Il faut faire garder par les SS les camps de travailleurs. On en verra les conséquences dans le chapitre 2 consacré à la construction.

L'article n° 42 du traité de Versailles interdit à l'Allemagne de maintenir ou construire des fortifications sur la rive gauche du Rhin, zone démilitarisée, ainsi que sur la rive droite sur une distance de 50 kilomètres de profondeur.

Le régime nazi, à peine en place, entreprend la construction de nouvelles fortifications tout en respectant l'article 42, c'est le renouveau de la fortification allemande. Elles forment deux lignes d'ouvrages axées N-O/S-E à plus de 50 kilomètres à l'Est du Rhin. Constituées principalement de casemates pour MG en classe protection « C » et « D », plus tardivement en « B1 », soit des épaisseurs de 40, 60 et 100 cm de béton armé. Des abris divers complètent les positions.

Il s'agit des lignes « *Neckar-Enz-Stellung* » en 1934 et « *Wetterau-Main-Tauber-Stellung* » en 1935. Une troisième ligne restera en projet. Elles ne seront pas complètement achevées, car Hitler a déjà d'autres projets... Ces fortifications serviront cependant à affiner les

méthodes de constructions, d'implantation des ouvrages, d'approvisionnement des chantiers. Tout cela sera méticuleusement étudié et classé pour les futurs programmes, en particulier celui du Westwall.



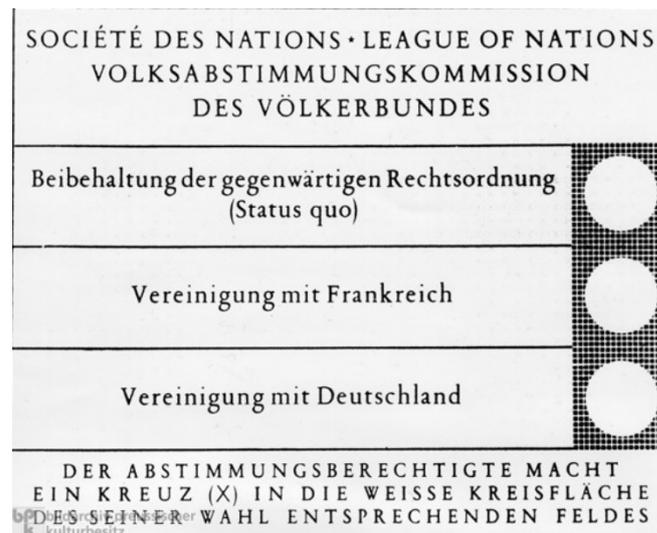
Depuis le mois d'octobre 1934, le nouvel ordonnancement de l'arme du génie de forteresse, *Festungspionierorganisation* amène d'importants bouleversements. Une typologie des ouvrages, *Regelbauten* ainsi que la planification totale des constructions *Regelbaupläne* va permettre une efficace rationalisation. Une instance d'inspection est créée, appelée *Inspektion der Festungen*, *InFest*. C'est le *generalmajor* Wilhelm Förster qui va la diriger jusqu'en 1938 avec le titre d' *Inspekteur der Pioniere und festungen*.

Le point déclencheur, la Sarre :

Depuis 1920, la région de la Sarre, est détachée de l'ancien Empire allemand et mis sous la tutelle de la Société des Nations pour quinze ans. La France occupe militairement ce territoire afin d'assurer le bon fonctionnement des mines de charbon dont elle avait le bénéfice au titre des dommages de guerre. Mais grèves et mauvaise volonté évidente réduisent le volume de charbon extrait. Les troupes françaises interviennent sans ménagements. Cette occupation sera mal

vécue par les Sarrois. Les dernières troupes d'occupation quittent l'Allemagne en 1931.

Au terme de la période de détachement, un plébiscite, prévu dans le traité de Versailles, est organisé sur l'avenir de la région. Le 13 janvier 1935, par 88,43% de « oui » le rattachement à l'Allemagne nazie triomphe. Il est effectif le 23 février 1936, et dès le 7 mars avec l'opération *Winterübung*, (exercice d'hiver), les troupes allemandes occupent toute l'ancienne zone démilitarisée.

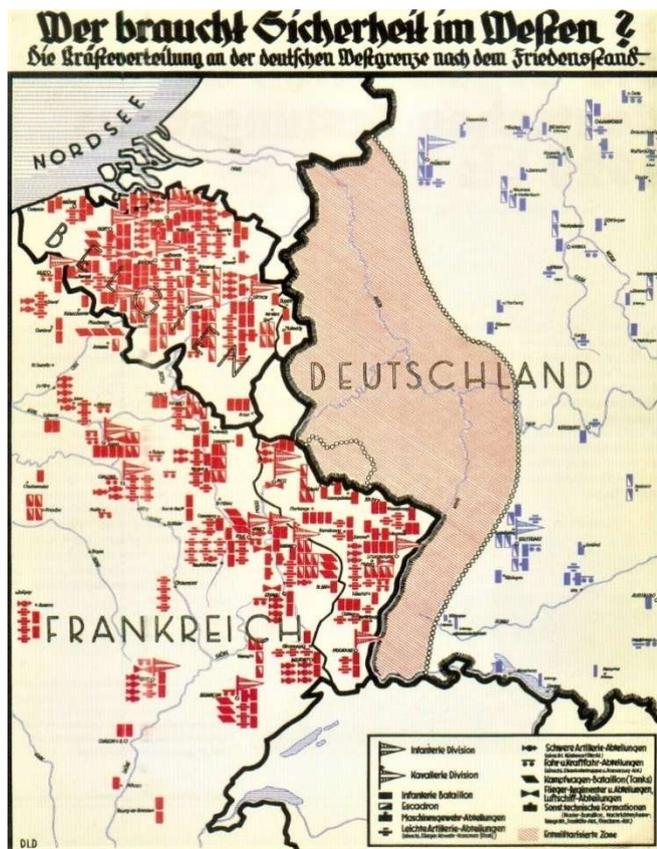


Bulletin de vote pour l'avenir de la Sarre. Trois options :

- Statu quo.
- Rattachement à la France.
- Rattachement à l'Allemagne.

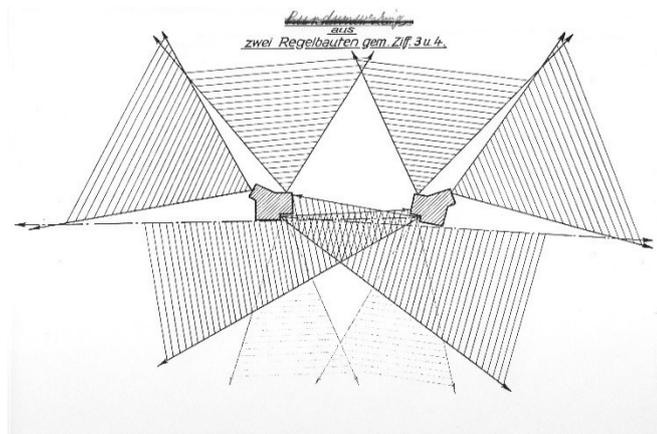
Dans le même temps le premier programme de fortifications est lancé. Il est nommé *Grenzwacht-Stellung*, c'est-à-dire position de surveillance des frontières. Les bunkers sont réduits en taille et en protection, mais disposés aux points stratégiques sur les carrefours routiers par exemple. Hitler craint tout de même une réaction de la France. Le 26 juin 1936, Hitler ordonne l'étude d'un vaste programme de construction de défenses qui doit dans un premier temps s'achever en 1942. Il s'agit avant tout de protéger la région industrielle de la Sarre et du Rhin supérieur. En fait les travaux ont débuté dès le mois d'avril 1936. Il s'agit de mettre en place une fortification semi-permanente, c'est-à-dire

occupée partiellement mais rapidement renforcée en cas de crise.



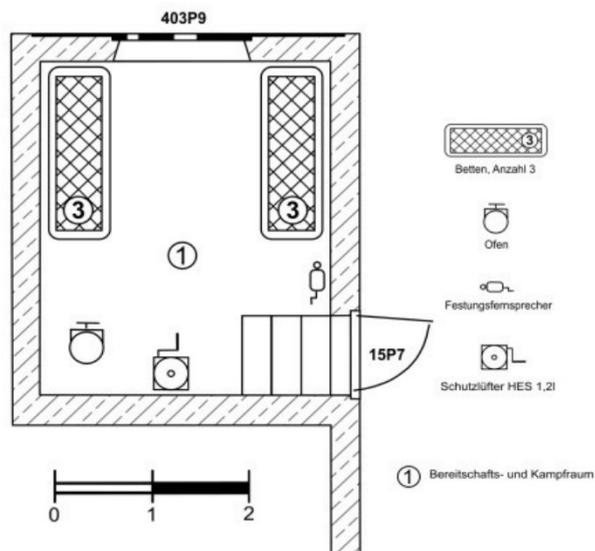
Carte de propagande qui montre l'Allemagne désarmée face à ses ennemis, et la zone d'exclusion en rose.

Ces fortifications restent modestes, du même type que celles édifiées sur les lignes « Neckar-Enz-Stellung » et « Wetterau-Main-Tauber-Stellung ». Il n'y a pas de casemate pour canons hormis celles abritant des petits calibres. Les postes pour MG restent les plus nombreux, se couvrant les uns les autres.



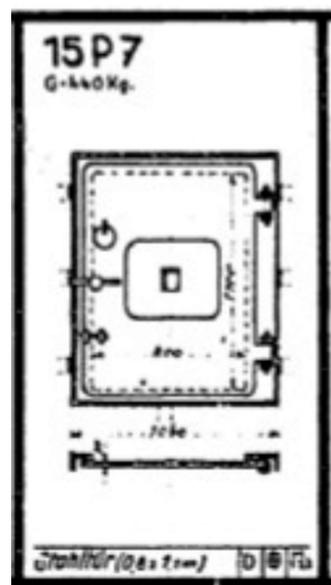
Deux casemates pour MG, construites en miroir et décalées protègent une surface importante de terrain.

MG-Stand in Ausbaustufe D



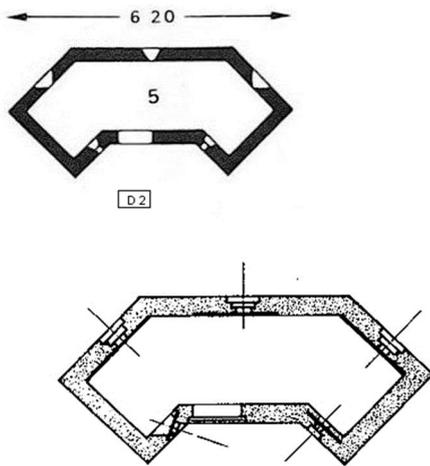
Aufmaße: Bunker WH 333 in Saarlouis/ Emsdorf
© Enrico Kanis

Exemple de casemate pour MG. Un seul local pour l'arme et les soldats (1) Les murs font 40 cm, de quoi résister quelque temps à un tir de MG lourde. Etanche aux gaz et avec un poêle. L'ouvrage ne possède pas cependant de sas. Seule une lourde porte blindée du type 15P7, avec un petit créneau de tir, donne un accès réduit vue sa hauteur de 110 cm seulement.



Extrait du Panzer Atlas. Le numéro correspond au classement général, « P »

signifie Panzerteil, élément blindé et 7 correspond à l'année de création : 7=1934.



Autre exemple, plan et photo, d'un petit poste multi créneaux, sans couchage pour le personnel.



Casemate pour MG à Dillsburg. On voit la plaque blindée et le carré sombre du créneau.

Nous verrons plus en détails les types d'ouvrages et les différentes séries dans l'article consacré à l'évolution des plans.

Les visites d'Hitler sur le Westwall :

Alors qu'il est l'investigateur de la construction du Westwall, des choix de protection des ouvrages, du nombre et des lieux d'implantation, Hitler ne fera que quelques visites, quatre semble-t-il, sur les chantiers du mur. Il aura d'ailleurs la même curieuse attitude pour le mur de l'Atlantique.



Pas de date ni de lieu pour cette visite.



Bauherr Hitler (im hellen Mantel) am Westwall (1939): Flammenwerfer in die Schießscharten gehalten

Mai 1938.



Bundesarchiv, Bild 103-2004-1202-001
Foto: o. Ang. | Oktober 1938

Octobre 1938.



Mai 1939, batterie 30,5 cm à Hottenhöfen.



Sans date pour ce document. Peut-être la poursuite de la visite citée sur la photo précédente si l'on observe la tenue d'Hitler.

Ces batteries lourdes sont servies par des personnels de la Kriegsmarine. Installées sur les premières hauteurs du massif de la Forêt Noire, région du Bade-Wurtemberg.

Les canons sont axés vers la France dans des emplacements ouverts, plateforme en béton et magasins à munitions pour les pièces de 30,5 cm, ou sous casemate pour les canons de 24 cm.



Sans date, mais même remarque que pour la photo précédente.



Hitler s'adressant aux travailleurs du Westwall.

La protection des ouvrages :

La directive (*Betonieranleitung*) du 24 mai 1936 précise les règles de construction à respecter en ce qui concerne le gros œuvre :

- La proportion de ciment, type Portland doit être de 400 kg par M³ de béton.

- La température minimale pour la fabrication et le coulage est de 2°.
- Les fers à béton du ferrailage seront d'un diamètre de 12 mm, avec un maillage de 20 à 25 cm au maximum.
- Le plafond intérieur sera constitué de poutrelles en acier en « double T » et de tôles plates de 3 mm d'épaisseur.
- Le point de résistance maximum (*Prüfwürfel*) ne sera atteint que 28 jours après, avec une résistance de 350 kg par cm².

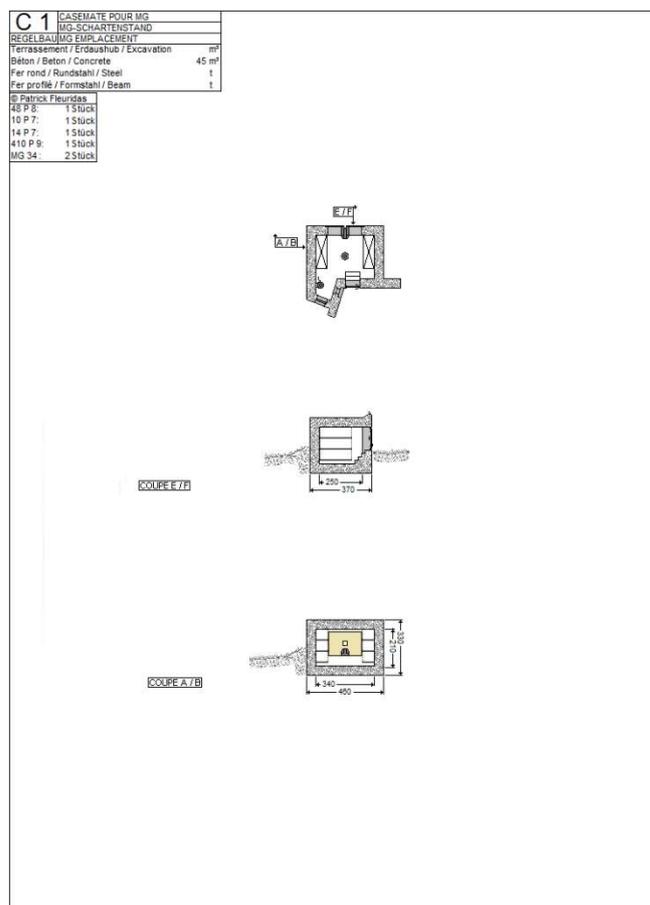
Plusieurs classes de protection, désignées par des lettres, sont créées. Elles correspondent à une résistance aux coups, directs ou non, de bombes, obus d'artillerie ou balles de mitrailleuses et de fusils. Les différents et successifs programmes de construction utiliseront l'ensemble des classes, à l'exception du « A », pour les abris à personnel.

- Protection « D »

Résistance restreinte pour cette classe de construction, qui est la plus faible. Protection contre les éclats d'obus ou de bombes et au tir dispersé de MG ou de fusil. Utilisée jusqu'au 16 juin 1938.

- Protection « C »

Avec des murs extérieurs de 60 centimètres, les ouvrages de cette classe ne peuvent résister qu'aux impacts directs de balles de mitrailleuses (500 coups concentrés à 250 mètres tout de même...) ou aux éclats d'obus et bombes tombés à proximité immédiate. La liste comprend 8 plans et quelques variantes référencées avec une lettre. 2% des constructions jusqu'au 16-06-1938.

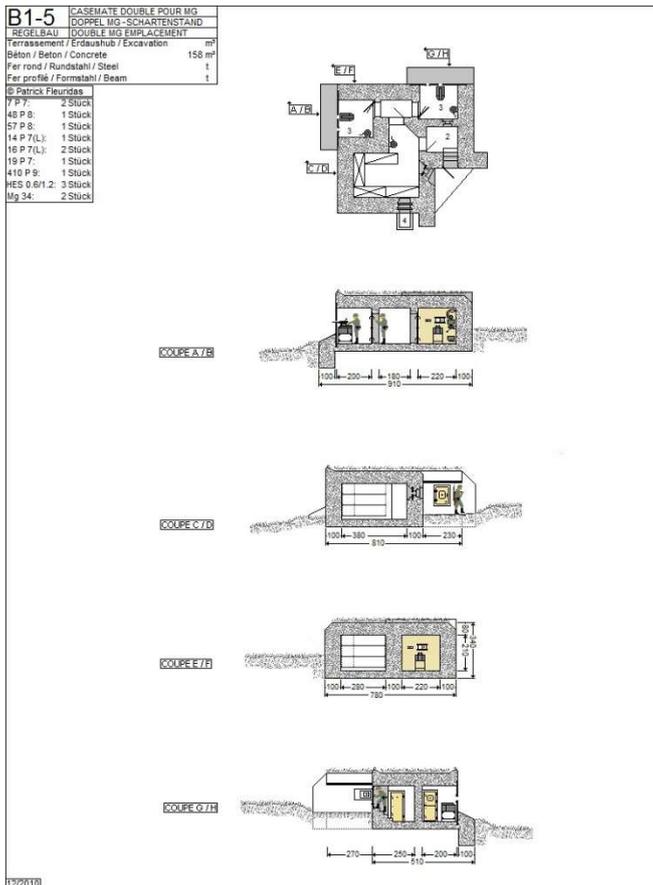


- Protection « B1 »

Représente près de 82 % des ouvrages construits à partir de novembre 1936 et jusqu'à la fin de l'année 1938.

Sa résistance reste faible, notamment aux coups directs, et limitée au calibre de 10,5 cm. L'épaisseur des murs extérieurs et de la dalle de toit est d'un mètre. La façade arrière est réduite sur certains ouvrages.

La série comprend 28 numéros avec des ouvrages intermédiaires désignés par une lettre. Par exemple B1-19 et B1-19a. On retrouve des versions en miroir pour une partie du plan, ou des modifications liées au type d'armement mis en place.



- Protection « B alt »

Suite à un ordre d'Hitler concernant l'épaisseur des murs et de la dalle de toit qu'il juge trop faible, il demande un renforcement immédiat de 50%. Ainsi cette dernière passe à un mètre cinquante d'épaisseur.

Cela permet de résister à un impact direct d'obus de 15 cm ou indirect de 21 cm.

Cette classe sera utilisée majoritairement dans le « Limes-Bauprogramms » de 1938/1939 avec environ 9700 ouvrages construits.

Ces plans d'ouvrages, reprennent ceux des types B1. Quelques plans complémentaires portent à 37 les numéros de la liste. Ils seront utilisés jusqu'au 23-12-1938, puis remplacés par le type « B neu » B nouveau. Décision directe d'Hitler une fois de plus, qui bouleverse le programme en cours.

- Protection « B neu » ou « B »

Cette classe est créée le 23 décembre 1938. Les murs extérieurs et la dalle de toit de l'ancienne classe « B alt » sont portés à deux

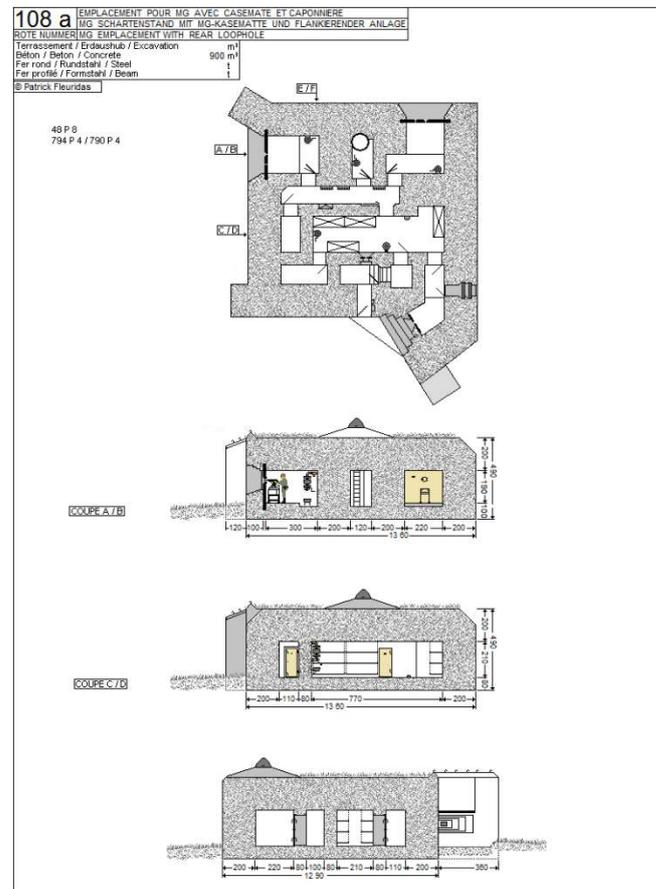
mètres d'épaisseur, les murs intérieurs à 80 cm, voire 100 cm pour celui avec le créneau de défense à l'entrée de l'ouvrage.

Désignée « B neu » dans un premier temps, c'est-à-dire « nouveau » pour la différencier de l'ancienne version « B alt », « B ancien », elle sera dénommée « B » tout court ensuite.

Résistance à un impact direct d'un obus de 21 cm, ou de 28 cm indirect, une bombe de 500 kg sur le toit ou 100 kg sur les murs. La dalle de fondation, (radier), est épaisse de 80 cm de béton armé reposant sur une sous-couche compactée de 10 cm de graviers.

La grande majorité des ouvrages de la série « 100 » seront construits dans cette classe de protection, les autres en classe « A », voir chapitre suivant.

Numéroté de 100 à 198, au final plus tard, mais avec des absences dans la suite numérique. Plusieurs se déclinent en quatre versions désignées par une lettre comme ci-dessous. Voir le chapitre « évolution des plans » pour le détail des variantes.

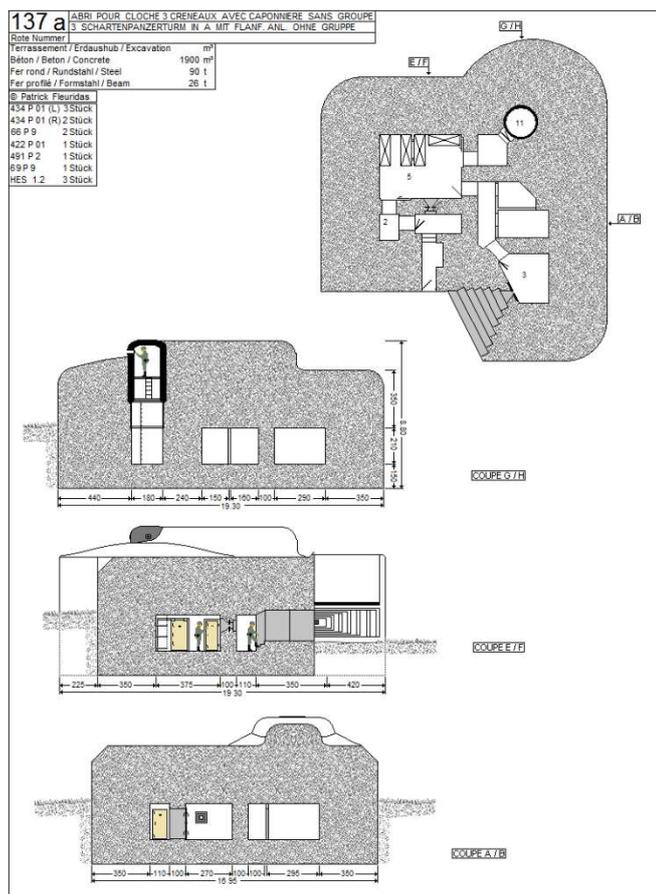


- Protection « A »

La plus résistante, mais aussi la plus rare, avec moins de 2% des constructions sur le *Westwall*. Elle doit pouvoir résister à l'impact d'un obus de 52 cm (soit l'un des plus gros calibres existant à l'époque) ainsi qu'à une bombe de 1800 kg sur la dalle de toit ou 500 kg pour les murs.

La dalle de fondation de 150 cm, des murs extérieurs et une dalle de toit de 350 cm. Réservé aux points stratégiques de la défense, plusieurs plans de ces « monstres » de béton resteront à l'état de projet, ou construits en quelques rares exemplaires.

Outre les volumes de béton, donc d'acier pour le ferrailage et les blindages, les surfaces protégées sont largement inférieures à celles occupées par le béton. Le rapport est de 40% protégé pour 60% de protection pour un abri à munitions du type R 124, construit à huit exemplaires. A suivre le type R 137a, ouvrage pour une cloche blindée à trois créneaux, est un autre exemple illustrant cette disparité.



Classe de protection	Epaisseur de béton armé	Epaisseur de blindage des cloches	Epaisseur des plaques de blindage
A	3,50 m	60 cm	25-52 cm
A1	2,50 m	42 cm	25-35 cm
B neu / B	2,00 m	25 cm	20 cm
B alt	1,50 m	25 cm	20 cm
B1	1,00 m – toiture 0,80 m	12-16 cm	10 cm
C	0,60 m – toiture 0,50 m	6 cm	6-7 cm
D	0,30 m	5 cm	2-5 cm

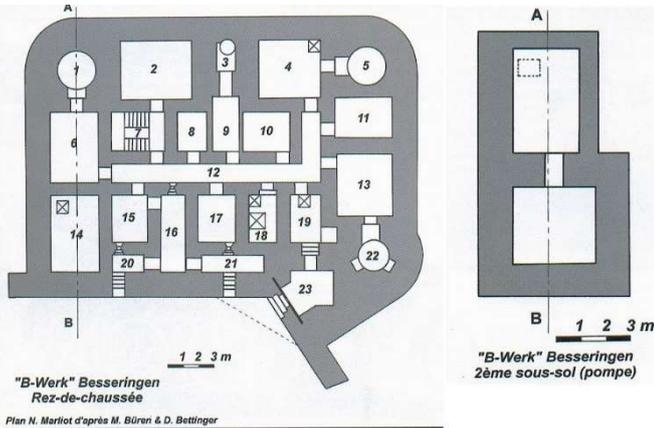
Tableau pour la concordance entre les classes de protection et les blindages mis en place.

Cette concordance entre l'épaisseur du béton et celle des cloches et plaques blindées est logique. Dans la réalité de la construction, elle ne sera pas toujours respectée. Par manque de matériel disponible, de temps, on remplace par un blindage de la classe inférieure.

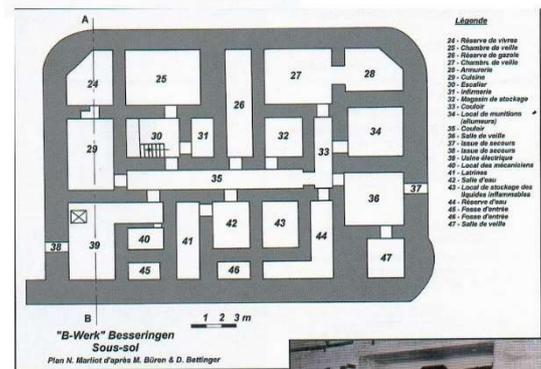
Les gros ouvrages A-werk et B-werk

Sous cette curieuse dénomination, désigne simplement le type de protection, en « A » ou en « B ». Ce sont les plus gros ouvrages construits sur le *Westwall* avec deux étages plus un troisième, technique, composé deux pièces pour l'approvisionnement en eau. Le dessus de l'ouvrage comprend deux cloches blindées pour MG du type 20P7 d'un poids de 51 tonnes, un mortier automatique M 19 de calibre 5 cm sous cloche blindée 424P01 de 26 tonnes, un lance-flammes et une cloche d'observation 90P9. La protection est en « B alt » soit des murs extérieurs et une dalle de toit de 150 cm d'épaisseur.

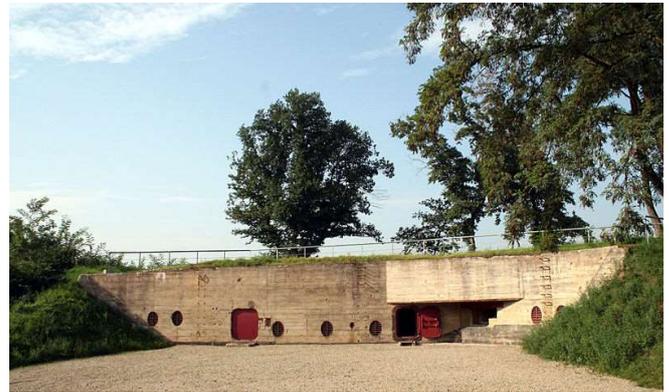
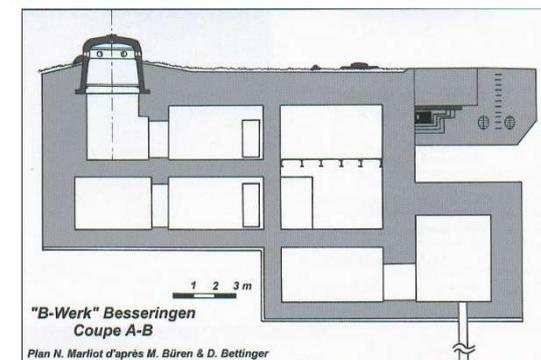
Au début de l'année 1938, 17 ouvrages sont en construction et 15 autres programmés. En septembre 13 sont achevés. Au final, les 32 ouvrages prévus seront achevés malgré les remarques d'Hitler au sujet de sa protection qu'il voulait en classe « B neu » soit des murs extérieurs et une dalle de toit de 200 cm d'épaisseur.



- Légende**
- 1 - Cloche MG à 6 créneaux 20 P 7
 - 2 - Chambre de veille
 - 3 - Cloche d'observation 90 P 9
 - 4 - Chambre de veille
 - 5 - Cloche MG à 6 créneaux 20 P 7
 - 6 - Chambre de veille
 - 7 - Escalier
 - 8 - Chambre du commandant
 - 9 - Poste de commandement
 - 10 - Central téléphonique
 - 11 - Local à munition pour mortier de 5 cm
 - 12 - Couloir central
 - 13 - Atelier de montage des obus de mortier
 - 14 - Salle de ventilation
 - 15 - Poste de garde
 - 16 - Bas d'entrée
 - 17 - Poste de garde
 - 18 - Local du lance-flammes
 - 19 - Chambre de veille
 - 20 - Fosse d'entrée
 - 21 - Fosse d'entrée et sas de désinfection
 - 22 - Mortier M19 sous cloche
 - 23 - Capotière d'entrée



- Légende**
- 24 - Réserve de vivres
 - 25 - Chambre de veille
 - 26 - Réserve de gazes
 - 27 - Chambre de veille
 - 28 - Almacent
 - 29 - Cuisine
 - 30 - Escalier
 - 31 - Laboratoire
 - 32 - Magasin de stockage
 - 33 - Cuisine
 - 34 - Local de munitions
 - 35 - Infirmerie
 - 36 - Cofre
 - 37 - Salle de veille
 - 38 - Fosse de secours
 - 39 - Local des incendiaires
 - 40 - Laboratoire
 - 41 - Local des incendiaires
 - 42 - Laboratoire
 - 43 - Local de stockage des liquides inflammables
 - 44 - Réserve d'eau
 - 45 - Fosse d'entrée
 - 46 - Fosse d'entrée
 - 47 - Salle de veille



Façade arrière du B-werk de Besseringen, aujourd'hui transformé en musée du Westwall.

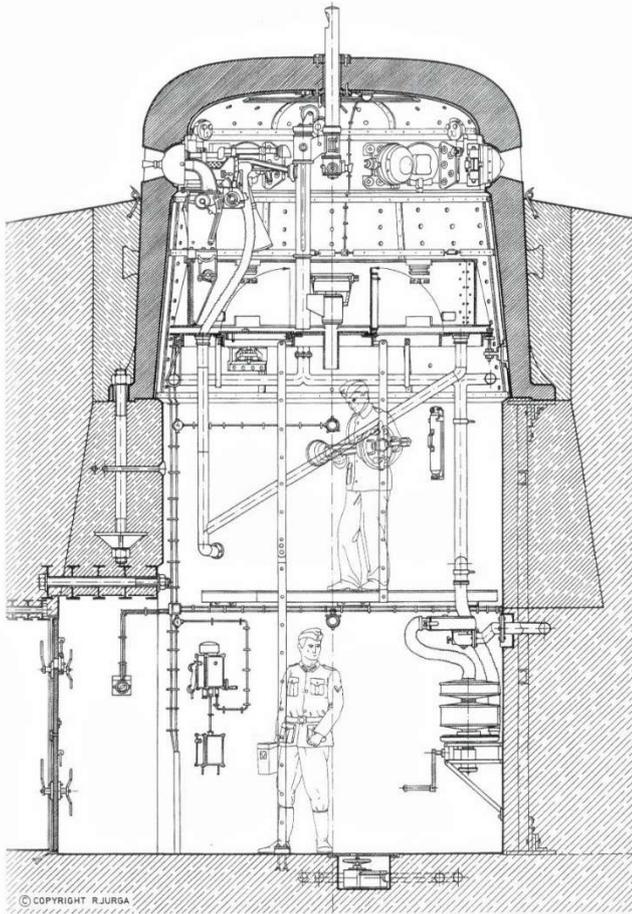


Cloche 90P9 à Besseringen. (N. Marliot)



Porte d'accès au B-werk.

Cet abri nécessite 2800 m³ de béton armé et abrite entre 84 et 90 hommes, pour un prix de 1,3 à 1,4 millions de RM. A comparer aux 450 m³ et 63 565 RM d'un ouvrage à cloche blindée du type 29.



Conclusion :

Le Westwall est globalement achevé au printemps 1940, avec un total de 17 261 constructions (1-05-1940). Des ouvrages sont toujours en construction, d'autres prévus dans le cadre des programmes en cours, en particulier pour le LVZ. En juillet, après la victoire à l'Ouest, ordre est donné de suspendre les travaux. Seuls les bunkers en cours de construction sont achevés, cela inclus ceux dont seule la dalle de fondation est coulée. Le 25-12-1940, un nouvel ordre impose l'arrêt total des travaux sur le Westwall. Une période de quasi abandon et de récupération d'équipements commence.

Coupe d'une cloche 20P7 par R. Jurga.

Devant l'importance des volumes de béton et d'acier nécessaires aux futurs A-werk, le projet sera abandonné.

4 : La construction du Westwall.

Par Patrick Fleuridas

Un immense programme :

De Clèves, à la frontière néerlandaise, à Grenzach-Wyhlen village frontalier de la Suisse, soit sur près de 630 km, plus de 17 000 ouvrages vont être édifiés en un temps record. Du simple abri aux complexes souterrains et grands blocs sur plusieurs niveaux, *B-werke*, sans compter les obstacles en tout genre comme les réseaux de dents de dragons, les fossés et barrages divers sur les routes, les rivières.



Le Westwall à son apogée en 1940.

La caractéristique, et différence fondamentale avec la ligne Maginot, est le mode de construction qui n'est pour le Westwall qu'une succession de programmes distincts. D'abord modestes en 1936, et à partir de 1938 et des « souhaits » de Hitler qui doivent être mis en application tout de suite. Le renforcement de la protection des bunkers est l'obsession du

Führer. Alors qu'un programme et ses plans n'est pas encore achevé, il ordonne un renforcement immédiat des épaisseurs des murs et de la dalle de toit. Ainsi on retrouve des blocs tardifs d'un programme, modifiés en protection sans que le plan général soit lui, changé. Cela provoque aussi des désorganisations au niveau des chantiers.

Des conditions de travail pénibles :

Les travailleurs pour l'édification des ouvrages du programme de pionnier ont été en grande partie fournis par des entreprises privées, sous contrat. Mais rapidement devant l'ampleur des chantiers, ces dernières ne sont plus en mesure de fournir la main-d'œuvre nécessaire.



Camp de travailleurs sous toile.



Photos de propagande. BAMA

Cette lacune est comblée par l'Organisation Todt, nommée ainsi d'après le nom de son fondateur, Fritz Todt. En utilisant la première obligation de service le 22 Juin 1938 publiée par Goering responsable du « Plan de quatre ans », les gens sont engagés dans les travaux de construction. On passe alors de 35 000 travailleurs en juillet 1938 à 342 000 en octobre. Les *Abkommandierungen*, ordres de rejoindre un chantier, sont régulièrement remis à très court terme, parfois sous moins de 24 heures. Comme espace de vie, non seulement des casernements sont spécialement érigés, mais aussi des gymnases, des maisons privées et des salles de danse sont réquisitionnés, ce qui entraîne d'autres problèmes importants en raison du manque d'installations sanitaires acceptables. Le transport des travailleurs, des matériels spécifiques comme les blindages, des matériaux de construction venant de toute l'Allemagne va mobiliser les moyens de transport de la *Reichsbahn*.



Le RAD en route pour le Westwall. (Osprey)

Les conditions de travail sont très dures. Il y a des accidents fréquents, car les moyens de manutention sont insuffisants pour déplacer et mettre en place des pièces blindées d'un poids qui atteint les 60 tonnes comme les cloches blindées. En Sarre, à l'hiver 1938, 1000 travailleurs se mettent en grève, exigeant une meilleure rémunération et de la nourriture, ce qui leur a été accordé. Une deuxième vague de grèves a entraîné, en Juin 1939, des réductions de salaire. Au début de la guerre, une attitude claire de répression a été prise par le gouvernement.

Lorsqu'au printemps de l'année 1938, il devint évident que le génie de l'armée allemande, la Wehrmacht, ne pourrait à lui seul parvenir à construire les milliers de bunkers prévus, Hitler ordonne à Todt de reprendre les programmes. Pour mener à bien ces travaux militaires de grande ampleur sur un rythme accéléré, Todt met sur pied une nouvelle institution à laquelle il donne son nom. Reprenant, tout en l'amplifiant, le système inauguré avec la construction des autoroutes. Ni véritable ministère, ni entreprise publique, l'Organisation Todt, est un instrument d'intervention exceptionnel, un appareil de direction jouissant à l'intérieur du Reich, de larges compétences et d'une grande indépendance. Directement subordonnée au chancelier du Reich, *Reichskanzler direkt unterstellt*, elle passe les marchés, ravitaille les chantiers en matériaux de construction et en main-d'œuvre. L'OT surveille l'avancement de l'ensemble des travaux. Il

lui incombe, également, le soin de résoudre les problèmes de transport, de ravitaillement et d'hébergement dans des camps itinérants de centaines de milliers d'ouvriers engagés sur ses chantiers. Considéré à l'instar d'un ministre ordinaire comme une *Oberste Reichsbehörde*, autorité suprême du Reich, Todt avait le pouvoir d'exercer, en vertu du décret relatif au service dû à l'Etat, des droits de réquisition sur les entreprises privées de construction et auprès des ouvriers du bâtiment. Responsable de l'exécution d'une mission militaire d'une importance particulière dont le caractère prioritaire était souligné par une subordination directe au Führer, échappant au contrôle de l'administration officielle, ne dépendant pour son budget que de la chancellerie du Reich, Todt disposait, au sein du gouvernement de l'Allemagne, d'une position exceptionnelle.

Avec le *Reichsarbeitsdienst*, service du travail et la SS, l'OT est un véritable état dans l'état. Elle est un organe typique de l'exécutif spécial extraordinaire placé directement sous les ordres du Führer et en marge du véritable gouvernement du Reich. A la tête de cette organisation, une direction générale baptisée *OT-Zentrale* (OT-Z, Berlin) est confiée, de 1938 à 1945, à l'ingénieur Xaver Dorsch. Comme Todt, Dorsch, est membre du NSDAP, et fait partie du cercle des familiers de Hitler. Après la nomination de Todt en février 1940, ministre du Reich pour les armements et les munitions, *Reichsminister für Bewaffung und Munition*, l'Organisation Todt, tout en conservant d'importants pouvoirs et une relative liberté, devenait un département de ce ministère.

Techniques et moyens de construction :

Pour placer une grosse cloche, on fait glisser cette dernière jusqu'à son emplacement lorsque le radier, dalle de fondation, le supporte. Reposant sur des madriers verticaux, le coffrage est construit autour, puis le ferrailage et enfin le coffrage extérieur, sans oublier les nombreux tuyaux de ventilation qui

traversent les cloisons. Il ne faut pas oublier de soustraire l'ensemble à la vue de l'ennemi.

Une autre solution consiste à laisser le puits de cloche vide, puis lorsque l'ensemble de l'ouvrage est bétonné, de mettre en place la cloche puis la sceller. Cette technique est plutôt réservée aux petites cloches comme celles dédiées à l'observation. Mais c'est aussi lié à la disponibilité du matériel. Ainsi si le bloc est prêt à être bétonné, on n'attend pas si la cloche n'est pas en place.

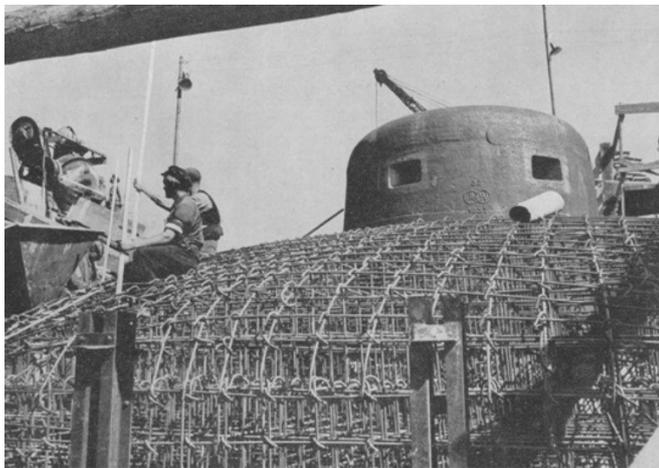


Cloche en place dans l'attente du bétonnage.

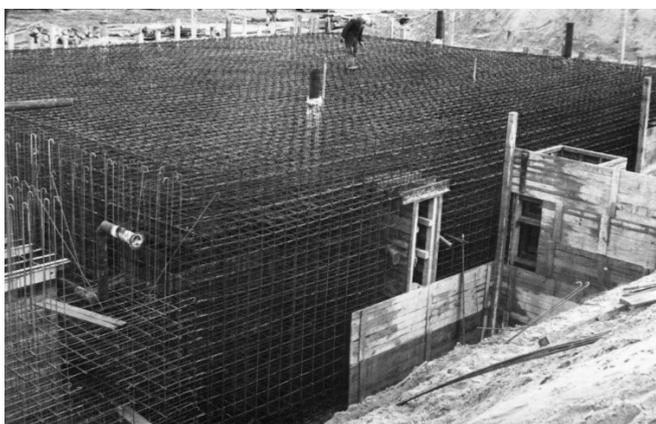
Les matériaux sont stockés dans les parcs du Génie, *pionnerpark*, en attendant la répartition sur les différents chantiers.



Dépôt à Saarlautern. (Photo= L. Charpentier)



Encore le coffrage extérieur à placer et il ne restera plus que le béton à couler. Remarquable disposition du ferrailage qui épouse la courbure de l'ouvrage. En arrière-plan sur la gauche, une bétonnière. BAMA



Le personnage sur le dessus donne une idée de la masse du ferrailage de l'ouvrage.



Les grands groupes de l'industrie lourde allemande ont collaboré au Westwall. Chacun appose son logo de fabricant sur les blindages comme les cloches.

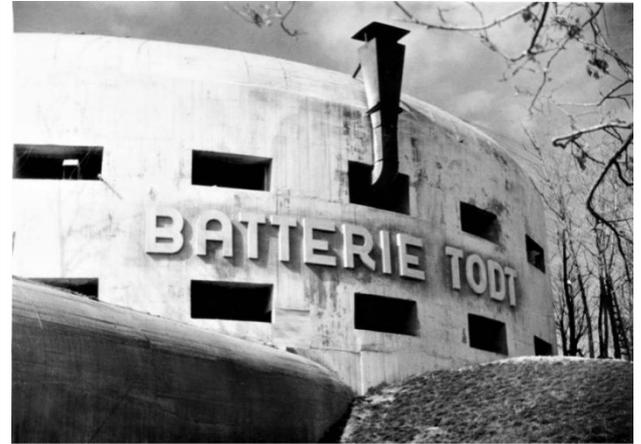


Fritz Todt

Fils d'un petit propriétaire d'usine, il étudie l'ingénierie à Karlsruhe puis à l'école pour les techniques avancées à Munich. Il part

comme lieutenant à la Première Guerre mondiale. D'abord dans l'infanterie puis comme observateur pour l'aviation. Il est blessé au combat, ce qui lui vaut d'obtenir la croix de fer. Après la guerre, Todt finit ses études et rejoint la société civile d'ingénierie *Sager & Woerner*. Il devient membre du NSDAP dès 1922. Nommé en 1931 *Oberführer* dans le *Sturmabteilung*, il complète son doctorat « Sources d'erreurs lors du revêtement des routes en asphalte ». Après la nomination de Hitler comme Chancelier, Todt devient inspecteur général pour les routes allemandes, *Generalinspektor für das deutsche Straßenwesen*, et intègre ensuite la nouvelle société en charge de construire les autoroutes, *Reichsautobahnen*. Plus tard il devient chef du bureau central pour la technique *Leiter des Hauptamts für Technik* et mandataire général pour le règlement de l'industrie du bâtiment *Generalbevollmächtigter für die Regelung der Bauwirtschaft*. Fritz Todt reçoit en 1937, la mission d'ériger à Nuremberg de gigantesques monuments à la gloire du nazisme, entre autres, un hall de congrès pour 60 000 personnes, un stade pour 50 000 spectateurs, un champ de mars pour un million de participants. Le premier de ces monuments sera construit, pour les deux tiers, pendant la guerre. En 1938 il fonde l'organisation Todt, dans laquelle sont associés des entreprises d'État, des entreprises privées et le ministère du Travail, *Reichsarbeitsdienst*. En 1940 Todt est nommé ministre du Reich pour l'armement et des munitions, *Reichsminister für Bewaffnung und Munition*. Il contrôle les opérations de l'organisation Todt dans l'Ouest occupé. Après l'invasion de l'Union soviétique, il est chargé de la restauration des infrastructures. Mais il devient de plus en plus distant du Haut Commandant de la Wehrmacht, OKW, et d'Hermann Goering dès la fin de 1941 et l'échec devant Moscou. Après une tournée d'inspection sur le front oriental, il se plaint auprès d'Hitler de la mauvaise qualité de l'équipement et des fournitures qu'il reçoit, suggérant qu'il valait mieux finir la guerre avec les Soviétiques maintenant, car ne pouvant être gagnée

plus tard. Le 8 février 1942, alors qu'il repart d'une réunion tendue avec Hitler à la *Wolfsschanze*, son avion explose en vol. Son futur successeur, Albert Speer, a failli prendre le même appareil. La thèse de l'accident reste la plus fiable.



Initialement nommée « batterie Siegfried », elle est rebaptisée « batterie Todt » en l'honneur de Fritz Todt, mort deux jours avant l'inauguration.

L'OT est une organisation paramilitaire, elle possède donc ses grades, ses distinctions de services et ses uniformes. Ci-dessous les insignes distinctifs et les grades.

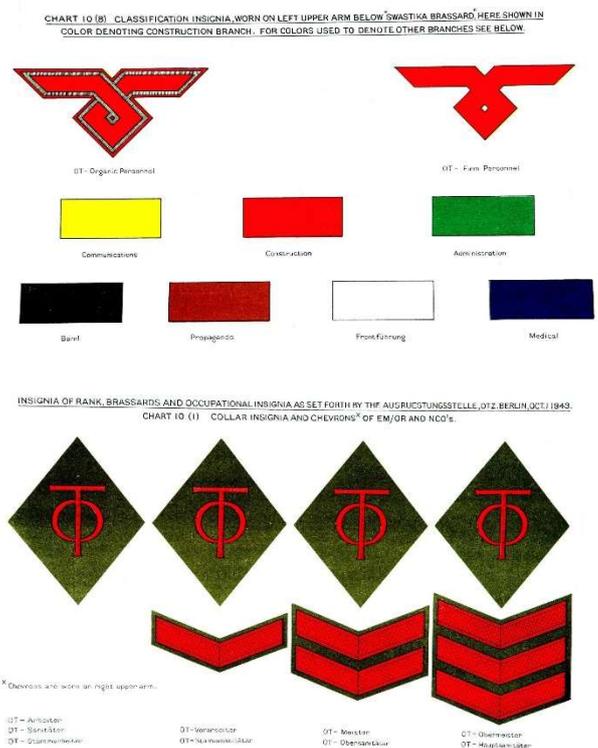


CHART 10 (2) COLLAR INSIGNIA OF HIGHER NCO'S.



OT - Truppführer
OT - Stabstruppführer

OT - Obertruppführer
OT - Stabsobertruppführer

OT - Haupttruppführer
OT - Stabshaupttruppführer

CHART 10 (3) COLLAR PATCHES FOR OFFICERS, (FÜHRER AND STABSFÜHRER)



OT - Bataillführer
OT - Frontführer
OT - Anst.

OT - Oberbataillführer
OT - Oberfrontführer
OT - Oberanst.

OT - Hauptbataillführer
OT - Hauptfrontführer
OT - Stabsanst.



OT - Hauptleutnant
OT - Stabsführer
OT - Oberleutnant

OT - Oberstleutnant
OT - Oberstabsführer
OT - Oberstabsleutnant

OT - Hauptmajor
OT - Oberstabsführer
OT - Oberstabsleutnant

CHART 10 (4) COLLAR PATCHES FOR OFFICERS, (HÖHERE FÜHRER).



OT - Einastleutnant

OT - Einastgruppenleiter II

OT - Einastgruppenleiter I

CHART 10 (5) BRASSARDS WORN ON LEFT UPPER ARM ABOVE SWASTIKA BRASSARD.*



EM/OR and NCO's.

Officers (Führer)

Officers (Stabsführer)

(höhere Führer)

Officers (Chief of OTZ)

* Usually no longer worn. Replaced by Heilwortschildchen (National Emblem) worn on right breast.



On voit en arrière-plan, les brises-vues. BAMA

Lorsque l'ouvrage est achevé ; il s'agit alors de casser sa forme afin de tromper d'éventuelles reconnaissances aériennes. Dissimuler l'emplacement des accès ainsi que l'embrasure de la caponnière de défense.



Bundesarchiv, Bild 146-1990-101-06A.
Foto: Lohmeyer 13. März 1949

Façade arrière d'un ouvrage à cloche (BAMA)



Bundesarchiv, Bild 146-1990-102-15A.
Foto: Bauer, Boett 120. April 1940

Cloche six créneaux camouflée. (BAMA)

Autre moyen de dissimuler le bunker, l'intégrer dans une habitation réelle. Celle-ci peut être

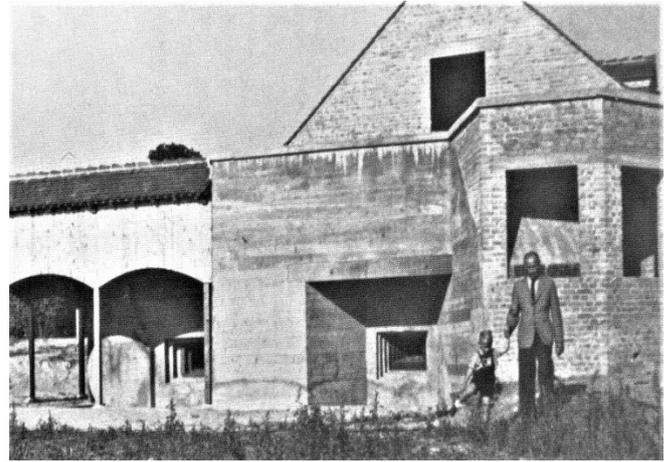
Le camouflage :

Tant pendant la construction qu'après, le camouflage est de règle. Pendant les travaux d'édification, il s'agit le plus souvent de brises vues légers, destinés à empêcher l'ennemi d'évaluer le type de construction.

accolée, au-dessus, il n'y a pas de limite à l'ingéniosité des concepteurs.



Ouvrage camouflé découvert par le 119^{ème} US régiment au printemps 1945. NARA



Région de *Saarbrücken* : ouvrage intégré avec une construction civile fictive. Photo d'immédiat après-guerre. (Photo=Doris Sesk)

Les trompes l'œil ne sont pas en reste pour donner vie au béton. Cela sera aussi repris sur les bunkers du mur de l'Atlantique quelques années plus tard.



La « gare » de *Roden* et ses jolies ouvertures.



Très bel exemple de camouflage complet de l'ouvrage, murs et toit dissimulent l'entrée, au milieu de l'image, et le créneau de la caponnière à droite. (Photo A. Dietrich)



Le « *gasthaus zum Linde* » Casemate et café.



Bundesarchiv, Bild 146-1996-013-22
Foto: Lohmeyer J.J. März 1940

Casemate pour canon anti-char. Le créneau est visible sur le pignon de la maison. BAMA.



Bundesarchiv, Bild 146-1992-026-34
Foto: Lohmeyer J.J. März 1940

Dans cette grange une casemate pour canon anti-char particulièrement discrète...BAMA

Les « dents de dragons, Höckerlinie » :

Ces blocs de béton de différentes hauteurs, reliés entre eux par des fondations communes et s'allongeant sur des centaines de kilomètres sont peut-être l'image la plus symbolique du Westwall. Construit en avant de la ligne de défense, son but est de ralentir, voire bloquer les blindés ennemis. Des tests sont effectués pour estimer son efficacité. Cependant les résultats ne semblent positifs que sur les blindés légers. Ce premier modèle de dents de dragons est dénommé « *Höckerlinie typ 38* ». Sa largeur est de 7,35 m, la hauteur côté ennemi de 0,6 m, et augmente progressivement pour atteindre 1 m au dernier obstacle. Il faut 2000 m³ de béton

et 130 tonnes d'acier par kilomètre. Une seconde version, dite renforcée, atteint une largeur de 19,35 m, et comprend cinq obstacles.



Höckerlinie typ 38, première version simple. Il n'y a que quatre blocs alignés.

Devant la faiblesse de cet obstacle, un second modèle, baptisé « *Höckerlinie typ 39* » est étudié puis installé. Sa largeur, réduite à 13,45 mètres, est composée de cinq obstacles, de 80 cm à 150cm, voire plus. Le but est d'obliger le blindé ennemi à « monter » sur ces blocs, qui, de par leur disposition vont le bloquer, mais aussi présenter ainsi aux canons anti-char des casemates, le dessous du char, beaucoup moins bien blindé, et le détruire.



Dents de dragons, obstacles courbes en acier, tétraèdres, dans un doux paysage de neige...

La construction de ces dents de dragons va aussi engloutir des milliers de m³ de béton. Son efficacité lors des combats en 1944/45 sera faible face aux moyens techniques des

Américains qui vont créer des passages rapidement.



Passage de blindés américains fin 44. NARA



Ci-dessous, les phases de construction des dents de dragons. Les coffrages particuliers des blocs de béton demandent une main d'œuvre qualifiée, même si ces derniers sont réutilisables. BAMA



Les autres obstacles :

En complément des dents de dragon, d'autres types d'obstacles sont étudiés et mis en place.



Obstacle routier avec poutrelles en acier de chaque côté de la route. On distingue aussi les barrières horizontales. BAMA



Disposés de chaque côté de la route, les deux murs supportent des poutrelles métalliques, ici repoussées pour laisser le passage libre. En cas de besoin, il suffit de les faire glisser dans les encoches du mur opposé. Crainsmilitaria.



Les cours d'eau sont aussi protégés. BAMA



Fossé anti-char. Sa largeur doit être de 4,5 mètres et au moins deux mètres de profondeur afin de piéger le blindé. NARA



Barrage routier encore en place, contourné par les alliés lors du franchissement du Westwall. NARA



Vestiges d'une barrière de route. Westwall.de



On peut apercevoir sur la gauche un abri simple en tôle métro. Il semble que les dents de dragons soient recouvertes avec un camouflage peint. LIFE



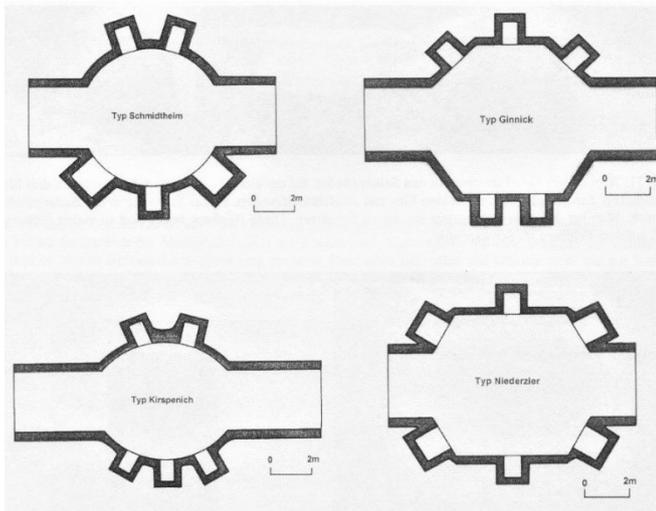
Autre système d'obstruction de route. Les blocs verticaux basculent sur leur base arrondie. Deux Tobrouks en protection. (photos K. Herbots)



LVZ West, la défense aérienne à l'Ouest :

Cette zone d'exclusion aérienne à l'Ouest, *Luftverteidigungszone West*, LVZ West en abrégé, s'ajoute aux programmes en cours. Elle est destinée à bloquer toute incursion aérienne. Elle vient donc en complément des fortifications déjà réalisées mais qui ne possèdent pas d'ouvrages antiaériens. En Juin 1938, l'Organisation Todt entreprend la construction d'une zone de défense aérienne entre *Jülich* et *Speyer*. Positionnée en parallèle aux lignes de défense terrestre à l'Est, la distance avec la ligne de front est d'environ 40 km. Un second programme débute en mars 1939 pour le secteur du Rhin. L'ensemble de la LVZ va compter 1500 ouvrages achevés au 1/05/1940, et au final 1735 en 1943.

Près de 60 batteries anti-aériennes sont programmées. De nouveaux plans sont établis. Ces derniers, désignés par des lettres, sont dérivés de ceux utilisés sur le programme des Limes. Seules les cuves pour canons sont spécialement créées.



Projecteur de 150 cm.

Les batteries sont complètes et autonomes. Outre les pièces d'artillerie, elles comprennent projecteurs, appareils d'écoute, postes de direction de tir. La ligne possède ses propres ouvrages de défense terrestres pour ses batteries : casemates pour MG, abris pour canon *Pak*, anti-char et le personnel servant. Des souterrains dont certains atteignent plus d'un kilomètre de profondeur, sont aussi creusés pour stocker matériel et munitions. Près d'un tiers des ouvrages sont des abris pour le personnel uniquement. C'est l'armée de l'air, *Luftwaffe*, bien sûr qui a la responsabilité de cette ligne de défense.

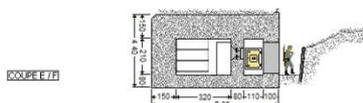
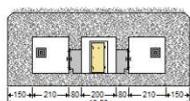
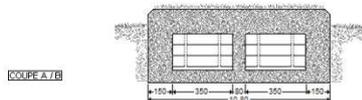
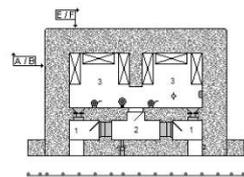


Appareil d'écoute aérienne.



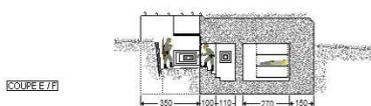
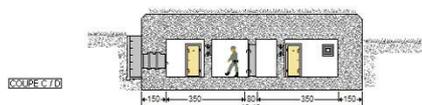
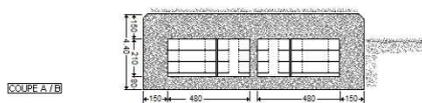
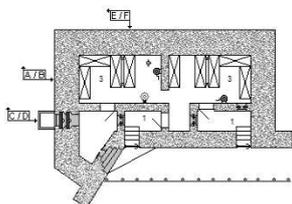
Canon de 8,8 cm anti-aérien.

LVZ-F ABRI POUR GROUPES
REGELBAU GRUPPENUNTERSTAND (FUHRER-UNTERSTAND)
 Terrassement / Erdaushub / Excavation m³ 289 m³
 Béton / Beton / Concrete 1 t
 Fer rond / Rundstahl / Steel 1 t
 Fer profilé / Formstahl / Beam 1 t
 © Patrick Fleuridas



LVZ-U ABRI POUR DEUX GROUPES
REGELBAU DOPPELGRUPPENUNTERSTAND
 Terrassement / Erdaushub / Excavation m³ 343 m³
 Béton / Beton / Concrete 1 t
 Fer rond / Rundstahl / Steel 1 t
 Fer profilé / Formstahl / Beam 1 t
 © Patrick Fleuridas

433 P 01: 2 Stück
 19 P 7: 3 Stück
 410 P 9: 1 Stück
 422 P 01: 1 Stück
 ST P 8: 2 Stück
 SO 23: 1 Stück
 LS 3: 2 Stück



des murs extérieurs et une dalle de toit d'un mètre cinquante.

Impacts du Westwall sur l'économie :

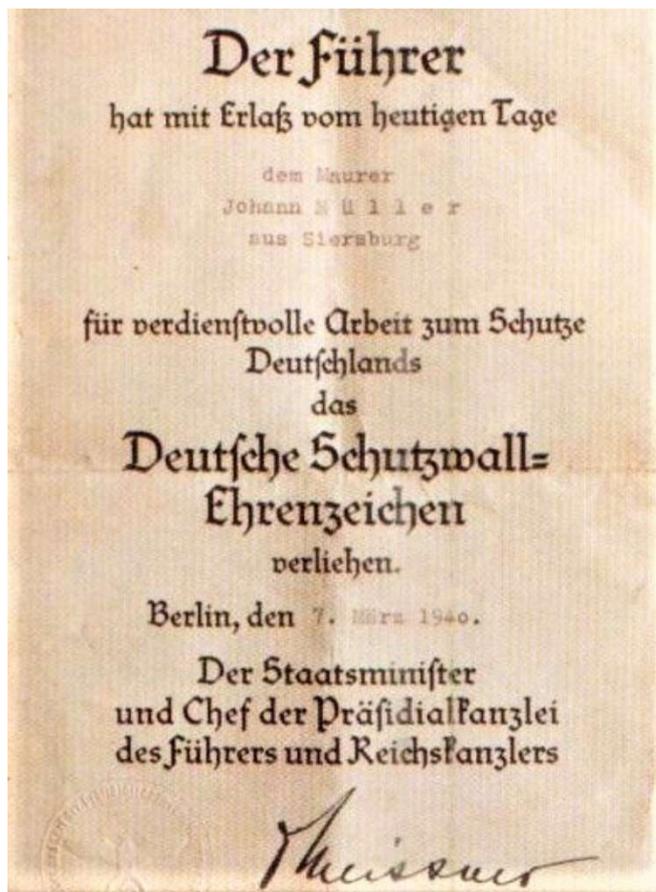
Les exigences élevées en personnel pour la construction du mur de l'Ouest vont, entre 1937 et 1939, mobiliser plus de 30.000 travailleurs issus du monde agricole. L'agriculture allemande va perdre 5.600 exploitations et une superficie de 120.000 hectares. Outre les espaces occupés par les ouvrages, c'est avant tout les importants champs de mines qui sont gourmands d'espace. Après l'armistice de juin 1940 avec la France, ces derniers seront sur certains secteurs déminés et rendus à l'agriculture.



Deutsches Schutzwall-Ehrenzeichen

Deux exemples d'ouvrages de la LVZ. Les types « F » et « U » Protection en « B alt » soit

On estime que plus de 1 360 000 personnes ont travaillé au final à l'édification du Westwall. Mais le nombre moyen de travailleurs varie, en fonction des périodes, à environ 300 000, avec des différences considérables d'une période à l'autre. Le 2 août 1939 il est décidé de remettre une médaille, voir ci-dessus, à tous ceux qui peuvent justifier de dix semaines de présence sur les chantiers. 622 064 médailles seront attribuées.



La vie dans les ouvrages :

La conception des ouvrages pour abriter les personnels va considérablement évoluer. Des quelques couchettes disposées dans l'unique local du bunker aux locaux disposant de place et d'un confort relatif des derniers plans, la surface disponible par soldat ne fera qu'augmenter avant une diminution relative des ultimes ouvrages édifiés en 1940.



Départ en permission pour ces soldats devant l'entrée d'un ouvrage. (Photo : Westwall.de)



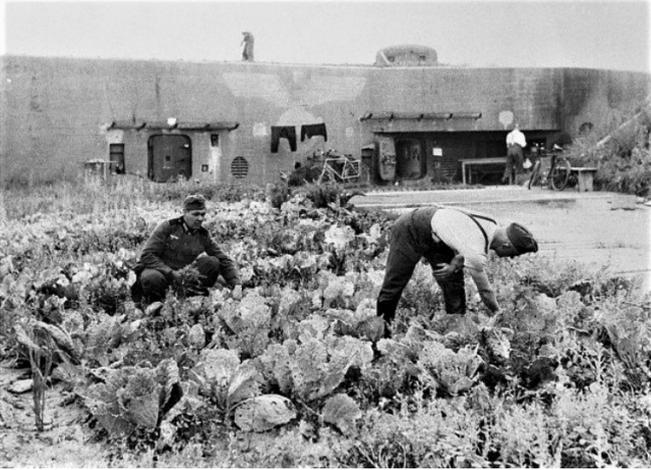
Bundesarchiv, Bild 1011-034-0095-07
Foto: Eckart | 1939 Herbst



Bundesarchiv, Bild 1011-034-0095-21A
Foto: Eckart | 1939 Herbst

Deux photos de propagande sur le secteur du Rhin supérieur. Il y a même des fleurs sur la table du premier document. BAMA

L'attente pendant la « drôle de guerre », pour les Français, et la « guerre assise » pour les Allemands, est presque comparable des deux côtés de la frontière. On cultive pour améliorer l'ordinaire par exemple.



Potager, linge qui sèche sur un fil, cachant en partie le pochoir sur la façade, table et bancs pour les repas, la rigueur légendaire de l'armée allemande est loin. (Pinterest.com)



Mieux à l'extérieur, c'est l'heure de la toilette.



C'est aussi le moment de la photo souvenir. Sur la seconde photo, outre le pochoir sur le mur de façade avec l'aigle nazi et le nom de l'ouvrage, on voit aussi le camouflage peint.



La corvée de ravitaillement qui ressemble plus à une balade bucolique. Hiver 1939-40 (FLICKR.com)



Il faut cependant maintenir la discipline et l'entraînement, les exercices en font partie, même si l'adversaire ne semble pas belliqueux. On peut aussi s'invectiver ou se moquer d'un côté à l'autre du Rhin comme on peut le voir sur la seconde photo.



Deux haut-parleurs posés sur la cloche six créneaux. Le camouflage peint dessus est visible. A noter les petits obturateurs posés au sol pour les créneaux. Secteur du Rhin.



Humour sur un bloc, les soldats allemands qui connaissent la chanson « nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried » indique qu'il sera difficile de le faire sécher... (trixum.de)

Conclusion :

Ainsi s'achève le chapitre sur la construction du Westwall et ses différents programmes qui se sont succédés sur plusieurs années. A la veille du déclenchement de la seconde guerre mondiale le 30 septembre 1939, le Westwall reste encore en chantier, même si la grande majorité des ouvrages est construite. La densité des défenses dans certains secteurs est importante comme en témoigne cette carte du secteur de Dillingen. Chaque petit rectangle représente un ouvrage. Ceux avec une flèche, une casemate. Cette carte est symbolique de la conception du Westwall : les ouvrages se protègent les uns les autres et occupent en profondeur le terrain dans les secteurs sensibles.

5 : Evolution des plans du Westwall.

Par Patrick Fleuridas

1936-1939, l'âge d'or :

De 1936 et ses premiers modestes ouvrages de frontière, aux complexes bunkers de la série « 100 », on assiste à une incroyable évolution dans les plans. Toujours plus grands, plus gros en masse de béton, avec la création de la norme de protection « A » soit des murs extérieurs et une dalle de toit de 350 cm d'épaisseur, capable de résister aux plus gros obus de 42 cm et bombes de 1000 kg, alors en service en cette période d'immédiate avant-guerre.

Nous allons suivre cette évolution à partir des différents programmes de fortifications qui vont se succéder.

Réoccupation de la Rhénanie :

Après la réoccupation de la Rhénanie par la *Wehrmacht* en 1936, les premiers bunkers sont construits, entre la Moselle et le Rhin, au bord des routes ou des ponts dans la Sarre. Ces bunkers vont servir de base pour la construction de positions ultérieures. Les ouvrages restent encore modestes, comprenant par exemple des « maisons forestières fortifiées » comme ci-dessous.



Massif de la Forêt Noire :

Sur le Haut-Rhin, ou Rhin supérieur, *oberrhein* ainsi que dans les vallées des principaux

points de passage de la Forêt Noire, de nombreux bunkers sont construits. Des batteries lourdes de la Kriegsmarine prennent position progressivement dans des ouvrages bétonnés sur les premières hauteurs du massif. En 1936, au sud de Karlsruhe le verrou d'*Ettlinger*, est une branche de fortification qui s'étend vers l'Est afin de bloquer la vallée du Rhin. L'expansion de défense entre Bâle et Irrel se réalise entre 1937 et 1938 avec l'aménagement, inachevé, de l'ouvrage d'*Isteiner*, tout proche de la frontière française.



Cette paisible ferme est en fait une casemate pour canon de 24 cm. Ci-dessous, le détail de

l'ouverture, derrière de simple panneaux de bois. (Photos L. Charpentier)



Canon de 24 cm sous casemate camouflée.



Canon de 30,5 cm sur ouvrage R 35, encuvement simple et abri pour munitions et personnels. BAMA

Le Pionierprogramm de 1936 à 1938 :

Cette nouvelle phase de constructions, programme du Génie, qui reste modeste, débute en 1937. Il comporte avant tout un ensemble d'extensions des premières fortifications avec, en premier lieu celle d'*Ettinger*, déjà évoquée, puis la planification d'expansions vers l'Ouest cette fois. Le massif de l'Eifel et le Bas-Rhin pour la seconde tranche de travaux. Le 9 Mars 1938 Adolf Hitler en approuve la poursuite comme cela était prévu depuis 1937. Cette fois c'est le secteur d'Aix-la-Chapelle, *Aachen*, et de Sarrebourg, *Sarrebrück*, avec le programme

Aachen-Saar à partir d'octobre 1938, soit un ensemble de 1064 ouvrages et 46 km de dents de dragon. En juillet 1938, le bilan complet s'établit à 11888 ouvrages, pour un coût de 520 millions de RM. A titre de comparaison, il faut compter à l'époque 11 000 RM pour une maison familiale de quatre pièces.

Le renforcement de la protection des ouvrages, qui devient la règle, oblige les constructeurs à poursuivre les constructions simplement en augmentant l'épaisseur des murs et de la dalle de toit tout en conservant le plan d'origine. Ces derniers ne couvrent pas d'ailleurs tous les besoins de l'armée. Certains sont mal adaptés avec un espace intérieur trop réduit, des locaux de combat liés à l'armement, ce qui sera un obstacle plus tard à la modernisation de l'armement en place.

Le génie de forteresse travaille donc sur une nouvelle série de plans, même si quelques-uns reprennent la conception d'ouvrages antérieurs. Quelques-uns se déclinent en plusieurs versions identifiables par une lettre après le numéro.

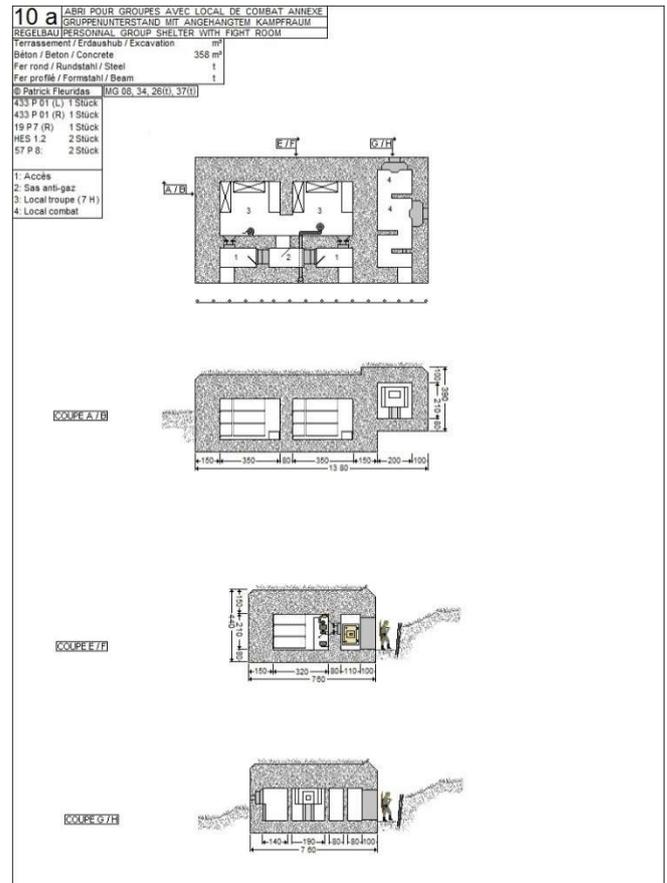
Limes programme :

La désignation « Limes » est une référence à l'Empire Romain qui avait établi plusieurs lignes de défense contre les peuples « barbares » de l'Est qui menaçaient l'intégrité de l'Empire. Ces « Limes » s'étendaient jusqu'à la Roumanie actuelle et outre-Rhin. Ces centaines de kilomètres de fortification ne retiendront qu'un temps les envahisseurs...

Ce nouveau programme de constructions est important, tant en nombre d'ouvrages qu'en volume de béton. Les nouveaux plans de bunkers sont numérotés de 1 à 37, 40 avec les variantes. Ils sont en protection B-1, soit des murs extérieurs et une dalle de toit de 150 cm. Mais comme pour une majorité d'ouvrages précédents, le mur de la façade arrière, du côté de l'accès, ne fait que 100 cm. Cela économise du béton, mais aura des conséquences funestes en 1944 quand les Alliés découvriront ce point faible et l'exploiteront lors des assauts avec des

blindés. Les canons de ces derniers venants facilement à bout de cette épaisseur de béton.

On trouve aussi des emplacements de tir pour canons de gros calibre de 30,5 cm composés d'une plateforme de tir, d'une vaste soute à munitions et d'un local pour les servants, c'est le regelbau 35. Également des casemates en protection « A » pour les calibres inférieurs, soit tout de même 4700 m³ de béton pour le type regelbau 34, casemate pour canon de 24 cm, l'équivalent de plus d'une vingtaine de blocs moyens. A noter qu'en 1944, ces grosses casemates, dépouillées de leur armement, déplacé sur le mur de l'Atlantique, vont être modifiées avec la réduction de l'embrasure de tir et un aménagement intérieur différent afin de mettre en place de nouveaux canons d'un calibre inférieur. Mais les moyens manquent et ces ultimes travaux ne seront pas entièrement réalisés. De même pour l'armement et les munitions.



Plan du type R 10a, abri pour personnel qui sera édifié à près de 1536 exemplaires avec les variantes.

Ausgeführte Stände des »Limes«-Bauprogramms

(Im Original datiert: Wiesbaden, den 25.10.1938)

- | Rote Nr. | Regelbau |
|----------|--|
| 1 | MG-Schartenstand mit Panzerscharte |
| 1a | MG-Schartenstand für Oberrhein mit Panzerscharte |
| 2 | MG-Schartenstand mit Gruppe und Panzerscharte |
| 3 | MG-Doppelschartenstand mit Panzerscharte |
| 10 | Unterstand für 1 Gruppe mit angehängtem Kampfraum |
| 10a | Unterstand für 1 Gruppe mit angehängtem Kampfraum (Führer) |
| 11 | Unterstand für 2 Gruppen mit angehängtem Kampfraum |
| 18 | Unterstand für 1 Feldkanone 16 (FK 16) |
| 19 | Artilleriebeobachter offen |
| 19a | Artilleriebeobachter mit 21P7 |
| 19b | Artilleriebeobachter mit 44P8 |
| 20 | Geschützstand für eine 3,7 cm-Pak mit Maultscharte |
| 20a | Geschützstand für eine 3,7 cm-Pak für Oberrhein |
| 22 | Geschützstand für 8,8 cm-Flak |
| 22a | Geschützstand für 7,5 cm-Flak |
| 22b | Geschützstand (offen) für 8,8 cm-Flak |
| 22c | Geschützstand (offen) für 7,5 cm-Flak |
| 23 | MG-Schartenstand mit Maultscharte |
| 24 | MG-Schartenstand mit Maultscharte für Oberrhein |
| 25 | MG-Doppelschartenstand mit Panzerscharte für Oberrhein |
| 26 | MG-Doppelschartenstand mit Maultscharte |
| 28 | Artilleriebeobachter mit 9P7-Kleinstglocke |
| 29 | B-Kleinstwerk mit Gruppe |
| 30 | Schartenstand für 17 cm-Langrohrkanone (waagerechte Bettung) |
| 30a | Schartenstand für 17 cm-Langrohrkanone (schräge Bettung) |
| 31 | Regiments-Gefechtsstand |
| 32 | Sanitätsunterstand |
| 33 | Munitionsraum für 7,5 bzw. 8,8 cm-Flak |
| 34 | Stand für 24 cm-Kanone |
| 35 | Stand für 30,5 cm-Kanone |
| 36 | Stand für 10,5 cm-Marine-Flak |
| 37 | Munitionsraum für leichte Feldhaubitze (lFH), schwere Feldhaubitzen (sFH) und Flak |

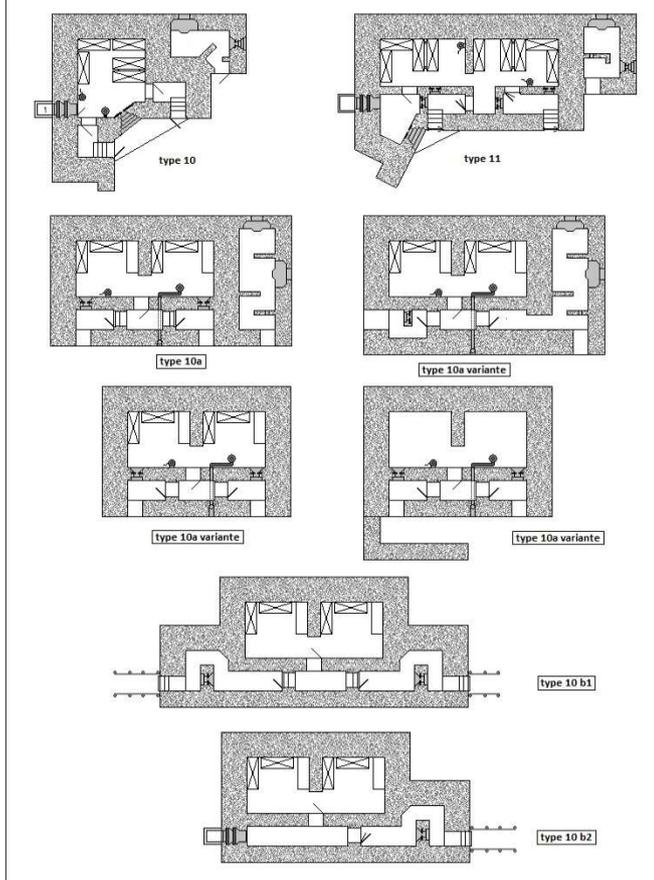


Casemate R 30 pour 17 cm, édifiée en Forêt Noire. Ci-dessous l'intérieur, ravagé par l'explosion des munitions après la guerre.

Liste complète des ouvrages du programme « Limes » au 25-10-1938 (J.Fuhrmeister)



LMES REGELBAUTEN
© Patrick Fleuridas



Plusieurs types d'abris pour personnel.

Neubauprogramm 1939 :

Le 4 décembre 1939, ce nouveau programme de constructions est lancé. A terme, avec la construction du Westwall, c'est près de 20% de la production annuelle de ciment, soit huit millions de tonnes et 5% de celle d'acier, soit 1,2 millions de tonnes qui sont englouties. L'effort est énorme avec comme conséquence l'arrêt complet des constructions civiles alors qu'il manque encore 1,5 millions de logements en Allemagne malgré les programmes

antérieurs. Cela s'explique par le type des nouveaux ouvrages construits, tous en protection « B » ou « A ». Les quantités de béton et d'acier atteignent des sommets. Afin de répondre aux demandes, près d'une cinquantaine de plans sont élaborés, numérotés de 100 à 139. Mais il faut prendre en compte les variantes, qui augmentent le nombre final. Le programme a pour but un renforcement des zones sensibles ou faiblement défendues par des ouvrages de première génération. La série 100 est représentative des efforts de l'Allemagne pour rendre infranchissable les frontières à l'Ouest.

A partir d'un type d'ouvrage, par exemple le R 102, abri pour deux groupes de soldats, quatre versions sont déclinées, différenciées par une lettre à la suite du numéro. A savoir :

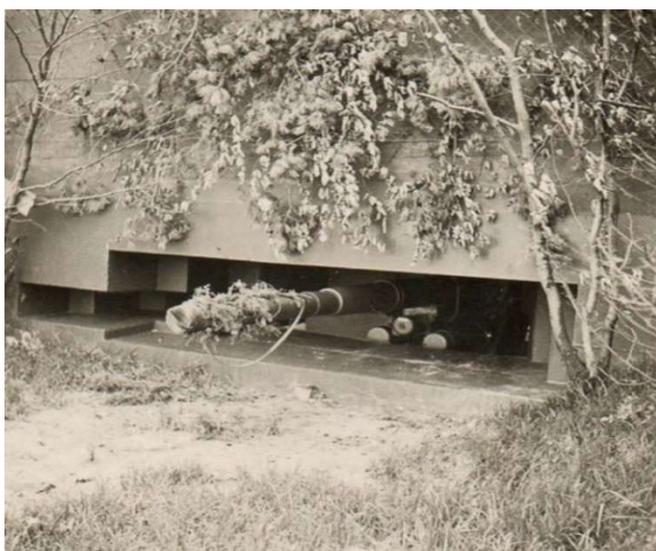
- R 102a, abri avec caponnière de défense et petite cloche blindée d'observation.
- R 102b, abri avec caponnière et périscope.
- R 102c, abri sans caponnière, avec petite cloche blindée.
- R 102d, abri sans caponnière, avec périscope.

Ces quatre variantes se retrouvent sur d'autres types d'abris et de casemates.

Avec le R 101, version pour un seul groupe de combat, c'est plus de 600 exemplaires de ce modèle qui vont être construits. Nous sommes cependant loin du type 10a comparable avec 1536 exemplaires et du modèle emblématique sur le Westwall, le type 10 et ses 3471 réalisations.

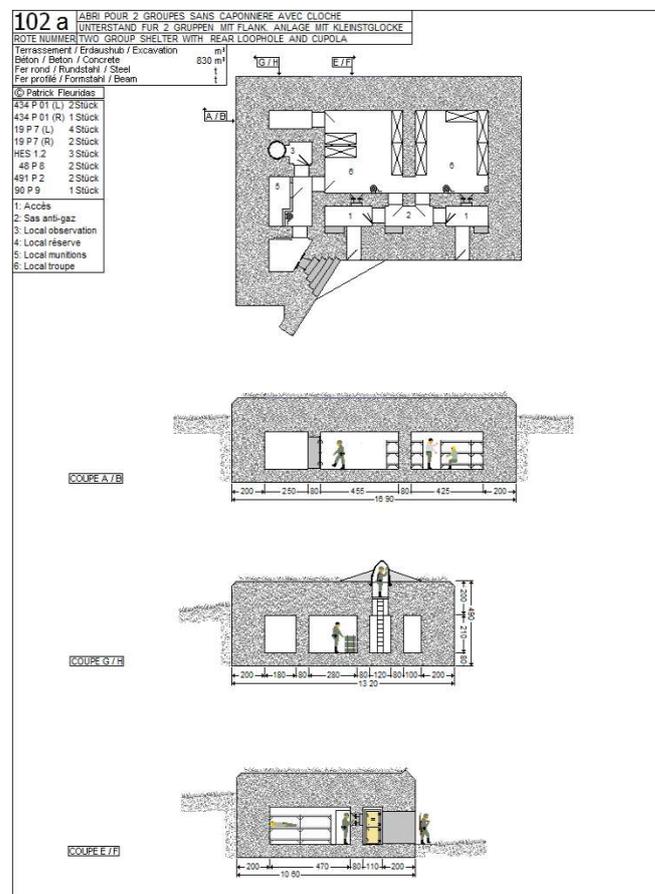


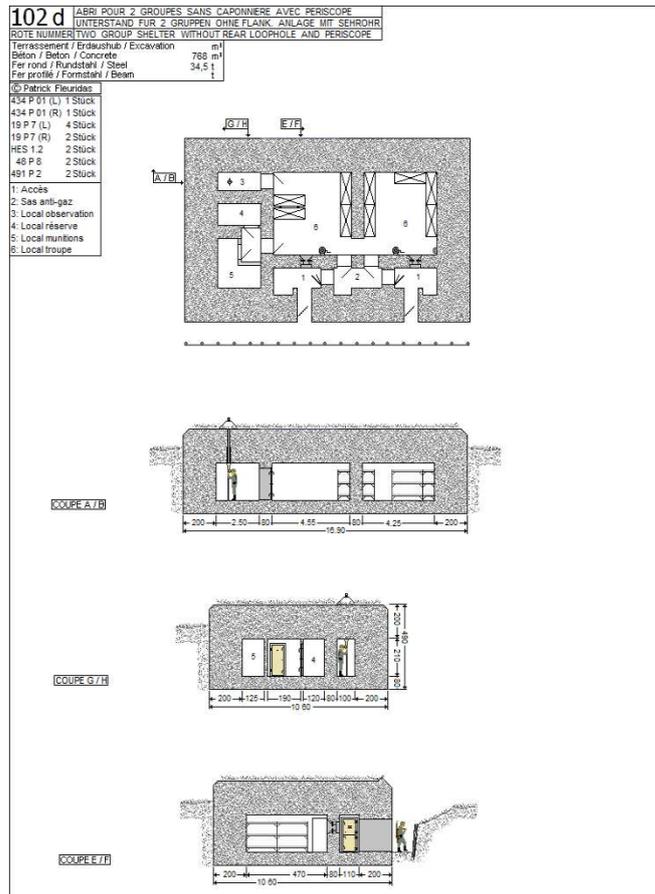
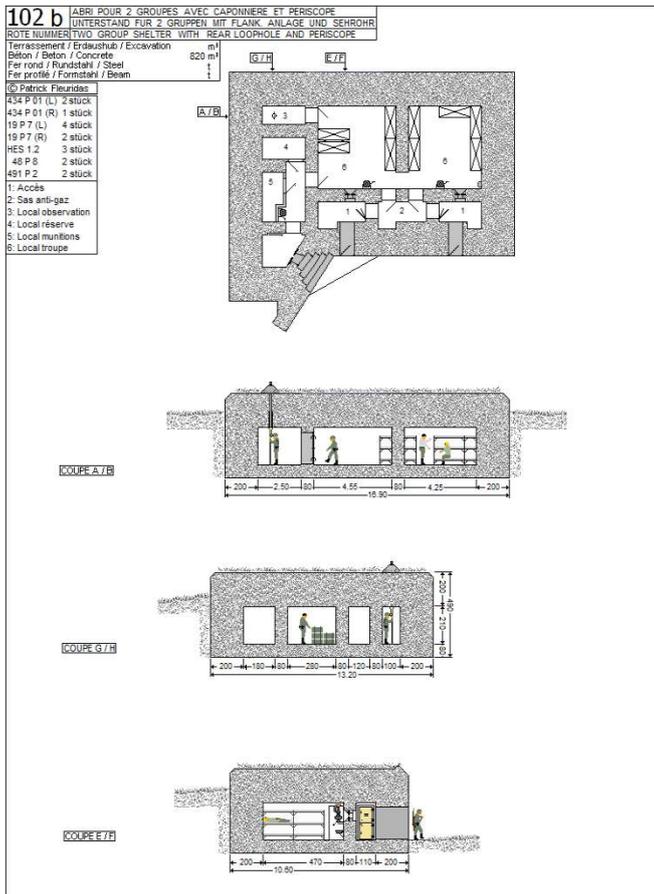
R 116 à deux créneaux pour Pak et MG.BAMA



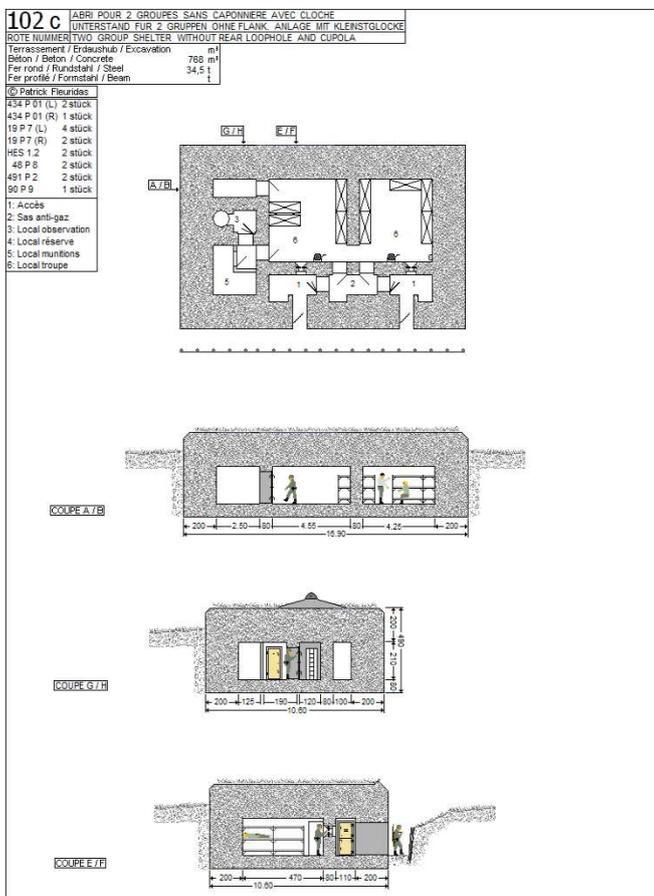
Si l'étroitesse du créneau protège les servants, cela réduit l'azimut de tir de l'arme.

Purificateur/ventilateur, indispensable dans les ouvrages pour le personnel : troupe et PC. Plusieurs types existent avec des capacités de filtration différentes. Dans les gros ouvrages, plusieurs matériels peuvent être installés.



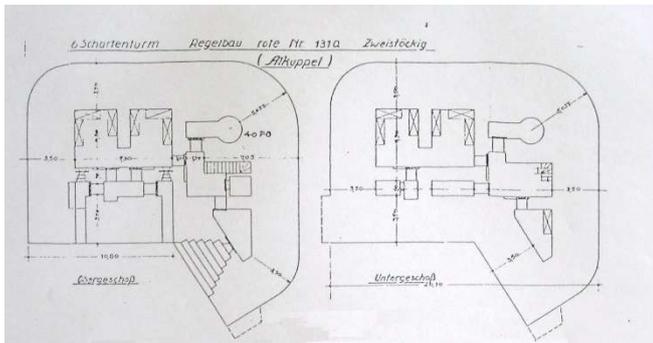


Les plans des quatre variantes du R 102.



L'exemple de l'ouvrage R 131a, abri pour deux groupes de combat et cloche blindée à six créneaux pour deux MG montre la démesure de quelques plans.

La protection est en classe « A » soit des murs extérieurs et une dalle de toit de 3,5 mètres. La fondation mesure 1,5 mètre, et l'ouvrage possède deux niveaux. On peut imaginer les dimensions de la fouille sachant que l'abri doit être en grande partie enterré. Sa cloche blindée, du type 40P8 est aussi en classe « A », soit une épaisseur de 60 cm pour la partie émergente et un poids de 147 tonnes. Il faut 2884 m³ de béton armé avec 575 tonnes d'acier sans la cloche ni les créneaux de tir et les portes blindées. Un seul exemplaire édifié.



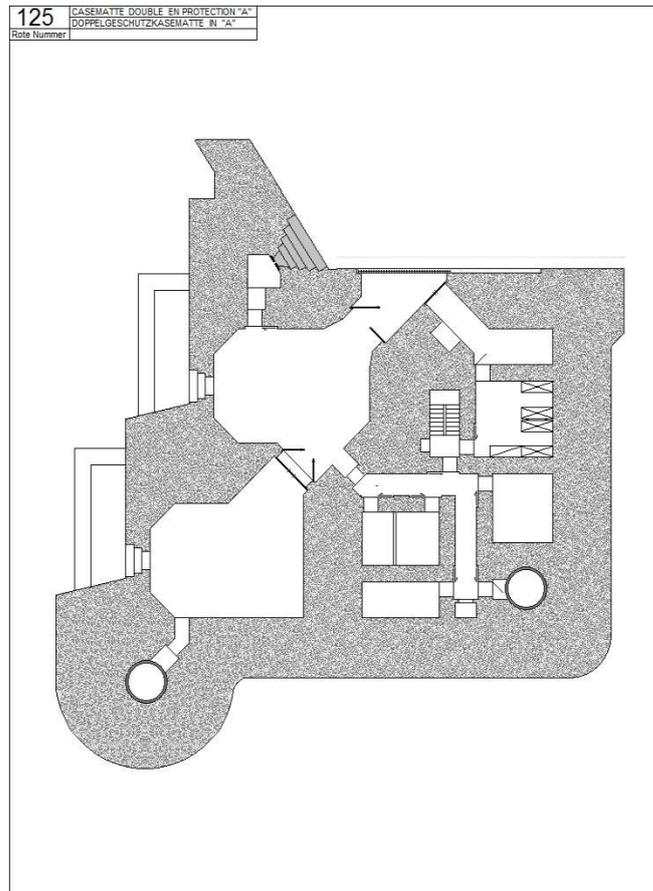
Plan original du projet pour l'ouvrage R 131a. Il présente les deux niveaux avec un aménagement intérieur restreint aux couchettes. Pas de plans de coupes.

D'autres ouvrages ne dépasseront le stade de la planche à dessin. Par exemple le R 125, approuvé en février 1939, cette incroyable casemate sur deux niveaux, comprenant deux créneaux de tir pour canon moyen, deux cloches blindées type 20P7 pour deux MG, caponnière de défense arrière.

Les soutes à munitions sont au sous-sol. Cinq petits ascenseurs assurent le transfert. Les logements pour le personnel servant sont répartis sur les deux niveaux.

Les pièces d'artillerie peuvent également être déplacées à l'extérieur par une large entrée protégée par une grille coulissante et une porte blindée à double battant.

Enfin juste à l'entrée, un petit garage pour canon anti-char. L'ensemble demande près de 7000 m³ de béton. Une version allégée, avec une seule cloche blindée est prévue.



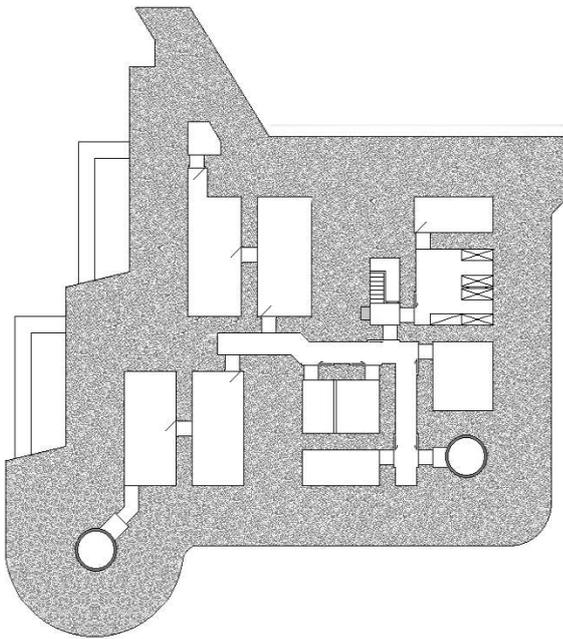
Les deux niveaux de la casemate R 125. A noter les deux fossés devant les créneaux de tir, sur le modèle de ceux des ouvrages de la ligne Maginot.



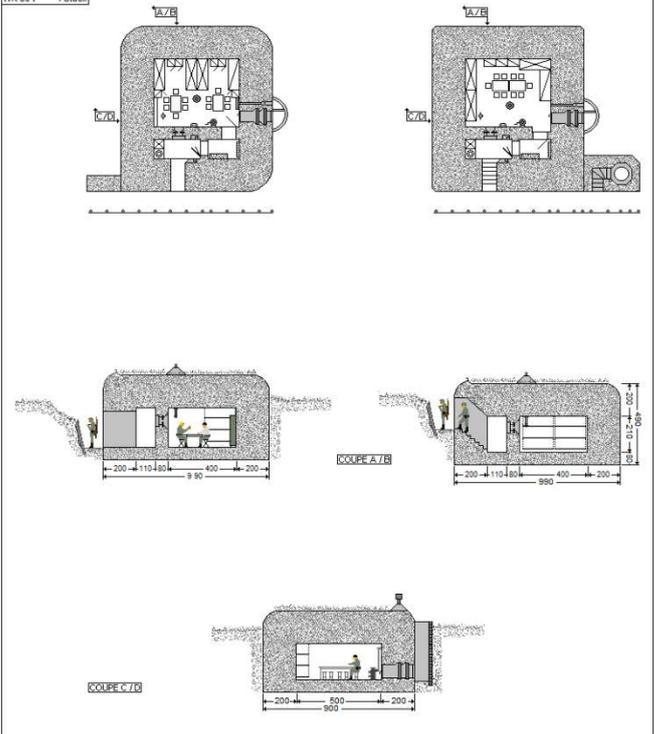
Bundesarchiv, Bild 103-553854 Foto: o. Ang. | 1939

Les ouvrages en protection « A » bien que peu nombreux (3% des constructions) sont impressionnants par leur masse. Ci-dessus un abri avec casemate blindée pour deux MG.

125	CASEMATTE DOUBLE EN PROTECTION "A" DOPPELGESCHUTZKASEMATTE IN "A"
Rote Nummer	
Terrassement / Erdauhub / Excavation	m ²
Béton / Beton / Concrete	7000 m ³
Fer rond / Rundstahl / Steel	t
Fer profilé / Formstahl / Beam	t
© Patrick Fleuridas	



501	ABRI POUR UN GROUPE GRUPPENUNTERSTAND
Rote Nummer	
Terrassement / Erdauhub / Excavation	m ²
Béton / Beton / Concrete	356/375 m ³
Fer rond / Rundstahl / Steel	26 t
Fer profilé / Formstahl / Beam	t
© Patrick Fleuridas	
434 P 01 (R)	1 Stück
19 P 7 (L)	1 Stück
410 P 9 (R)	1 Stück
48 P 8	1 Stück
HES 1,2	1 Stück
WK 80 t	1 Stück

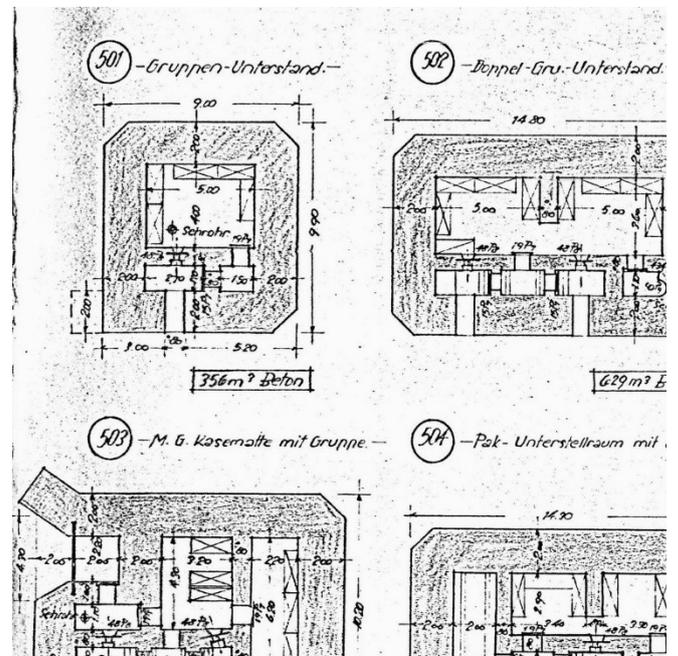


La surface utile par soldat est de moins de 2 m², comprenant tous les aménagements intérieurs comme le couchage, le chauffage, le système de purification d'air, etc.

Kriegsregelbauten :

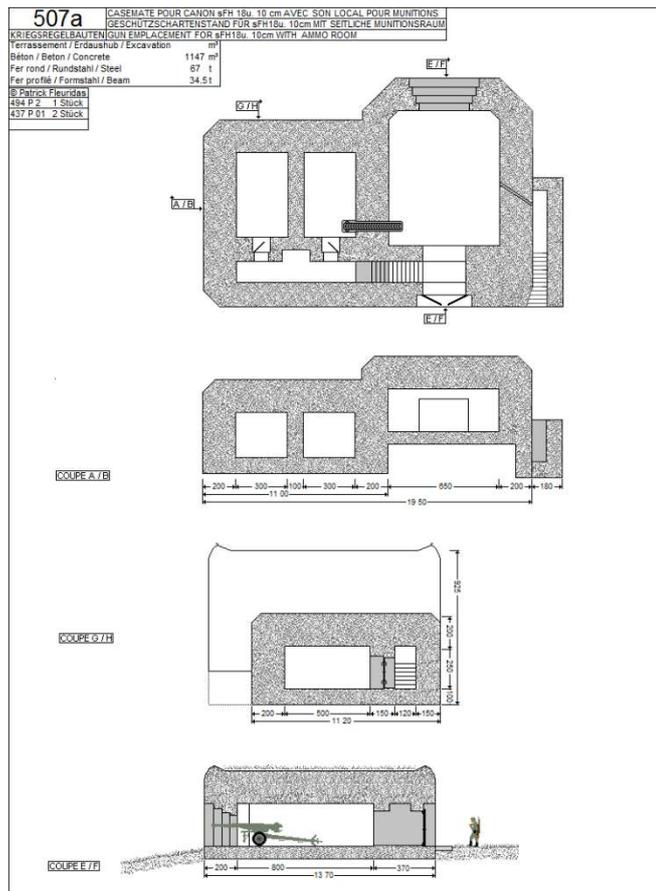
C'est l'ultime programme de construction du Westwall. *Kriegsregelbauten*, constructions normalisées de guerre. L'ordre date du 29 septembre 1939. Mais les premiers projets de plans ont été planifiés dès avril 1939. La liste des 24 premiers ouvrages est publiée le 25 novembre.

Deux raisons pour l'élaboration de ce programme. Les matériaux nécessaires à la construction des blocs deviennent rares. On constate même des pénuries. Il faut donc, tout en maintenant une protection identique, réduire les surfaces, simplifier les plans. L'économie de béton peut aller jusqu'à 40% pour certains blocs. Il s'agit également de compléter l'offre de mise sous béton de canons du type obusier de 10 cm, *sFH 18. 10 cm K*, pour la dénomination allemande. Il s'agit en second lieu d'achever rapidement les programmes en cours, comme celui sur le secteur d'Aix-la-Chapelle, *Aachern-Saar programm*.



Extrait original des projets d'ouvrages pour le programme *kriegsregelbauten*. Le cubage de

béton est indiqué, ainsi que l'aménagement basique de l'intérieur du bloc. BAMA.



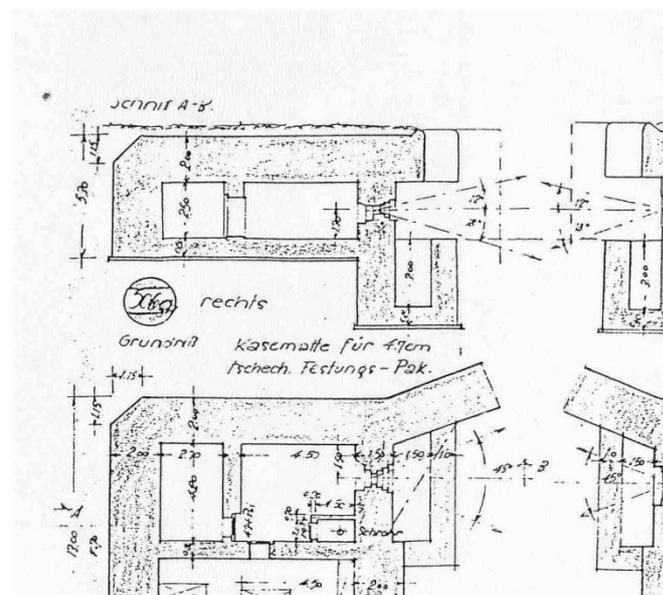
R 507a, casemate et soute à munitions intégrée. A noter l'ascenseur incliné reliant le local munitions à la chambre de tir.



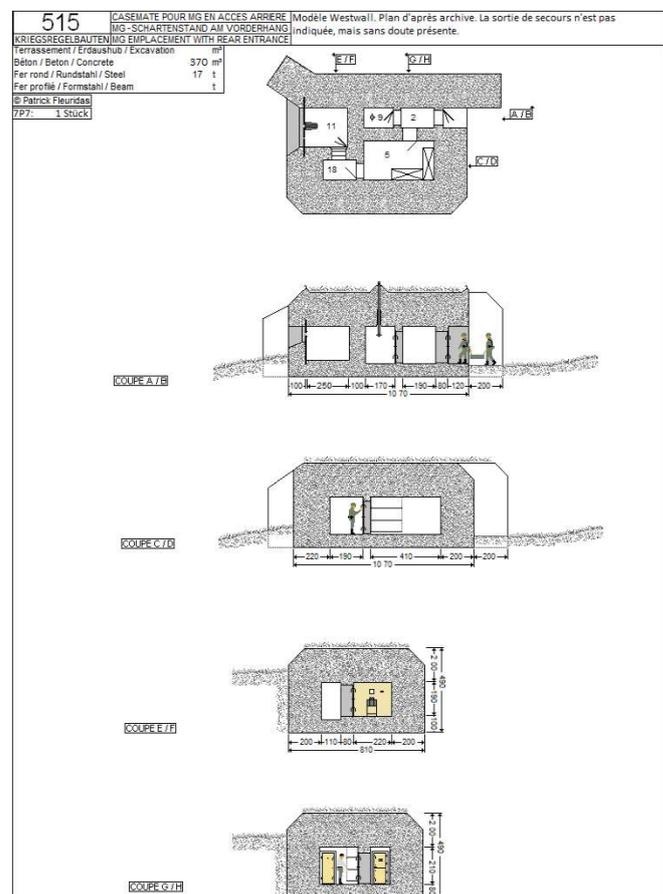
Mise en place du remblai autour de casemates de la série 500. Les batteries comprennent normalement quatre ouvrages de ce type. BAMA

A noter que plusieurs types de la série 500 seront construits sur le mur de l'Atlantique, parfois en plus grand nombre que sur le Westwall.

Entre le 24 décembre 1938 et le 6 juin 1940, 3150 ouvrages en protection « B » et 330 en « A » sont édifiés.



Plan original de la casemate R 506 avec ses deux versions : en flanquement sur la droite, R 506a, et flanquement à gauche, R 506b. Ouvrage utilisé sur le mur de l'Atlantique avec deux versions complémentaires, R 506c et R 506d, comprenant cette fois une caponnière de défense en complément. BAMA

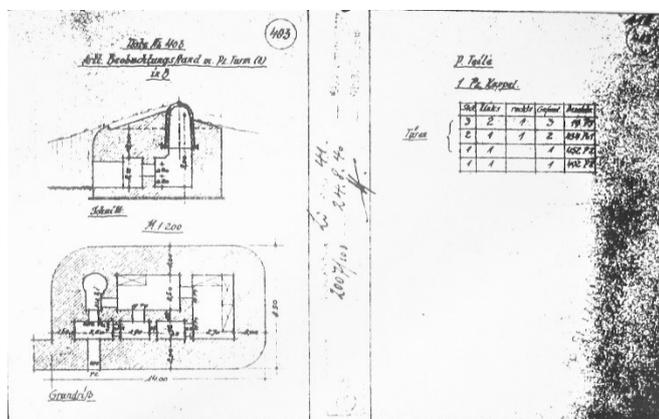


Le R 515 sera aussi édifié sur l'*Atlantikwall*. Une autre version, R 515 *neu*, nouveau, y sera créée, en simplifiant le plan d'origine.

Rotennummer 400 :

Le 24 août 1940, alors que la guerre à l'Ouest est gagnée, une série de neuf ouvrages est publiée. Numérotée du R 402 à R 411 avec comme désignation *rote nummer*, numéro rouge. Evolution inverse au programme précédent avec des abris à nouveau imposants et l'utilisation de la protection en classe « A » pour quatre types : R 404a, R 405, R 408 et R 410a sur les neuf de la série.

Il semble que ces ouvrages soient essentiellement conçus pour utiliser des cuirassements récupérés sur les fortifications des pays récemment conquis. Quelques exemplaires seront construits, moins d'une douzaine. Les documents plus précis ne sont pas connus à ce jour comme le cubage de béton, l'acier, ou le type des blindages par exemple. Seul le type des portes est précisé.

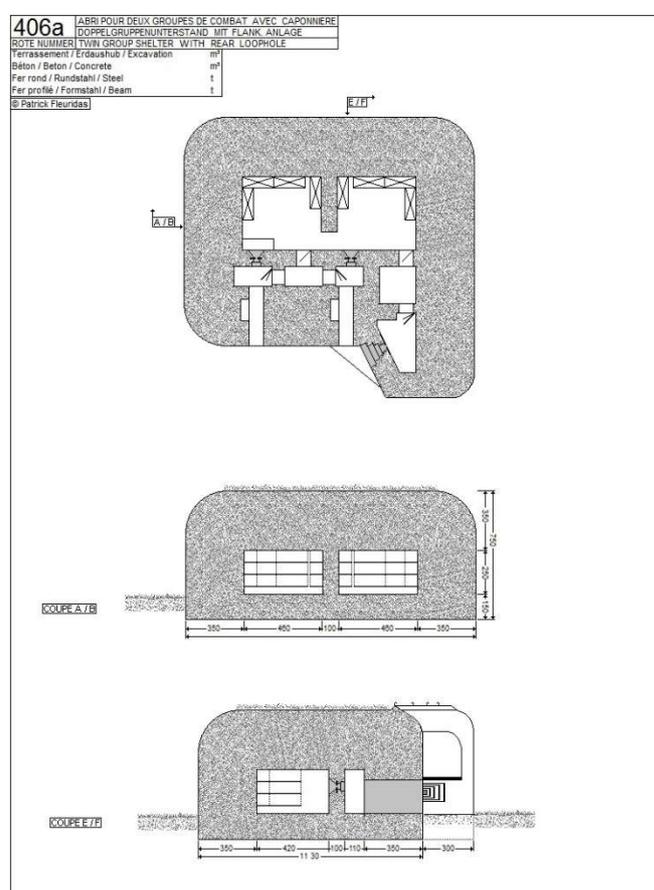


Ci-dessus plan original du R 403.

Rote nummern 400
24/08/1940

Rote nummer	
402	5 oder Sechsschartenturm (†) in B
403	Artillerie Beobachtungsstand mit Pz. Turm in B
404a	Artillerie Beobachtungsstand mit Pz. Turm in A und Flankierungsanlage
405	Gruppenunterstand in A
406a	Doppelgruppenunterstand und Flankierungsanlage
407	Pak Untersellraum mit Gruppe
408	Pak Kasematte in A
410a	Sechsschartenturm in A und Flankierungsanlage
411	Sechsschartenturm und Pz. Eingang

Liste des ouvrages de la série « 400 ». Document J. Fuhrmeister



L'abri pour deux groupes R 406a en protection « A » comme pour les autres ouvrages de cette classe, la surface protégée est inférieure à celle dédiée à la protection.

Conclusion :

Plus de 17 000 ouvrages, 250 kilomètres de dents de dragon, 90 kilomètres de fossés anti-char, des millions de m³ de béton et des centaines de milliers de tonnes d'acier, un coût astronomique pour le Reich, 3 600 000 000 de

RM, et tout cela va se figer à partir de la fin 1940. Déjà en juillet il est décidé de ne plus ouvrir de nouveaux chantiers. Les ouvrages dont la dalle de fondation est coulée seront achevés. Confirmation en décembre sur l'arrêt définitif des constructions et aménagements.

Abandonné, dépouillé d'un maximum de matériel, y compris parfois des plaques de blindage, des créneaux, des portes, sa remise en état à la fin de l'été 1944 va se révéler difficile en raison de la pénurie de matériaux essentiels, et en fait le plus souvent inefficace.

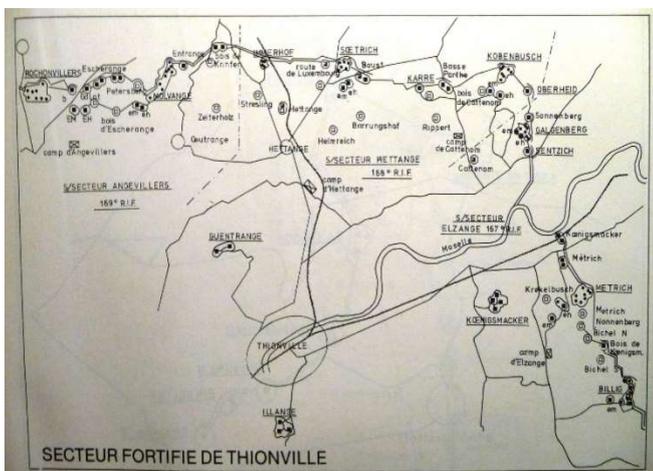
Les protections des blocs sont trop faibles en majorité. Seuls les ouvrages de la dernière génération avec des murs extérieurs de deux mètres d'épaisseur peuvent résister. L'armement est lui dépassé : le canon anti-char de 3,7 cm ne peut plus grand-chose contre les chars modernes. Nous verrons tout cela dans le quatrième volet sur le Westwall, consacré au baptême du feu lors des offensives Alliées.

Patrick Fleuridas

7 : LA TENUE DE FANTASSIN DU 168^e RIF

JEAN COTREZ
JEAN-YVES GOFFI
ALEXANDRE SANGUEDOLCE

Considérées comme unités d'élite, les troupes de l'infanterie de forteresse sont les premières à percevoir la tenue en drap kaki en 1935 avec un béret qui les distingue de l'infanterie classique sur lequel est apposé un insigne comportant la devise de Verdun : On ne passe pas.



Carte du secteur fortifié de Thionville.

L'unité :

Le 168^e Régiment d'Infanterie de Forteresse ou R.I.F. est créé le 7 juin 1935 à Thionville afin d'assurer la défense du secteur de la vallée de la Moselle. A ce titre, il reçoit l'appellation de régiment de la Moselle. Il fait partie du secteur fortifié de Thionville qui dépend de la III^e armée (général d'armée Charles-Marie Condé) et occupe le sous-secteur d'Hettange-Grande. La troupe est affectée aux ouvrages Immerhof (A10), Soetrich (A11), Bois Karre (A12), Kobenbusch (A13) et Oberheid (A14). Son chef de corps est le lieutenant-colonel Louis FERRONI. En 1939, le régiment est composé comme suit :

- 1^{er} bataillon : capitaine/chef de bataillon JUILLAGUET ;
- 2^e bataillon : capitaine/chef de bataillon COLLILIEUX ;
- 3^e bataillon : chef de bataillon de

- La FOURNIERE ;
- Compagnie de commandement : capitaine ADAM ;
- Corps franc : adjudant X., sous-lieutenant Van THUYNE ;
- 21^e bataillon : chef de bataillon Clerc, chef de bataillon GILLERON ;
- Ouvrage A 10 (Immerhof) : capitaine REQUISTON P. ;
- Ouvrage A 11 (Soetrich) : chef de bataillon HENGER ;
- Ouvrage A 12 (Karre) : lieutenant JUMEL ;
- Ouvrage A 13 (Kobenbusch) : chef de bataillon CHARNAL ;
- Ouvrage A 14 (Oberheid) : lieutenant POBEAU.

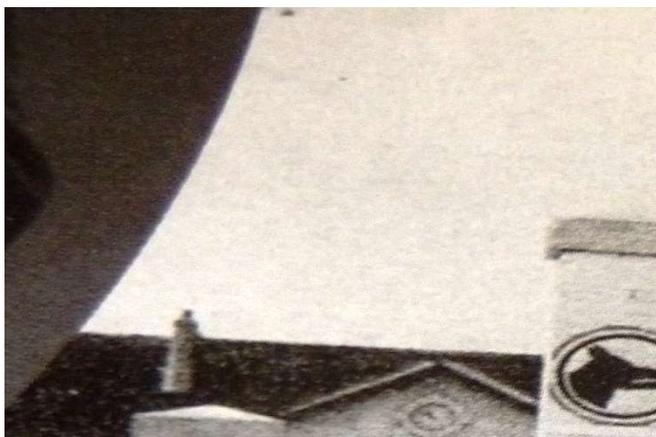


Officiers du III/168 RIF autour du chef de bataillon JUSTAMON, sur le perron du mess du camp d'Angevillers le 21 octobre 1938. A la déclaration de guerre, l'unité compte :

- 90 officiers ;

- 318 sous-officiers ;
- 2745 hommes de troupes.

Soit un effectif total de 3153 hommes.



Entrée des casernements du 168e RIF à Cattenom

La tenue :



L'homme du rang porte le béret kaki emprunté aux troupes de montagne et spécifique aux troupes de forteresse sur lequel figure du côté gauche l'insigne attribué aux unités de la ligne Maginot. Il représente un canon de casemate pointant à gauche hors d'un créneau surmonté par une tourelle couronné par la devise « On ne passe pas », rappelant le mot d'ordre de Verdun.

La vareuse modèle 20/35 en drap kaki est une

veste de sortie. Les pattes de collets brodés sont pourvues de soutaches en double chevron de couleur bleu foncé et du numéro de l'unité couleur garance, typique à l'infanterie de ligne. Les lisérés des épaulettes sont également garance. Il revêt la fourragère aux couleurs du ruban de la Médaille Militaire accrochée à la boutonnière de la patte d'épaule gauche avec l'insigne de la ligne Maginot, identique à celui porté sur le béret mais plus petit. Sur la manche gauche est brodé en bleu foncé le nom de la zone fortifiée dont il dépend, ici pour le 168e RIF il s'agit de la Moselle.

Autour de sa taille, une ceinture de tradition en laine sous le ceinturon de cuir marron, peu portée.



En arrière-plan du fantassin du 168ème RIF, on distingue le GO Kobenbusch.

L'insigne régimentaire.

L'insigne régimentaire de poitrine est un écu aux flancs fléchés et à la pointe en chevron. Il est composé de trois parties :

- La partie supérieure droite montre un paysage de la vallée de la Moselle et les cheminées d'une usine sidérurgique propre à l'est de la France ;
- Au centre, l'insigne est barré par l'inscription 168e RIF représentant la ligne Maginot avec un réseau de rails antichars ;
- La partie basse fait référence aux combats menés par le 168e RI durant la première guerre mondiale au Bois-le-Prêtre et au lieu-dit la Croix des Carnes où s'est distinguée l'unité durant l'hiver 1914-1915. Les vétérans étaient appelés les « Loups du Bois le Prêtre ».

Sur la poitrine gauche, le soldat porte l'insigne en laiton représentant deux FM croisés, insigne de classement décerné au niveau du bataillon ou du régiment aux meilleurs tireurs.



Insigne des loups de Bois-le Prêtre, visible à l'entrée de la caserne de Cattenom sur le cliché plus haut.

Sources :

Hettange-Mag N° 34, Janvier/Février 2020.
Revue Uniformes n°327.

Summer Ian et François Vauvillier, *The French army 1939-45 (1)*. Osprey Military. MAA315. Oxford 1998.

Un merci aux amis du forum Les Héros Oubliés Militaria et Histoire, toujours prêts à m'apporter leur aide et leurs précieux conseils en mettant ce mannequin à ma disposition.



Document : lepoilu-Paris.com

NOM DU REGIMENT	SECTEUR FORTIFIE	SOUS-SECTEUR FORTIFIE
10e RIF	Mulhouse	
128e RIF	Crusnes	Aumetz
12e RIF	Altkirch	Ill
132e RIF	Crusnes	Marville
136e RIF	Montmédy	Mouzon
139e RIF	Crusnes	Morfontaine
146e RIF (rgt. De Faulquemont)	Faulquemont	Teting
147e RIF	Montmédy	Sedan
148e RIF	Ardennes	Boulzicourt
149e RIF (rgt. De la Crusnes)	Crusnes	Arrancy
153e RIF (rgt. De la Sarre)	Rohrbach	Legeret
154e RIF		Philippsbourg
155e RIF(rgt. de la Meuse)	Montmédy	Montmédy
160e RIF	Faulquemont	Narbéfontaine
161e RIF	Boulay	Tromborn
162e RIF (rgt. de la Nied)	Boulay	Burtoncourt
164e RIF		
165e RIF		Langensoultzbach
166e RIF	Rohrbach	Bining
167e RIF	Thionville	Elzange
168e RIF (rgt. de Moselle)	Thionville	Hettange Grande
169e RIF	Thionville	Oeutrange
171e RIF (rgt. du Bas--Rhin)	Altkirch	Franken
172e RIF (rgt. du Haut-Rhin)	Strasbourg	S/s centre
22e RIF	Haguenau	Pechelbronn
23e RIF (rgt. de la Lauter)	Haguenau	Soufflenheim
242e RIF	Colmar	
28e RIF	Colmar	Wolfgangtzen
34e RIF	Bas-Rhin	Erstein
37e RIF (rgt. des Vosges)	Rohrbach	Bitche
42e RIF	Colmar	Hilsenheim
68e RIF	Haguenau	Sessenheim
79e RIF	Haguenau	Hoffen

Les RARF et RAMF de la ligne Maginot.

Par Rémy Scherer

LES RARF (régiment d'artillerie de région fortifiée) :

Les RARF sont des unités de type campagne avec leurs propres moyens de transport. Ils sont affectés aux secteurs fortifiés. A la mobilisation ce type de régiment prend le nom de régiment d'artillerie mixte, dit aussi « mobile », de forteresse (RAMF), dont la mission principale est le soutien aux troupes d'intervalles de la ligne Maginot.

Le développement des secteurs fortifiés et l'extension de la ligne Maginot se traduit par la création de nouvelles unités. Après la création au [15 avril 1933](#) du 39° RARF, sont créés le 59° RARF le [1er septembre 1935](#) et le 46° RARF le [1er septembre 1936](#).

Juste avant la mobilisation d'[août 1939](#), l'artillerie de région fortifiée le long de la [ligne Maginot](#) est donc forte de trois RARF :

- 39° RARF à Metz ([SF de Boulay](#) et [SF de Faulquemont](#)). Créé à partir du 61° RA et de deux groupes lourds du 25° RA.

- 46° RARF à Thionville (Région fortifiée de Metz : [SF de la Crusnes](#) et [SF de Thionville](#)).

- 59° RARF à Sarrebourg (Région fortifiée de la Lauter avec cinq groupes : [SF de Rohrbach](#), [SF des Vosges](#) et [SF de Haguenau](#)). A la mobilisation, il forme les 59°, 60° et 69° RAMF.

Le [2 septembre 1939](#) à minuit, les trois RARF d'active, déployés en temps de paix, sont dissous et remplacés par neuf RAMF de formation :

- 23° RAMF (3 groupes) : SF Boulay. Issu du 39° RARF.

- 39° RAMF (3 groupes) : SF Faulquemont. Unité du temps de paix.

- 46° RAMF (3 groupes) : SF Crusnes. Unité du temps de paix.

- 49° RAMF (3 groupes) : SF Sarre. Issu du I/166° RAP.

- 59° RAMF (3 groupes) : SF Rohrbach. Unité du temps de paix.

- 60° RAMF (3 groupes) : SF Vosges. Issu du I/59° RARF.

- 69° RAMF (3 groupes) : SF Haguenau. Issu du II/59° RARF.

- 70° RAMF (3 groupes) : SF Thionville. Issu du 46° RARF.

- 99° RAMF (2 puis 3 groupes) : SF Montmédy. Issu du III/17° RA.

Nota : à part le 99°, à priori, les deux premiers groupes sont dotés de 75 et le troisième de 155.

POSITION DES REGIMENTS EN MAI 1940 :

Secteur de la 2° armée :

SF Montmédy : 99° RAMF (lieutenant-colonel Collin).

99° RAMF avec deux groupes de trois batteries de 75mm Mle 1897 hippomobiles (I/99° : chef d'escadron Daries, II/99° : chef d'escadron Vanderwynckt). Un troisième groupe est ajouté en juin (ex III/45° RA doté de 75 biflèche 97-33).

Secteur de la 3° armée :

SF Boulay : 23° RAMF (lieutenant-colonel Péninou, blessé le 18 juin et remplacé par le chef d'escadron Charly, tué le 20 juin).

23° RAMF : composé de deux groupes tractés armés de 75 mm 1897/1933 TTT (24 pièces) et un groupe de 155 mm C 1917 Schneider TTT (12 pièces). III/23° : chef d'escadron Hermann.

SF Crusnes : 46° RAMF (colonel Merle).

Le 46° RAMF : deux groupes de trois batteries de 75mm Modèle 1897/1933 TTT (Tout-terrain

Tracté) et un groupe de trois batteries de 155mm C Mle 1917. II/46° doté de 75.

SF Thionville : 70° RAMF (lieutenant-colonel Droneau).

70° RAMF (lieutenant-colonel Caillard d'Ailleres, puis lieutenant-colonel Droneau) : composé de trois groupes tractés armés avec vingt-quatre canons de 75 mm Mle 1897/1933 TTT et douze 155 mm C 1917 Schneider TTT. I/70° (commandant Pavelak, canons de 75, sous-secteur d'Elzange), II/70° (commandant Pernot, canons de 75, sous-secteur d'Hettange) et III/70° (canons de 155, sous-secteur d'Oeustrange).

Secteur de la 4° armée :

SF Faulquemont : 39° RAMF (colonel Briguet).

39° RAMF (sous-secteur de Teting) : deux groupes de 75mm (I/39° : chef d'escadron Rousseau; II/39° : chef d'escadron Grenet puis chef d'escadron Mayer en novembre 1939) et un groupe de 155mm C (III/39° : chef d'escadron Legros, puis chef d'escadron De Curières de Castelnau en janvier 1940).

SF Sarre : 49° RAMF (colonel Sarrola puis chef d'escadron Roger au 7 juin 1940).

49° RAMF : composé de deux groupes de 75 et un groupe de 155C (I/49° : commandant Schoeller, III/49° : commandant Lahaye).

Secteur de la 5° armée :

SF Rohrbach : 59° RAMF (lieutenant-colonel Souben).

59° RAMF (issu du III/59° RARF) : deux groupes de canons de 75 et un groupe de 155. I/59° (canons de 75, chef d'escadron Friedel), II/59° (canons de 75, chef d'escadron Allex), III/59° (canons de 155 C modèle 77, chef d'escadron Charvé puis chef d'escadron Clerc Renaud en novembre 1939).

SF Haguenau : 69° RAMF (lieutenant-colonel Malgras puis lieutenant-colonel Cruse au 20 mai 1940).

69° RAMF : composé de trois groupes d'artillerie mobile tractée avec I/69° (chef d'escadron Le Jumeau) et II/69° (commandant de Kergaradec) dotés de 75, III/69° (capitaine Chartier) doté de 155 C. Les II/69° et III/69° en appui du sous-secteur de Hoffen, le I/69° en appui du sous-secteur de Soufflenheim.

SF Vosges : 60° RAMF (lieutenant-colonel Aufrère puis lieutenant-colonel Rouhier).

60° RAMF : sous-secteur de Bitche et partiellement Philippsbourg avec deux groupes de 75 et un groupe de 155 C (I/60° : commandant de Montenon, II/60° : commandant Grosprêtre et III/60° : commandant Clayeux).

8 : Montcornet 1940, évocation historique.

Par Vincent DUPONT

COMMEMORATION DU 17 MAI 2020

Le 15 mai 1940, après avoir traversé les Ardennes, plusieurs divisions blindées allemandes pénètrent dans le département de l'Aisne avec la côte picarde pour objectif. Leur progression est irrésistible. En manque de renseignements, persuadé que, comme en 1914, l'objectif des Allemands est la ville de Paris, l'état-major de l'armée française décide de déployer ses divisions de réserves sur la Somme et sur l'Aisne, ainsi que sur les canaux qui les relie.

Pour gagner du temps, et tenter de juguler la manœuvre allemande, la 4^e division cuirassée du colonel de Gaulle, alors en pleine formation, est envoyée dans le Laonnois. Officier supérieur anticonformiste et visionnaire, De Gaulle s'est fait remarquer les années qui ont précédé comme l'un des théoriciens d'une arme blindée modernisée. C'est ce qui lui vaut, après maintes difficultés, d'obtenir cette affectation.

Arrivé le 15 mai dans la soirée au sud de Laon, le jeune colonel manque de moyens pour mettre ses idées en application.

Homme de devoir, il s'emploie toutefois à agir au mieux. Après avoir sécurisés ses flancs, il reçoit l'ordre de lancer une reconnaissance offensive en direction de Montcornet où les Allemands ont été signalés. Ses équipages n'ont qu'une formation incomplète, les liaisons radio sont défaillantes, il n'a presque pas d'infanterie, et de l'avis même de son chef d'état-major : « *C'est de la folie mais de Gaulle compte sur le choc psychologique* ». L'offensive est lancée.

À 4h15, le 17 mai, ses chars lourds B1 bis et D2 débouchent de la forêt de Samoussy, avançant avec peine. Suivant ses chars, De Gaulle se déplace partout tandis que les chars

légers R35 partis de Sissonne, qui pénètrent vers 12h dans Montcornet, sont victimes des canons antichars allemands et ne peuvent passer la Serre.

De leur côté les chars lourds progressent plus difficilement encore : l'essence manque : ils ne descendent vers Montcornet que vers 15h. Il est alors impossible de percer. Vers 16h, De Gaulle ordonne le repli alors que les bombardiers en piqué allemands Stukas commencent à harceler ses troupes.

Au même moment, à 3 km d'ici, le commandant Bescond du 46^e bataillon de chars de combat s'apprête à ordonner le repli quand son char tombe en panne. Avec son équipage il monte alors à bord d'un autre char : le « *Sampiero Corso* ». Vers 18h15, ici-même, revenant vers Clermont-lès-Fermes, le « *Sampiero Corso* » est détruit par deux coups directs d'une pièce d'artillerie allemande, tuant tous les hommes à bord.

C'est à eux, ainsi qu'à tous les hommes tombés dans la bataille de Montcornet que le mémorial où nous nous trouvons rend hommage.

Ce monument est aussi le rappel de la victoire morale que constitua cette bataille. Certes, son impact fut limité quoique l'épisode inquiéta les Allemands. Mais cette épreuve du feu, l'une des seules tentatives françaises de contre-attaque en mai 1940, renforça la confiance du colonel de Gaulle et de ses hommes et marque au fond le début d'une nouvelle histoire.

Ayant reçu des renforts, De Gaulle relancera une attaque deux jours plus tard en direction de Crécy-sur-Serre. Le 20 mai, il se replia au sud de l'Aisne avec cette conviction, affirmée lors de son discours de Savigny-sur-Ardres, que c'est par la force mécanique que la France vaincra.

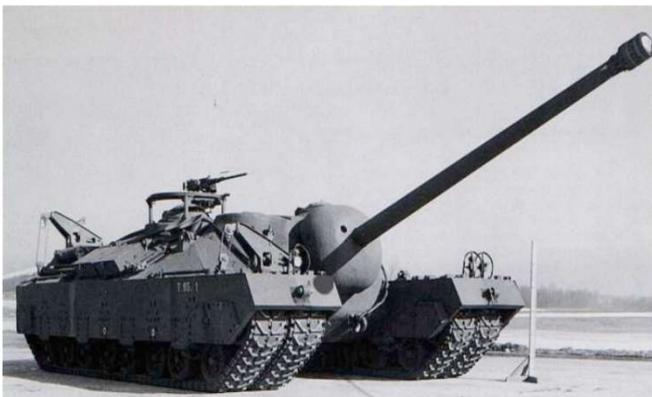
9 : Le T 28, Heavy Tank.

Par Daniel Ruelens.

PRÉMIÈRES :

En 1943, l'*Ordnance Department* envisage la création d'un canon d'assaut à produire à 25 exemplaires, projet ramené à 5 exemplaires en mars 1944, en accord avec l'*Army Ground Forces*. Engin de rupture, ce canon d'assaut doit pouvoir venir à bout des défenses de la Ligne Siegfried qui barrent la frontière occidentale du *III Reich* et que les Alliés seront amenés à forcer l'année suivante.

Mais la *Pacific Car and Foundry Company* n'est désignée comme fournisseur qu'en mars 1945 (1) et le premier châssis est produit en août. La guerre s'achevant, le blindé n'est finalement produit qu'à deux exemplaires à des fins de tests, dans l'éventualité de la poursuite des programmes de blindés lourds.



Unique en son genre dans l'arsenal des Etats-Unis, le T28 s'inspire des canons d'assaut allemands et tombe dans les travers du gigantisme nazi.

CONCEPTION ET ÉVALUATION :

A l'image des canons d'assaut allemands, le T28 est dépourvu de tourelle au profit d'une pièce en casemate. Le choix se porte sur le canon de 105mm T5E1. Un canon antichar conçu pour équiper les futurs chars lourds de l'*US Army*, imaginés en réponse aux *Panzer* de plus en plus lourds de la fin du conflit. Le canon est une pièce à haute vitesse (945m/s) d'une capacité de pénétration de 135mm

d'acier sous une incidence de 30° à 1.000 yards (914m)^[c] (2) et des performances satisfaisantes contre les ouvrages en béton.^[a] En casemate, le pointage du canon est limité en élévation de -5° à 19,5° et en azimut de 10° à droite à 11° à gauche^[a].

Avec un blindage frontal de 305mm,⁽³⁾^[b72] le mastodonte pèse 86 tonnes! Une gageure pour assurer une manœuvrabilité suffisante. Pour diminuer la pression au sol, les concepteurs imaginent 4 trains de chenilles, chacun d'une largeur de 328mm. Les deux trains de chenilles extérieurs sont démontables pour le transport par chemin de fer. Le T28 est hors norme avec une longueur de près de 7,50m (10,57m avec le canon) pour une largeur de 4,39m et une hauteur de près de 3 mètres (4) ! Il est servi par un équipage pléthorique de 8 hommes.^[d]



Le mastodonte est prêt pour un déplacement par voie ferrée. Les deux trains de chenille extérieurs ont été enlevés. Le T28 était doté de moyens de manutention autonomes dévolus aux opérations de démontage/remontage des trains de chenille latéraux

La motorisation est assurée par le Ford V8 GAF de 500CV qui équipe le char *Pershing*. Mais le T28 ne se traîne qu'à 13km/h^[b72], une contre-performance qui handicape ses capacités de franchissement et son poids l'empêchant d'emprunter les ponts de campagne^[a], il devient vite évident que le

champ de bataille lui est rendu impraticable. La mise en production est dès lors annulée.^[a]

Les deux prototypes sont évalués au *Aberdeen Proving Ground* et à Fort Knox jusqu'en 1947 ! A ce moment-là, un prototype est gravement endommagé par un incendie moteur sur le site du *Yuma Proving Ground*. L'épave est conservée pour pièces détachées.

UNE CARRIÈRE AVORTÉE :

Les raisons qui font du T28 un « bébé mort-né » sont multiples : le concept du canon d'assaut ne survit pas à la guerre, les coûts de maintenance sont prohibitifs et son poids empêche son déploiement outremer.^[a]



Sur cette photo on distingue les quatre trains de chenilles et les jupes de protection.

L'unique exemplaire sera conservé pour évaluer la robustesse et la durabilité d'un engin super lourd. Mais, rapidement, le *War Department* se désintéresse de ce type de chars et le projet est enterré en octobre 1947.^[a]

AUJOURD'HUI :

Le T28 est exhumé à Fort Belvoir en 1974 ! et exposé au *Patton Museum of Cavalry and Armor* de Fort Knox. En 2011, le « monstre » rejoint Fort Benning et le nouveau *Patton Park* où sont exposés les chars de l'*US Army*. Il est malheureusement endommagé en janvier 2017 lors d'un transport pour restauration. Le T28 verse dans un fossé et bogies et trains de chenilles sont endommagés. ^[a] Il est aujourd'hui exposé sans ses trains de chenilles extérieurs jamais réparés.

BIBLIOGRAPHIE

[a]

https://en.wikipedia.org/wiki/T28_Super_Heavy_Tank consulté le 4.1.2020

[b] VANGANSBEKE Luc, *La grande lessive*, Batailles & Blindés n°74, Caraktère, 2016

[c]

https://en.wikipedia.org/wiki/105_mm_gun_T5E1 consulté les 13 et 15.1.2020

[d] [http://www.wardrawings.be/WW2/Files/1-Vehicles/Allies/1-USA/03-](http://www.wardrawings.be/WW2/Files/1-Vehicles/Allies/1-USA/03-HeavyTanks/SuperHeavyTanks/Data/T28.htm)

[HeavyTanks/SuperHeavyTanks/Data/T28.htm](http://www.wardrawings.be/WW2/Files/1-Vehicles/Allies/1-USA/03-HeavyTanks/SuperHeavyTanks/Data/T28.htm) consulté le 17.1.2020

Tiger & variantes ; TNT HSn°17, Caraktère, juillet/août 2014

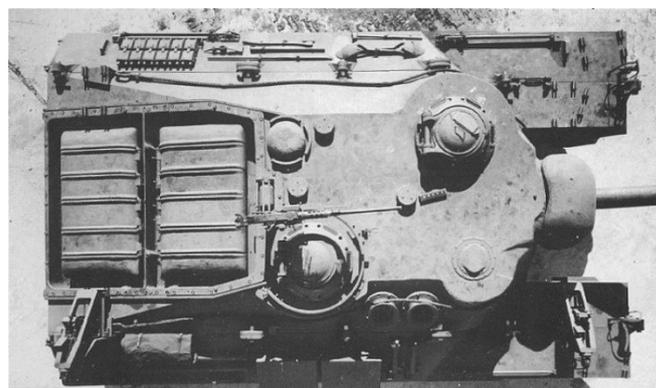
NOTES

1. A ce moment-là, le franchissement de la Ligne Siegfried a déjà été réalisé. Le projet est alors poursuivi dans le cadre de l'invasion du Japon [a]

2. A titre de comparaison, le 8,8cm KwK43 du *Tiger Ausf.B* perce 165mm (*PzGr.39-1* 1.000m/s) ou 193mm (*PzGr.40/43* 1.130m/s) à 1.000m sous la même incidence [e82-85]

3. Le blindage frontal du monstrueux *Jagdtiger* était de 250mm [e98]

4. Le *Jagdtiger* mesurait 7,26m de long (avec canon) pour 3,75m de large et 3,90m de haut [e98]



Vue du dessus du blindé et de son curieux profil avant. (Matériels terrestres 1939-1945.fr)

10 : Le 320^e RACP.

par Rémy Scherer.



FORMATION

Le 320^e RACP (Régiment d'Artillerie Coloniale Porté) de réserve est formé à compter du 12 septembre 1939, à la suite du 310^e RACP (formé le 10 septembre 1939), à partir d'éléments du 10^e RACTTT (Régiment d'Artillerie Coloniale Tracté Tous Terrains).

Les 310^e et 320^e RACP sont mis sur pied par le CMAC (Centre Mobilisateur d'Artillerie Coloniale) 321 de Rueil-Malmaison.

Il est constitué de 3 groupes numérotés VII à IX.

Avant la mobilisation, le 10^e RACTT est affecté à la 3^e DIC. A la mobilisation, il est mis à la disposition des réserves générales et sert de noyau à la formation des 310^e et 320^e RACP.

Le 10^e RACTTT est une unité d'active, mise aussi sur pied par le CMAC 321 dont les

groupes combattront au sein de plusieurs unités :

- L'état-major et la BHR (batterie hors-rang) sont affectés en tant qu'éléments organiques au CEFS (corps expéditionnaire français en Scandinavie).
- Le I^{er} groupe est devenu 3^e GAAC (Groupe Autonome d'Artillerie Coloniale) : 2^e Division Légère de Chasseurs
- Le II^e groupe est devenu 2^e GAAC : 1^{er} Division Légère de Chasseurs
- Le III^e groupe est devenu 4^e GAAC : 3^e Division Légère d'Infanterie.

Le 10° RAC sera reconstitué en juin avec l'état-major, la BHR, les 3° et 4° GAAC dans le cadre de la 3° DLI.

[A suivre l'insigne métallique du 320 RACP.](#)



Le 320° RACP est commandé par le lieutenant-colonel Dufour et il est constitué de 3 groupes :

- VII/320° RACP : 19°, 20° et 21° batteries ;
- VIII/320° RACP : commandé par le chef d'escadron Patier avec 22° (capitaine Beigbeder), 23° (capitaine Seraine) et 24° batteries (capitaine Carel);
- IX/320° RACP : commandé par le chef d'escadron Besson avec 25°, 26° et 27° batteries.

A sa formation, le 320° RACP compte 12 officiers et 100 hommes d'active sur un effectif total de 1 531 hommes. C'est une unité de réserve A. Le régiment est doté de 36 canons de 75 mm à raison de 4 par batteries.

L'ARTILLERIE PORTEE

Lors de la première guerre mondiale, le canon de 75 modèle 1897, conçu pour la traction hippomobile, s'avère inadapté à la traction automobile qui se généralise avec ses roues

en bois à bandes de roulement métalliques et son absence de suspension, limitant la vitesse de déplacement à 8 km/h.

Pour palier ce problème, dès 1915, il est donc décidé de ne pas tracter le canon, mais de le porter sur un camion à plate-forme spécialement aménagée pour améliorer la mobilité de l'artillerie.

Ainsi, il est prévu de créer des unités d'artillerie armées du canon de 75 modèle 1897 et dotées de moyens de transport automobiles adéquats. Le but est de pouvoir concentrer rapidement de l'artillerie de campagne sur un point du front particulier, voire d'exploiter une percée éventuelle du front. Les véhicules utilisés sont principalement de provenance américaine avec des Jeffery type 4015 et des Nash Quad. Notons aussi des Panhard K 13 et des Latil TP. A la fin de la première guerre mondiale, l'armée française comprendra 32 RACP (régiment d'artillerie de campagne portée).

En 1929, il est dénombré 8 régiments d'artillerie portée : 301° (La Fère, 3° DI), 302° (Vernon, 5° DI), 305° (Besançon, 13° DI), 309° (Strasbourg, 43° DI), 353° (Clermont-Ferrand, 25° DI), 355° (Nantes, 21° DI), 361° (Commercy, 12° DI) et 363° (Draguignan).

Après mobilisation en septembre 1939, l'artillerie française met néanmoins sur pied 24 régiments d'artillerie portée. Un certain nombre seront modernisés en type tracté avant les combats de mai – juin 1940.

L'artillerie portée n'avait aucun avenir en 1940, sauf à la rigueur dans les TOE. Pour la métropole, il s'agit d'utiliser le matériel existant en attendant une motorisation moderne avec camions-tracteurs et tracteurs tout-terrain.

Les véhicules porteurs sont équipés de deux rampes permettant de charger et de décharger le canon, à l'aide de cordages ou d'un treuil. Si cette solution améliore la mobilité des pièces, elle complique néanmoins la tâche des artilleurs pour mettre la mise en œuvre des pièces. De plus, les pièces sont

ensuite tractées jusqu'à leurs emplacements avec des tracteurs de type agricole eux aussi portés sur camions.

Ce concept, utile lors du premier conflit mondial, s'avère inadapté en 1939, avec le transport des pièces et des tracteurs s'effectuant sur des camions datant de la 1^o guerre mondiale, dont la mobilité se limite aux voies carrossables et non à un emploi tout terrain.

Un groupe de 75 mm porté est composé de :

- 3 batteries de 4 pièces chacune ;
- 20 officiers, 62 sous-officiers, 459 hommes de troupes ;
- 13 voitures de liaison ;
- 16 tracteurs dont 13 de type agricole.
- 55 camions dont 24 camions porteurs et 19 camionnettes ;
- 5 remorques, 8 motocyclettes et 19 bicyclettes.

Une batterie est composée de :

- 2 lieutenants ou sous-lieutenants, 1 brigadier de tir, 1 chauffeur avec une voiture de liaison ;
- 4 pièces semblables comprenant chacune : 1 canon, 1 tracteur agricole, 1 camion porte canon avec accessoires, 1 camion porte tracteur avec munitions, 1 maréchal des logis chef de pièce, 5 servants, 2 chauffeurs haut-le pied, 1 brigadier chauffeur et 3 chauffeurs.
- La 5^o pièce comprend le service de l'entretien du matériel (un maréchal des logis mécanicien et 3 servants), l'équipe de dépannage (un sous-officier, 1 brigadier chauffeur, 2 servants, 1 chauffeur et 1 tracteur), la camionnette porte-mitrailleuse (1 brigadier, 2 servants et 1 chauffeur) et le transport du personnel, des accessoires et de l'encadrement (2

camions à personnel, 1 camion à accessoires, 3 brigadiers chauffeurs et 2 chauffeurs).

Il faut noter que les RA Portés sont mis à la disposition des corps d'armées en renforcement des moyens d'artillerie. Généralement, pendant les combats de mai – juin 1940, les RAP seront fractionnés par groupes au sein des troupes et donc combattront rarement regroupés.



Artillerie portée pendant les grandes manœuvres de Coëtquidan en septembre 1922. (Agence Rol, source Gallica).

LA DROLE DE GUERRE

Après sa formation à Rueil-Malmaison, le 320^o RACP est affecté au le Secteur Fortifié du Bas-Rhin, près de Strasbourg. Ce secteur de la ligne Maginot est sous le commandement de la 5^o armée, et plus particulièrement du 17^o corps d'armée, avec la 62^o division d'infanterie. Le 5 mars 1940, le secteur change de nom, devenant la 103^o DIF (Division d'Infanterie de Forteresse) dite « division de Strasbourg ».

Ensuite, toujours dans le cadre de la 5^o armée, le 320^o RACP est affecté au Secteur Fortifié des Vosges. Il est basé près de Bitche, en Moselle. Ce secteur est renforcé par la 30^o DIA Alpine. Le 5 mars 1940, le Secteur Fortifié des Vosges est dissous et devient le 43^o CAF (Corps d'Armée de Forteresse).

Le secteur est divisé en deux sous-secteurs fortifiés, avec les unités suivantes comme équipages des ouvrages et casemates ainsi

que comme troupes d'intervalle stationnées entre ceux-ci après la mobilisation :

- Sous-secteur de Philippsbourg, confié au 154° RIF (Régiment d'Infanterie de Forteresse) ;
- Sous-secteur de Langensoultzbach, confié au 165° RIF.

L'artillerie du secteur est composée des 168° régiment d'artillerie de position (fournissant les artilleurs des ouvrages, ainsi que deux groupes de position et 60° régiment d'artillerie mobile de forteresse.

Le VIII/320° RACP du Chef d'Escadron Patier stationne durant cette période à Illkirch-Graffenstaden, dans le Bas-Rhin, juste au sud de Strasbourg, puis à Bining et Lambach, à l'ouest de Bitche en Moselle.

Pendant cette période, il est à déplorer les décès des militaires suivants :

- Meyer Alois : maréchal des logis (06 mars 1940) ;
- Loin Georges Marcel : brigadier (22 mars 1940) à Phalsbourg (57) ;
- Sonnier René : canonier (27 avril 1940).

FIN MAI : TRANSFERT SUR LA LIGNE WEYGAND

Fin mai, la situation des armées françaises est désespérée. Elles sont seules à poursuivre le combat. Les Hollandais ont capitulé le 15 mai et les Belges le 28. Dunkerque tombe le 4 juin avec le rembarquement de la majeure partie des troupes anglaises.

L'armée française a perdu l'équivalent d'environ 30 divisions, dont les plus modernes. De plus, une dizaine d'unités doivent être totalement refondues suite aux précédents combats.

Le commandement français tente de créer un nouveau front sur les rives sud de la Somme et de l'Aisne à partir du 15 mai. Le front est constitué par des unités provenant des réserves, retirées des armées tenant la ligne

Maginot ou reconstituées tant bien que mal dans l'urgence.

Pour tenir ce front, Weygand prescrit une défense en profondeur, où les villages ou les points remarquables seront organisés en hérissons, où sera répartie l'artillerie divisionnaire, qui prendra sous ses feux croisés les pénétrations blindées. Le moral des combattants, ébranlés par les événements de mai, retrouve ses qualités de mordant et de ténacité, dès lors que ceux-ci se sentent commandés dans la bonne direction.

Dans ce cadre, le 320° RACP, retiré du front nord-est, est engagé sur le front du canal de l'Ailette et du canal Crozat à partir du 28 mai. Dans la nuit du 26 au 27 mai et la journée du 27, il embarque par voie ferrée (9 trains) à Saverne et Wasselonne et débarque le 28 à Noyon (VII/320° à priori), Ribécourt (IX/320° à priori), Compiègne (VIII/320° à priori), à la disposition de la 7° armée.

Le 27 mai 1940, il faut noter le décès de Le Guen Robert.

Jusqu'au 1° juin, les moyens du régiment sont repartis en renforcement entre le 1° corps d'armée (29° DI) sur la Somme (sud de Péronne) et le 24° corps d'armée (23° DI) sur le canal Crozat. A partir du 1° juin, la totalité du régiment appuie le 24° corps d'armée, en appui des 23° DI et 87° DIA. Le 24° corps d'armée est aussi renforcé par le 124° RAL et le 1/195° RAL. La 11° DI est en second échelon.

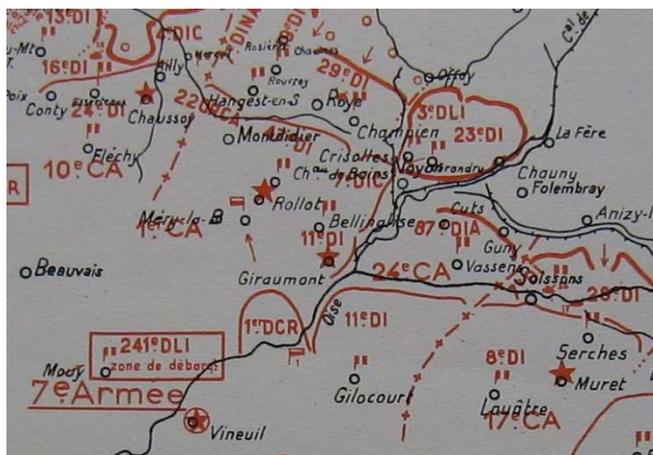
LES COMBATS SUR L'OISE ET LE CANAL DE L'AILETTE

Les 5 et 6 juin : la résistance française

Les 4 et 5 juin, les 3 groupes du 320° RACP exécutent de nombreux tirs d'arrêt sur l'Ailette et des tirs à vue sur des colonnes ennemies aux passages du canal de l'Oise à l'Aisne.

L'attaque allemande débute le 5 juin 1940 (opération Fall Rot) par de violents bombardements terrestres et aériens.

Puis quatre corps d'armée allemands, V AK et XXXIV AK (6^e armée du général von Reichenau) et XVIII AK et XXXII AK (9^e armée du général Strauß) du Heeresgruppe B (général von Bock), se lancent à l'assaut des positions françaises établies derrière le canal de l'Aisne et de l'Ailette. Les unités françaises concernées sont les 87^e DIA, 7^e DI et 28^e DI Alpine.



Le front au 5 juin 1940 (historique des GUF)

La 87^e DIA appartient au 24^e corps d'armée (7^e armée du général Frère) et les 7^e DI et 28^e DI Alpine sont affectées au 17^e corps d'armée (6^e armée du général Touchon).

Les assaillants parviennent à franchir le canal en plusieurs points au prix de lourdes pertes puis à contourner les premières lignes de défenses françaises qui résistent (Guny, Trosly-Loire...), ralentissant considérablement la progression allemande. Les combats sont particulièrement violents au nord dans le secteur de la 87^e DIA, à la jonction avec la 23^e DI, et au sud dans le secteur de la 28^e DI Alpine, à la jonction avec la 7^e DI.

Les allemands attaquent la 87^e DIA à 4h00. Au nord de l'Oise, l'attaque ennemie est stoppée vers Tergnier par le 32^e RI de la 23^e DI, puis repoussée au soir. Au sud de l'Oise, les allemands ayant franchi le canal de l'Ailette à Bichancourt attaquent vers Vairesnes et occupent la rive gauche de l'Oise face à Noyon.

Le 5 juin au soir, l'avancée allemande reste limitée. En certains points les Allemands ont été rejetés derrière le canal mais la 25. ID du XVIII AK est parvenue à progresser par Chavignon vers le Chemin des Dames et La Malmaison.

Dans la journée, les bombardements allemands sont nombreux sur Noyon et les environs. Vers 20h00, l'ennemi atteint les abords immédiats de Sem pigny, du canal de l'Oise et de Noyon. La pression se relâche à partir de 21h00. Au sud de l'Oise, les allemands ayant franchi le canal de l'Ailette à Bichancourt attaquent vers Vairesnes et occupent la rive gauche de l'Oise face à Noyon.

L'engagement et la destruction du VIII/320^e RACP

Le 28 mai, le 320^e RACP est mis à la disposition du 24^e corps d'armée (7^e armée). Le 29, le VIII/320^e RACP est en soutien de la 29^e DI.

Le 1^{er} juin 1940, le VIII/320^e RACP groupe est rattaché à la 87^e DIA (Division d'Infanterie d'Afrique) et fait mouvement dans la nuit. Il s'installe le 2 juin dans la région de Bourguignon sous Coucy avec un observatoire à Saint Paul aux Bois et une liaison avec l'infanterie installée à Manicamp. Le groupe est plus particulièrement dédié au 18^e RTA.

Le VIII/320^e RACP est intégré au secteur ouest de la 87^e DIA avec le III/87^e RAA (doté aussi de 75) aux ordres du lieutenant-colonel Mathieu, commandant du 87^e RAA. Le poste de commandement avancé du lieutenant-colonel Mathieu est à la Rue de Noyon, à Saint-Paul-aux-Bois.

Le poste de commandement est installé à Bourguignon, plus précisément au carrefour près de l'église. La 22^e batterie, à l'extrême gauche du front, est à 300 m au nord de la ferme Montjay, derrière le bois des Gravières, à 5 km du pont de Bichancourt. Les deux autres batteries sont plus au sud.

Le 5 juin, trois régiments sont lancés à l'assaut des tirailleurs du 18° RTA. Côté Oise, le 475. IR de la 255. Infanterie-Division (455, 465 et 475. IR) attaque au pont de Bichancourt – Manicamp, quartier tenu par le III/18° RTA du commandant Vigne. La 255. ID appartient à la 6. Armée opérant au nord de l'Oise, qui a pour objectif Noyon. À droite du 475. IR, la 72. ID attaque aussi la 87° DIA. Le 266. IR attaque à gauche, le 124. IR au centre, tous deux devant le I/18° RTA du commandant Delattre installé au quartier de Saint-Paul-aux-Bois. Le 105. IR est à droite devant le 9° Zouaves avec pour objectif les hauteurs de Blérancourt, Camelin-Le Fresne, Saint-Aubin.

Les premiers éléments ennemis arrivent à 6 h 30 au contact de la 22° batterie et la contournent par l'ouest. Le groupe assure dès lors sa propre défense avec une section du II/624° RP (Régiment de Pionniers) commandée par le sous-lieutenant Evrard, mise à disposition du groupe le 3 juin, et quelques tirailleurs du 18° RTA rescapés des premières lignes.

À 9h00, les troupes allemandes ont atteint la ligne d'arrêt (Manicamp, Saint-Paul-aux-Bois). Les points d'appui résistent mais les allemands s'emparent d'une partie de Saint-Paul-aux-Bois. Les batteries des VIII/320° et III/87° tirent à vue. Les communications avec l'observatoire du clocher de Saint-Paul-aux-Bois sont interrompues. L'aspirant Liaux, du poste de commandement avancé du 87° RAA est porté disparu. Une liaison par moyen auto est réalisée vers 15h00 mais les allemands progressent entre les points d'appui.

Les allemands cherchent à encercler la 22° batterie tandis que le bois des Gravières, situé immédiatement en avant de la batterie est occupé par les troupes allemandes.

Néanmoins, les communications téléphoniques entre les batteries et le poste de commandement avancé fonctionnent toute la journée grâce à quelques réparations.

Vers 16h00, le chef d'escadron Patier arrive à la 22° batterie et organise deux patrouilles de

reconnaissance des positions ennemies en direction du nord-est, au niveau du bois des Gravières, en direction de Quierzy. Il prend la tête de la première, l'autre est commandée par le sous-lieutenant Evrard. Les patrouilles sont contraintes de se replier devant le feu ennemi. Le chef d'Escadron Patier (né en 1893 à Pont-du-Château, Puy-de-Dôme) et le sous-lieutenant Evrard sont portés disparus. Le canonnier Marcel Levieil (né en 1916 à La Faloise, Somme) de la 22° batterie est tué. Deux autres tués sont à déplorer à Bourguignon sous Coucy dont Euzen Jean-Marie, 33 ans, né à Rostégoff (Finistère).

Le capitaine Carel, commandant la 24° batterie prend le commandement du groupe.

Vers 19h00, des avions ennemis attaquent en piqué neutralisant un moment les batteries. Aucun renfort n'arrive malgré les demandes. Seuls quelques hommes du 87° GRDI sont venus participer à la lutte.

Vers 20h30, la 22° batterie encerclée doit faire sauter ses tubes et abandonner sa position. Vers 21h00, l'ennemi attaque en direction de Besmé. L'encercllement se précisant, l'état-major du groupe se replie sur la batterie voisine, la 23°.

Les munitions commencent à manquer et l'encercllement par la droite se précise. Entre 21h45 et 22h30, les batteries du VIII/320° et du III/87° utilisent leurs dernières munitions. Le ravitaillement est impossible. De 6h30 à 22h30, le groupe a consommé 3800 coups. Les batteries sont obligées de se défendre avec les mitrailleuses.

Encerclées à leur tour en fin de soirée, les 23° et 24° batteries font sauter les tubes avec les derniers obus et le personnel rejoint les unités voisines. Le personnel en état de combattre, sous les ordres du capitaine Carel, se replie avec le II/17° RTA à Camelin Le Fresne. Les rescapés du groupe sont chargés de participer à la défense de la route de Cuts tenue par le 87° GRDI et des pionniers. Vers 3h00 du matin, les rescapés retraitent vers le sud en direction de Moulin-sous-Touvent.

A la Rue de Noyon, le poste de commandement des 18° RTA et 87° RAA, dans la ferme voisine, est mis en état de défense. Il est attaqué par les allemands dès 17h00. Toute la nuit, ce point d'appui, à Saint-Paul-aux-Bois, se défend.

Le 6 juin, l'attaque continue. Les éléments ennemis atteignent la route Besmé - Rue de Noyon. Une contre-attaque du 17° RTA fait 15 prisonniers. Vers 17h00, la 9° batterie du III/87° RAA, après avoir épuisé ses munitions et subi une attaque par avion, encerclée, fait sauter ses pièces et se replie sur Blérancourt.

Malgré la résistance, à 18h00 arrive l'ordre de repli général sur Blérancourt. Une contre-attaque est menée vers le sud de la Rue de Noyon pour se frayer un passage. A 22h30, le poste de commandement du 18° RTA se déplace vers Blérancourt, Saint-Paul-aux-Bois est en feu.

Le 7 à 1h00 du matin, le gros du détachement du 18° RTA arrive à Blérancourt. Il est reçu par des rafales de mitrailleuse et des tirs de canon. A Blérancourt, ordre est reçu de rejoindre la Croisette. Puis un officier du GRDI transmet l'ordre de passer l'Aisne au pont de Berneuil sur Aisne. Les rescapés sont bombardés en cours de route et l'Aisne est franchie vers 9h00. Le capitaine Carel, 24° batterie, se présente au poste de commandement régimentaire vers 14h00. Le régiment était sans nouvelle du VIII groupe depuis le 5 au soir. Le VIII/320° RACP n'est

plus opérationnel au bout de deux jours de combats.

Les rescapés rejoignent le centre de rassemblement d'artillerie d'Arcis sur Aube. Puis ils suivront la retraite du régiment vers le sud de la France.

Les VII et IX groupes soutiennent la 23° DI

La 23° DI est face à la 263. ID du V AK. L'attaque allemande se déclenche à la jonction des 23° DI et 87° DIA. Pour la 23° DI, c'est le 32° RI, positionné derrière le canal Crozat (dénommé aussi canal de Saint Quentin) qui est concerné, soutenu par le VII/320° RACP.

Le 32° RI est face aux 463. et 483. IR de la 263. ID du général Karl. Le 5 juin 1940, le 463. IR s'infiltré au nord entre Mennessis et Tergnier et le 483. IR au sud entre Vouël (commune de Tergnier) et Viry-Nouveau. Les combats durent toute la journée. Après de violentes contre-attaques, le 32° RI se rétablit sur le canal en fin de journée, verrouillant la route de Noyon par la rive nord de l'Oise. Les pertes ont été lourdes, une centaine de tués, le double chez les allemands.

Sur l'autre rive de l'Oise, le troisième régiment de la 263. ID, le 485. IR, a réussi à passer le canal de l'Ailette au pont de Bichancourt, tenu par le 18° RTA, derrière le 475. IR de la 255. ID. Mais le 485. IR est arrêté juste devant Noyon à Morlincourt. A Morlincourt sont tués les canonniers Sevin René et Bonhomme Raymond.



Durant la journée, le VII/320° RACP intervient au niveau du canal de Saint Quentin et du pont de Condren, en soutien du 32° RI. Le canonier Ayoul Emile est tué ce jour à Villequier-Aumont.

Le 6 juin, le 485. IR de la 263. ID franchit l'Oise entre Varesnes et Noyon. A 17h00, une contre-attaque du 25° GRCA et du 52° BMM (Bataillon de Mitrailleurs Motorisée) permet la réoccupation des points de passages. Le poste de commandement de la 23° DI se replie à Beaurains lès Noyon, au nord-ouest de Noyon.

Du fait de l'avance des Panzers depuis Péronne en direction de Roye, la ville de Noyon est menacée par le nord. De plus, la 87° DIA se replie derrière l'Aisne, découvrant le flanc est de la 23° DI. Ainsi, au cours de la nuit du 6 au 7 juin, la 23° DI reçoit l'ordre de se replier sur la ligne Guiscard, Beaugies sous-bois, Mondescourt, Apilly avec le poste de commandement à Cuy, à l'ouest de Noyon.

Le repli de la division est contrarié par des infiltrations allemandes. Sur l'autre rive de l'Oise, le V AK qui attaque depuis La Fère est tenu un temps en échec devant Noyon par des

contre-attaques françaises mais à l'aube du 7 juin, les 62. ID et 94. ID venant du nord et la 263. ID du sud-est resserrent l'étau sur Noyon. Les combats de rues opposent les fantassins allemands aux fantassins français jusqu'en début d'après-midi. La plupart des unités françaises parviennent à se replier, dont les VII et IX groupes du 320° RACP. En soirée, la 23° DI reçoit l'ordre de dégager le front de la 7° DIC pour atteindre dans la journée du 8 la région Thiescourt – Connectancourt – massif de l'Ecouvillon et relever dans la nuit du 8 au 9 les éléments de la 7° DIC qui tiennent l'Oise entre le Mont Renaud et Ribécourt. Noyon tombe aux mains du 5° AK le 7 juin au soir.

Le 8 juin, sous le couvert de la 7° DIC, la 23° DI effectue son mouvement de repli au sud. En journée, Soissons est pris par la 290. ID allemande.

Le 9 juin, le repli est prescrit vers le sud-ouest avec mission de passer l'Oise au sud de Compiègne, aux ponts de Lacroix Saint Ouen et de La Verberie, pour gagner ensuite la forêt de Compiègne. La ville de Compiègne est à la confluence de l'Oise et de l'Aisne. Si, au premier de ces deux ponts, le VII/320° RACP peut franchir la rivière, il n'en est pas de même

au second. Là, le IX/320° RACP trouvant l'ouvrage routier détruit et l'itinéraire barré par l'ennemi, remonte vers le nord pour utiliser le pont de la voie ferrée, encore intact, sauvant son personnel (220 hommes) mais seulement une partie du matériel (5 canons et 16 véhicules). Lors du mouvement, Le Gall Jacques décède à Canly, localité en rive nord de l'Oise, proche de La Croix Saint Ouen ainsi que Guillaume René, lors de la retraite.

Une fois l'Oise franchie, Les VII/320° et IX/320° RACP, avec le II/124° RALCA, participent à la défense des passages de la rivière et du canal latéral, au niveau de la forêt de Laigue, entre Ribécourt et Compiègne.

LA RETRAITE DES VII ET IX GROUPES

A partir de ce moment, avec des moyens très réduits, le 320° RACP va entamer, avec le 24° corps d'armée, une longue et difficile retraite vers le sud de la France. Malgré l'engagement de nouvelles unités comme la 7° DIC, le front français est contraint au recul. La 7° armée, débordée à l'est comme à l'ouest, est contrainte au recul. Elle va tenter de se rétablir au niveau de la ligne Chauvineau qu'elle atteint à partir du 10 juin.

La ligne Chauvineau est un ensemble de fortifications dont la construction a débuté juste avant la Seconde Guerre mondiale, destiné à la défense de Paris. Cette ligne se déploie en arc de cercle autour de Paris, sur une longueur de 130 km. Étudiée dès 1931 mais commencée qu'en 1939, sa réalisation fut trop tardive et trop sommaire pour avoir un rôle important en 1940.

Le 11 juin, la 23° DI cède à la 57° DI (24° corps d'armée), la 656° batterie antichar et le VII/320° RACP.

Le 24° corps d'armée s'installe dans la partie est de la ligne Chauvineau. Mais, sous la pression des avancées allemandes à l'ouest comme à l'est de la région parisienne, dans la nuit du 12 au 13 juin, la ligne Chauvineau est abandonnée. Les unités du 24° corps d'armée

doivent se replier sur le canal de l'Ourcq et la Marne.

La 7° armée se replie vers la Seine. Les éléments du 320° RACP passent la Marne à Meaux pour rejoindre la Seine. Le 13 juin, en cours de journée, La 33 ID allemande occupe Meaux. Le 24° corps d'armée replie vers la Seine avec les 87° DIA, 57° DI et 23° DLI pour constituer une ligne d'arrêt sous la protection de la 3° DLI et la 239° DLI.

Le 14 juin, les VII et IX groupes du 320° RACP font mouvement vers la région de Fontainebleau, tenue par la 87° DIA.

Le 15, en début d'après-midi, la 87° DIA reçoit pour mission de couvrir l'embarquement des 3° DLI, 57° DI, 23° DI et 239° DLI. L'artillerie de la 23° DI, dont le IX/320° RACP, part avec la 57° DI. Vers 17h00, l'ennemi est au contact sur la Seine et vers Samois aux lisières nord de la forêt de Fontainebleau. Le 320° RACP, lié maintenant à la 57° DI, fait mouvement, les 15 et 16 juin, vers la Loire, au niveau de Gien.

La 23° DI est chargée de la défense de la Loire à Gien. Les premiers éléments de la division atteignent la ville dans la matinée du 16 juin.

Sous la protection des 3° DLI et 23° DI qui tiennent les têtes de pont de Sully sur Loire et de Gien, les autres unités du 24° corps d'armée passent la Loire et tentent de se réorganiser comme la 2° DLIC et la 87° DIA.

Dans l'après-midi du 17 juin, Gien est investi, la route de Briare est aux mains de l'ennemi. Les troupes françaises, retardées par les convois interminables de réfugiés auxquels elles sont mêlées, subissent les premiers assauts des troupes allemandes venant du nord. Les premiers accrochages ont lieu au nord de Gien, au niveau de La Gâcherie, de la Prise d'Eau et de la Bosserie. A 18 h 30, les troupes allemandes sont aux portes de la ville.

Les dernières unités françaises tentent de traverser la Loire comme le 9° RAC, des éléments de la 4° DLM, le 5° BCP et les quatre derniers chars de la compagnie de marche du 34° BCC. Ce qui reste du 5° BCP franchit le

pont routier à 19h00 heures. Le 17, à 20h00, le dernier convoi militaire, constitué d'éléments de la 87° DIA, l'emprunte.

La traversée de Gien est aussi très difficile pour le 320° RACP. Le 17 juin, il perd 7 pièces de 75 portés, 30 véhicules et 100 hommes.

On note les décès suivants les 17 et 18 juin :

- Dhalluin André (17/06/1940) ;
- Lieutenant Nogaro Jean Bertrand (17/06/1940) à Gien, route d'Orléans, lieu-dit Saint-Pierre ;
- Debril André Cornil Louis (18/06/1940) à Gien ;
- Warest Gustave (18/06/1940).

Jusqu'à l'armistice, les rescapés retraitent avec la 57° DI sur le Cher, l'Indre (Châteauroux) et la Creuse. On peut estimer que le régiment a alors perdu plus des deux tiers de son potentiel.

EPILOGUE

Les VII et IX groupes font sauter leurs pièces restantes le jour de l'armistice.

Le VIII/320° RACP est démobilisé à Montagrier (Dordogne) et Semalens (Tarn). Le 320° RACP est dissout en juillet 1940.

Malgré son implication et sa résistance dans les combats des 5 et 6 juin sur le canal de l'Ailette, comme les autres unités françaises, le 320° RACP a dû subir ensuite une longue retraite qui a amenuisé son potentiel jour après jour. A l'armistice, le régiment n'était plus que l'ombre de lui-même. Son cas est malheureusement commun à celui aux autres unités françaises qui ont subi la pression allemande lors de la campagne de France.

SOURCES PRINCIPALES

Blitzkrieg à l'ouest : Jean-Paul Pallud (éditions Heimdal) ;

Pour l'armée française : forum ATF 40 ;

GBM n° 130 : L'artillerie de campagne de 75 portée par Guy François ;

Site des Troupes de Marine : www.troupesdemarine.org/index2.htm ;

Site : memorial-genweb.org ;

Site : mémoire des hommes ;

Manuel du gradé d'artillerie, édition 1932 (Charles Lavauzelle, imprimeurs-éditeurs)

<http://batailles-1939-1940.historyboard.net/t288-recherche-informations-sur-les-combats-du-canal-oise-aisne> ;

Pour la 87° DIA :

<http://18erta1940.free.fr/87edia/87.htm> ;

« Les combats de Gien 15-19 Juin 1940 »
par Marcel Champault :



<http://loiret3945.forumgratuit.org>.

11 : Le 4^e régiment de dragons portés au combat, mai-juin 1940.

Par
SANGUEDOLCE

Alexandre

Renouant avec la tradition de la cavalerie légère, le 4^e régiment de Dragons Portés fidèle à sa devise « Je boute avant » va se couvrir de gloire durant la campagne de France lui valant une citation à l'Ordre de l'Armée.



Insigne réglementaire du 4^e régiment de Dragons Portés

Adopté en 1936 suite à la transformation des bataillons de dragons portés en régiments, il représente un sanglier en or chargeant dans une couronne de lauriers d'argent portant en chef un cartouche bleu frappé de la devise « JE BOUTE AVANT ». En pointe, un écu bleu frappé du titre d'argent « 4 DP ».

Le sanglier rappelle que l'unité est affectée à la surveillance des Ardennes alors que son quartier est à Verdun.

Fabricant : Arthus Bertrand.

Bref historique du 4^e régiment de Dragons :

Le 4^e régiment de Dragons voit le jour en 1667

pendant le règne de Louis XIV. Il prend le nom de son premier chef de corps, le marquis de Choiseul-Beaupré. Il est engagé dans la guerre de Hollande et participe au siège de Nimègue. Durant l'Ancien Régime il change à plusieurs reprises de nom, successivement le Chartres-Cavalerie (1684), le Clermont-Prince-Cavalerie (1721), le Marche-Prince-Cavalerie (1771) puis le Conti-Dragons (1776). A la révolution française, il devient le 4^e régiment de Dragons. Sa conduite lors de la bataille de Valmy (1792) lui vaut l'honneur de l'inscription « Valmy » sur l'étendard.

Il participe ensuite aux guerres napoléoniennes. A Eylau sa charge pour rétablir une situation compromise lui vaut sa deuxième inscription à l'étendard. De 1808 à 1813, il est engagé dans l'expédition en Espagne et au Portugal et se distingue lors du siège de Badajoz (1811) lui valant une troisième inscription à l'étendard. A la Restauration, le régiment est dissous puis renaît provisoirement en 1825.

Lorsqu'éclate la première guerre mondiale, le 4^e régiment de Dragons fait partie de la 2^e division de cavalerie. Parti de ses quartiers de Commercy il rejoint la région de Lunéville et pénètre en Lorraine allemande. Il est engagé en septembre dans la région de Mortagne où il gagne la cinquième inscription à l'étendard. Retiré du front en octobre 1914, les dragons combattent dans les tranchées à l'instar de leurs camarades fantassins. Lors de l'offensive Ludendorff de mars-avril 1918, le régiment est envoyé sur les monts des Flandres où il repousse une attaque ennemie à Locres le 28 avril, perdant 80% de ses effectifs. Cette action lui vaut une citation à l'Ordre de l'Armée et une septième inscription à l'étendard (Flandres). Il est engagé en août 1918 à la reconquête de la poche de

Montdidier. Le 4e régiment de Dragons termine la guerre avec deux citations à l'Ordre de l'Armée, quatre inscriptions à l'étendard : La Mortagne 1914, L'Avre 1918, Flandres 1918 et L'Aisne 1918 et la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918.



PLANCHE DE DRAGONS PORTES

A gauche, dragon du 4 RDP en tenue de travail. A droite, brigadier-chef du 4 RDP en tenue de campagne. La fourragère est aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918. En haut, patte de collet aux soutaches blanches.

Copyright André JOUINEAU

Durant l'entre-deux-guerres, le 4e régiment de Dragons est envoyé occuper la rive droite du Rhin. Il stationne ensuite à Castres et Carcassonne où il est dissous en novembre 1926.

Lorsque les unités de dragons portés sont créées en 1929, le régiment renaît sous l'appellation 4e bataillon de Dragons Portés et devient le 16 octobre 1935 le 4e régiment de

Dragons Portés en garnison à Verdun au quartier Miribel .

A la déclaration de guerre le 2 septembre 1939, le chef de corps du 4e régiment de Dragons Portés est le colonel Jacques de VINCENS de CAUSANS. L'unité est rattachée à la 2e Brigade Légère aux dépendances de la 1ère Division Légère Mécanisée commandée par le général Picard (7e armée du général Giraud). Au printemps 1940, le régiment est cantonné près de Clairmarais, à l'est de Saint-Omer.



AMR 35

A la déclaration de guerre, le 4 RDP disposait d'une soixantaine d'AMR 35 soit vingt par bataillons. Version améliorée de l'Automitrailleuse de Reconnaissance 33, l'AMR 35 sera livrée par Renault à partir d'avril 1936. Deux cents unités seront livrées à l'armée française.

Longueur : 3,84 m

Largeur : 1,76 m

Hauteur : 1,88 m

Poids : 6 500 kg

Equipage : 2

Armement : 1 mitrailleuse de 7,5mm
Chatelleraut modèle 1931 ou 13,2mm
Hotchkiss

Blindage maximum : 13 mm

Vitesse sur route : 55 km/h

Autonomie : 200 km.

(Sources : char-français.net)

Le cliché représente une capture d'écran du film de propagande Divide and Conquer réalisé par Franck CAPRA sur lequel on voit défiler des AMR 35 du 4 RDP.

La campagne des Flandres (10 mai- 31 mai

1940) :

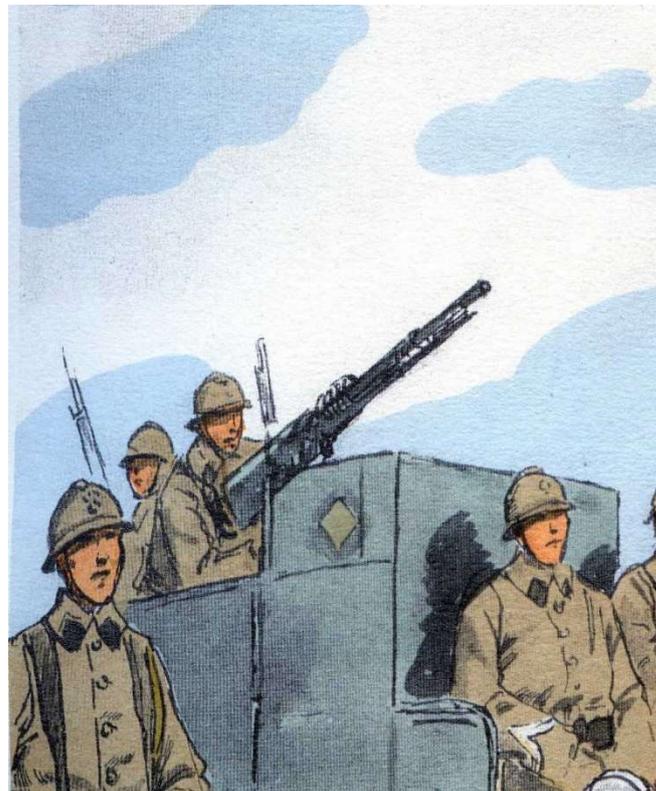
Lorsque l'opération *Fall Gelb* (plan Jaune) est déclenchée le 10 mai 1940, conformément aux directives du plan Dyle-Breda, la 1^{ère} DLM doit se porter en avant vers la Belgique à l'heure H fixée à 10 heures et se diriger aux Pays-Bas. Quant au 4^e RDP, il doit prendre deux itinéraires différents (I4 et I5) et franchir la frontière aux points suivants :

- l'Abeele (I4) pour l'état-major du régiment, le 2^e bataillon (chef d'escadrons Charles Marlard) ;
- Bailleul (I5) pour le 1^{er} bataillon (chef d'escadrons Charles Amanrich) et le 3^e bataillon (chef d'escadrons Henri Gouse de Saint-Martin).

La traversée de la Belgique s'effectue en fonction de l'itinéraire prévu jusqu'à 18 heures lorsque les Stukas détruisent les ponts sur l'Escaut à Termonde, obligeant à modifier le trajet. Les deux colonnes font leur jonction au carrefour de Waloos sur la route Anvers-Malines. Le régiment a pour mission de rejoindre l'armée néerlandaise en se portant sur une ligne Tilbourg et le canal de Thurhout. Sa progression est gênée par les bombardements, la Luftwaffe ayant la maîtrise de l'air. Le baptême du feu a lieu le 12 mai lorsque le 3^e bataillon entre en contact avec l'ennemi à l'est de Lage-Mierde (Brabant Septentrional) vers 11h30. Puis c'est au tour du 2^e bataillon qui défend l'Aa. A partir de 20h30, le régiment entreprend son décrochage alors que les premiers fantassins allemands pénètrent dans Esbeck, P.C. du colonel de Causans. Son unité a pour mission de tenir le canal d'embranchement entre Turnhout et Deschel avec des éléments du 4^e Cuirassiers, du 18^e Dragons et de la 18^e division d'infanterie belge. La journée du 13 mai, la ligne de front le long du canal est tenue sans que l'ennemi parvienne à la franchir. Le lendemain, alors que les Belges envisagent de faire sauter les ponts, le général Giraud vient en personne au P.C. du régiment pour signifier aux Belges que les ponts ne doivent être détruits que sur ordre du colonel de Causans. Dans l'après-midi, les Allemands progressent à travers des bois et l'artillerie française entre en action pour stopper leur avancée. A 19h30, l'ordre est donné de se replier derrière le canal

Albert durant la nuit. L'état-major du régiment, le 1^{er} et le 2^e bataillon empruntent l'itinéraire Halle-Lindenhoek-Wigneghem, le 3^e bataillon par Massenhoven-Lammenrenberg. Le repli s'effectue dans de bonnes conditions, effectuant les destructions après son passage. A 21 heures, le régiment fait mouvement vers la frontière française et arrive à Condé-sur-Escaut le 16 mai à 9 heures. Gêné dans sa progression par les colonnes de réfugiés, les unités du 4^e RDP mélangées avec des chars du 4^e et du 6^e Cuirassiers, le 18^e régiment de Dragons et une batterie du 74^e R.A. forment un groupement sous les ordres du colonel de Causans qui se porte aux lisières de la forêt de Mormal. Durant la journée du 18 mai, les colonnes allemandes après avoir dépassé Jolimetz s'approchent du Quesnoy. Le 1^{er} bataillon repousse les attaques de l'ennemi aux abords de Vendegies. Débordé, le régiment reçoit l'ordre de se replier par échelons vers le Quesnoy le 19 mai aux premières lueurs de l'aube. La présence de l'ennemi sur l'itinéraire de repli oblige l'unité à s'installer en position défensive autour du village de Louvignies. Vers 11 heures, les premiers éléments allemands viennent au contact mais sont repoussés par les autos-mitrailleuses. A partir de 19 heures, les combats s'intensifient et le colonel de Causans ordonne au groupement de se replier sur Ghissignies à trois kilomètres. Le 1^{er} bataillon franchit le canal de l'Escaut durant la nuit et le 2^e bataillon se porte aux ponts du canal au sud de Denain. Le groupement de Causans demeure esseulé, vingt-cinq kilomètres en avant des lignes françaises. A 11 heures, il tente une sortie mais le carburant, les munitions et les vivres commencent à manquer. Il ne peut faire face à un ennemi supérieur en nombre et en matériel. Il est finalement capturé avec son chef de corps le 21 mai. Le régiment est relevé par les éléments de la 25^e DI pour faire mouvement vers Aubigny. C'est le chef d'escadrons Amanrich qui prend alors le commandement de ce qu'il reste du régiment qui se replie vers la mer du Nord tout en gardant le contact avec l'ennemi. Le 22 mai, le 1^{er} bataillon fait mouvement par l'itinéraire Fresnes-Gravelles-Thélus et le 2^e bataillon par Drocourt-Souchez-Carency. Le 1^{er} bataillon aidé par

quelques chars du 18^e Dragons et du 2^e Cuirassiers, s'empare du Mont-Saint-Eloi occupé par les Allemands qui en sont chassés à 16h30. Il capture cent trente prisonniers et s'installe en défensive. Le 2^e bataillon s'établit à Carency où il est attaqué par une colonne allemande de la 7. *Panzerdivision*, la fameuse *Gespensterdivision*, la division fantôme du *Generalmajor* Erwin Rommel. Le chef d'escadrons Malard est blessé et remplacé au commandement du 2^e bataillon par le capitaine Ségur. A deux heures du matin, le régiment (E-M et 2e bataillon) reçoit l'ordre de se porter sur Herliès alors que le 1^{er} bataillon continue de résister au Mont-Saint-Eloi. Le 26 mai, le régiment reçoit un nouvel ordre, il doit tenir le canal de la Deule, de Bauvin au sud à Bac-à-Wavrin au nord. Sous le feu de l'ennemi, le régiment décroche à partir de 3 heures, il a pour mission de tenir la Lys, d'Estaires (2^e bat.) à Bac-Saint-Maure (1^{er} bat.). Toute la journée, l'unité est au contact de l'ennemi. L'occupation de Cassel et d'Hazebrouck par les Allemands oblige le régiment à entamer une retraite en direction de Zuydcoote et commence à décrocher de ses positions à partir de 22 heures. Le lendemain, ordre est donné d'abandonner les voitures, de saboter les camions et le matériel automobile. Le 30 mai, le régiment quitte à pied Guyvelde pour s'installer sur la plage de Zuydcoote. A partir du 31 mai, les dragons embarquent par groupe de 250 hommes à Dunkerque. A Douvres, ils sont acheminés vers des destinations différentes (Portsmouth, Bournemouth, Plymouth). La campagne des Flandres est terminée.



La fin de la campagne de France (8 juin-22 juin 1940) :

Eprouvé par les combats incessants dans les Flandres, le 4^e RDP débarque à Cherbourg le 6 juin 1940. Ses éléments sont acheminés à Saint-Rémy-lès-Chevreuse pour être réorganisés et percevoir les armes, munitions et les véhicules. La valeureuse unité est conduite par le chef d'escadrons Amanrich. Elle doit rejoindre Pacy-sur-Eure le 10 juin mais elle est gênée dans sa progression par le flux de réfugiés se dirigeant vers le sud. A 19 heures, le P.C. est installé dans une ferme à Saint-Aquilin-de-Pacy. Les Allemands qui ont franchi la Seine dans la région de Vernon s'approchent de Pacy.

Le régiment est installé en position défensive : le 1^{er} escadron tient Vaux-Cocherel ; le 2^e escadron Ménille ; les 4^e et 5^e escadrons Pacy-sur-Eure et Saint-Aquillin. Le 3^e escadron les rejoint dans l'après-midi. A 18 heures, le régiment attaque en partant de la lisière nord du bois de Pacy appuyé par des chars de la D.L.M. et renforcé par des chars B, en direction de la Heunière. Les derniers chars du 4^e escadron (de Vandières), trois Somua et deux chars B se lancent à l'assaut, les dragons lancent des « hurra ! », l'objectif est une ferme à 500 m au sud de la Heunière. Durant l'attaque, le capitaine René de Vandières de

Vitrac touché est conduit à l'arrière et décède durant son transport. Sous le tir des armes automatiques, les Allemandes se retirent. Une quarantaine de prisonniers sont faits et l'ennemi laisse sur le terrain de nombreux morts et blessés. Mais la 2^e D.L.M, qui devait attaquer sur la droite du régiment n'a pu faire déboucher son attaque. L'aile droite du régiment n'est pas couverte et vers 21 heures, il doit exécuter l'ordre de repli sur la ligne Ménille-Pacy.

Le 12 juin, à 5 heures, le 1^{er} escadron reçoit l'ordre de prendre le pont de Cocherel que l'ennemi tient sous son feu depuis la veille au matin. Pris à partie, non seulement par des éléments ennemis qui marchent dans la région de Vernon vers l'ouest, mais également par des forces qui viennent des Andelys opérant nord-sud, occupant depuis la veille au matin les crêtes dominant Cocherel et les éléments devant opérer à gauche (6^e cuirassiers et le 1^{er} bataillon du 236^e R.I.) n'ayant pu progresser, le 1^{er} bataillon ne peut atteindre que les lisières sud-est du village. Il occasionne de grosses pertes à l'ennemi, mais contre-attaqué par des forces importantes, l'escadron subit de sérieuses pertes. A 18 heures, le 3^e escadron (capitaine Thuillier) reçoit l'ordre de tenir la ferme et le bois de Préaux (1500 mètres ouest de Saint-Aquilin). Le capitaine part le avec le lieutenant Albaut et reconnaît la ferme qui ne doit pas être occupée. Aussi décide-t-il de faire débarquer son escadron à proximité de la ferme qui doit devenir son P.C, mais au débarquement, l'ennemi enveloppe la ferme de ses feux. Un rude combat s'engage, acharné, au cours duquel chaque officier, chaque gradé, chaque homme, fait preuve d'un magnifique élan. Des hommes empoignent des mitrailleuses et font un tir incendiaire, mais continu, qui crée l'épouvante chez l'ennemi dont le détachement se replie, laissant sur le terrain deux mitrailleuses et 18 prisonniers et de nombreux morts. A la tombée de la nuit les escadrons sont resserrés à Saint-Aquilin, Pacy, Fains. Le P.C. est porté à la Noé-du-Bois. A 2 heures, le régiment qui a reçu l'ordre se replie en direction du sud de Dreux, à Torcay. Il reste stationné dans les bois. A 21 heures, il fait mouvement en direction de Verneuil. Le 14 juin le régiment tient l'Avre depuis Verneuil jusqu'à Tillières, le

P.C. est installé à Pléviellier. Aucun contact sérieux dans le courant de la journée. Le lendemain 15 juin à 2 heures, le régiment reçoit l'ordre de se replier et de faire mouvement en direction de Remalard. Sa mission est de tenir les lisières nord est nord-ouest des bois de Vore. Le P.C. du régiment est installé à Freulement. Aucun contact avec l'ennemi. Le 16 juin 1940 à 18 heures, le régiment se replie sur l'Huisne pour en tenir le cours depuis Remalard jusqu'à La Fouquelière. A 22 heures le P.C. s'installe dans le château de Perrines. Le 1^{er} escadron tient les sorties nord de Remalard. Les 3^e et 4^e escadrons tiennent l'Huisne depuis Dorceau jusqu'à Bellon, en liaison du 5^e qui tient Boissy-Maugis.

Dès les premières heures de la matinée du 17 juin, l'observatoire du régiment est installé à 500 mètres du château des Perrines. Vers 10 heures le contact est pris dans Remalard, par le 1^{er} escadron, puis par les escadrons qui tiennent l'Huisnes. L'artillerie effectue des tirs qui paraissent efficaces sur les sorties nord de Remalard et sur les crêtes nord de Boissy-Maugis. Dans la région de Boissy-Maugis le contact est pris avec des cavaliers ennemis. C'est la première fois depuis le début de la campagne que le régiment se trouve devant des éléments à cheval. Les combats sont rudes, les armes automatiques sont très actives. Le 5^e escadron met en action ses mortiers qui sèment la panique parmi les chevaux ennemis. Chez ce dernier les pertes sont sévères, au régiment elles sont presque nulles. A 14 heures le régiment reçoit l'ordre de décrocher et se replie dans la région de Bellevue pour y attendre de nouveaux ordres. Le P.C s'installe au château des Fleugerets. A 18 heures, le régiment fait mouvement sur la Fontaine à 2 kilomètres du Mans.

Le 18 juin 1940 à 8 heures, le 4^e RDP fait mouvement. Il traverse Le Mans et arrive à Lion-d'Angers vers 14 heures. Le régiment à une nouvelle mission : tenir la Mayenne depuis Château-Gonthier. Son dispositif est le suivant : le 4^e escadron à La Neuville, le 5^e escadron et le 1^{er} escadron à Montreuil, le 2^e escadron du pont de sur la Mayenne au Lion-d'Angers ; le 3^e à Grez ; réserve de bataillon le 1^{er} peloton du 3^e escadron. Le P.C. du régiment stationne à Lion-d'Angers.

Le 19 juin 1940, à 8h45, le contact est pris à Lion-d'Angers au pont qui traverse la Mayenne. Certains Allemands traversent la rivière à la nage sous les feux des mitrailleuses. A 10 heures un char ennemi réussit à neutraliser le canon de 47 qui tient le pont. Vers 11 heures les chars Hotchkiss du 4^e Cuirassiers arrivent et permettent d'arrêter l'ennemi. Le 3^e escadron est fortement accroché à Grez-Neuville, l'ennemi s'infiltré sur l'aile gauche du village et fait pleuvoir sur le village une pluie de projectiles divers. Les pertes sont sensibles. Vers midi, la situation du régiment qui se trouve devant un ennemi très supérieur en nombre et en matériel devint critique et l'encerclement se précise. A 12h30 arrive l'ordre de se replier sur la Loire. Le régiment fait mouvement sur Challonnes où il franchit la Loire puis se regroupe à Breuil (15 kilomètres est de Challonnes), à partir de 17 heures.

Le 20 juin 1940, à 11 heures, le régiment quitte Le Breuil puis, par Chenille-Mauvelier va stationner au Bourgneuf, à 1 kilomètre au nord de l'Asbie. Il cantonne sur place, tout en gardant les issues du village. Le lendemain, le régiment quitte Le Bourgneuf à 8h45 par Breuil-Chaussée. A 9h30, il reçoit l'ordre de se porter à Thouars, avec mission de barrer la route de Saumur. A 11 h30, le régiment forme un centre de résistance aux lisières de Thouars, face au nord à l'est et à l'ouest. A 12 h 45, un lieutenant d'artillerie se présente au P.C et informe le commandant Amanrich que, sur ordre du commandant la subdivision de Niort, Thouars est déclarée ville ouverte. Le chef d'escadrons lui répond qu'il a des ordres pour accomplir une mission et qu'il les exécutera et qu'il n'a d'ordre à recevoir que du général de division. Le 3^e escadron est désigné pour assurer la défense du pont, appuyé par deux canons de 47 de l'artillerie du C.C. L'escadron établit sa position sur les hauteurs, à l'est du pont. Vers 15h 45, deux blindés allemands qui s'étaient présentés sont neutralisés par les canons anti-char. A partir de 16 h l'ennemi prend à partie le 3^e escadron qui subit de lourdes pertes. A l'est, il dessine une manœuvre d'encerclement qui se précise vers 18 heures. En ayant reçu l'ordre, l'escadron se replie sur Saint-Chartres, en réserve du régiment qui doit tenir la rivière de

Moncontour. Le P.C. est à Saint-Chartres. Le régiment tient la ligne Messais-Marnes sur laquelle, il n'a pas de contact avec l'ennemi.

Le 22 juin 1940 à 11 heures, le régiment se replie pour tenir la ligne Les Jumeaux-Assais. Le P.C. est fixé à Venhuchen. A 17 h30, le régiment, suivant le sort de la division se replie vers le sud en direction de Saint-Maixent qui est traversé durant la nuit.

Le 23 juin 1940, l'armistice est signé entre la France et l'Allemagne mais la cessation des hostilités doit intervenir six heures après la signature de l'armistice entre la France et l'Italie. A 18 heures, le régiment quitte Bouhas pour stationner à Epanvilliers et tenir le village. A 19h30 il fait mouvement pour tenir le nœud de communication à Rouillac, où il arrive dans la nuit.

Le 25 juin, à 0 h35, les hostilités ont cessé entre la France et l'Allemagne, l'armistice étant signé avec l'Italie depuis le 24 juin à 18h30. Le régiment fait mouvement sur Chanterac (Dordogne), où il cantonne à partir de 9h30.

Le 1er juillet, une prise d'armes du régiment se déroule au château de Chanterac, à 8 heures. Le colonel remercie le 4^e RDP pour sa belle conduite au feu et demande à tous de rester unis après la démobilisation.

Le 8 juillet, le régiment prend part à la dernière prise d'armes de la 1^{ère} D.L.M. au moulin de Saint-Vincent-de-Connezac. Le général Langlois, commandant le corps de cavalerie, passe en revue les troupes que lui présente le général de Beauchesne, commandant la 1^{ère} D.L.M.

Le 4^e régiment de Dragons Portés est dissous. L'unité déplore la perte de 49 officiers, 174 sous-officiers et de 1351 hommes de troupes. Sa tenue au feu lui vaut une citation à l'Ordre de l'Armée.

Citation

Ordre n° 128 C

Le général WEYGAND

Commandant en Chef, Ministre,
Secrétaire d'Etat à la Défense Nationale
Cite

A L'ORDRE DE L'ARMEE

LE 4^e REGIMENT DE DRAGONS PORTES
Magnifique unité qui a fait preuve, dans des combats difficiles, du 10 mai au 28 mai 1940, sous les ordres, d'abord du Colonel de

VINCENS de CAUSANS, ensuite du Chef d'Escadrons AMANRICH, des plus hautes qualités militaires de courage et d'esprit offensif.

Pendant cette période, à maintes reprises, a contribué soit en attaquant, soit en résistant sur place, au décrochage des unités voisines, a causé de nombreuses pertes à l'ennemi, fait de nombreux prisonniers et pris du matériel.

A peine de retour en France, s'est fait remarquer par son mordant à l'attaque de la Heunière (forêt de Pacy), le 11 juin, où il inflige de nombreuses pertes à l'ennemi, fait des prisonniers et le lendemain, résiste opiniâtrement à Cocherel, à des forces ennemies très supérieures en nombre, devant lesquelles il ne se replie que lorsque l'ordre lui a été donné.



Photo : chars-français.com

Sources provenant du J.M.O. du 4^e régiment de Dragons Portés.

Signé : WEYGAND

Ordre de bataille du 4^e RDP au 10 mai 1940

Chef de Corps : colonel Jacques de VINCENS de CAUSANS

1^{er} BATAILLON Chef d'escadrons Charles AMANRICH	2^e BATAILLON Chef d'escadrons Charles MARLARD	3^e BATAILLON Chef d'escadrons Henri GOUSE de SAINT-MARTIN
1 ^{er} escadron Auto-mitrailleuses de Reconnaissance (AMR) Capitaine François de BONAMY	6 ^e escadron (AMR) Capitaine Pierre SEGUR	11 ^e escadron (AMR) Lieutenant Jean PONSY
2 ^e escadron (motos) Lieutenant Etienne LEMAIRE de MARNE	7 ^e escadron (motos) Lieutenant Emile CAGNA	12 ^e escadron (motos) Capitaine Maurice de CHABALIERE
3 ^e escadron F.V. (Fusiliers-Voltigeurs) Capitaine Marcel ARNEMAN	8 ^e escadron (F.V.) Lieutenant Gilles MENIERES	13 ^e escadron (F.V.) Lieutenant Jean De RIOLT De FRONCLARC
4 ^e escadron (F.V.) Capitaine Jean MIR	9 ^e escadron (F.V.) Capitaine René de VANDIERE de VITRAC	14 ^e escadron (F.V.) Lieutenant Jacques HENNESSY
5 ^e escadron (Mitrailleuses et engins) Capitaine Georges CLAVE	10 ^e escadron (Mitrailleuses et engins) Capitaine Michel le TELLIER	15 ^e escadron (Mitrailleuses et engins) Lieutenant Joseph SAPPEYE-MARINIER

PS : chef d'escadrons s'écrit avec un S et il est d'usage dans l'Arme Blindée Cavalerie de le

prononcer.



Photo : Loutan.net

12 : Chute d'un oiseau rare

Par Grégory Haffringues



Curtiss, GC 1/4, SPA153

Au mois de janvier 1940, malgré la rudesse de l'hiver, la drôle de guerre voit une activité aérienne en augmentation, il s'agit essentiellement de missions de reconnaissance de la Luftwaffe afin d'évaluer le potentiel de l'ennemi.

En ce samedi 13 janvier 1940, l'alerte est donnée, après le repas de midi, à la 205e batterie de DCA, au lieu-dit "des 4-Ponts" à Calais. Un appareil inconnu est repéré à l'est de Calais, volant en direction de l'Angleterre à une altitude estimée de 7 000 mètres. On peut le suivre grâce à ses traînées de condensation. Volant trop haut, il est à l'abri des vieux canons de 75 mm de la batterie de DCA.

A 13 h 02, une patrouille du GC 1/4 de Norrenn-Fontes (près d'Aire-sur-la-Lys), composée du capitaine Barbier et du sergent Lemare, repère l'appareil à 9 200 mètres au-dessus de Calais-Marck, se dirigeant vers l'ouest. Les pilotes identifient l'appareil ; c'est un Dornier Do 17 et ils se lancent à sa

poursuite. Le capitaine Barbier gagne sur l'ennemi alors que son ailier se retrouve rapidement loin derrière lui, car son Curtiss possède un moteur poussif.

A bonne distance, Barbier crache une première rafale, immédiatement le Dornier vire en piquant vers le nord en direction des côtes françaises. Cette manœuvre permet au sergent Lemare de couper la route à l'Allemand. Tentant de nombreuses manœuvres pour éviter les courtes rafales des deux Curtiss, la poursuite continue au ras des flots.

Les deux chasseurs arrivent à contraindre l'appareil allemand à se diriger sur la France et surprise, le Dornier sort son train d'atterrissage pour se poser aux Hemmes-de-Marck. Mais celui-ci cède et l'avion se pose sur le ventre, terminant sa course à côté d'un poste d'écoute de la 205e batterie de DCA. Les soldats français se précipitent et font prisonniers les trois occupants du Dornier qui se préparaient à incendier l'appareil.



Au sol, l'épave du Do 17 attire les spécialistes.

Parmi les trois membres d'équipage, on trouve l'*Oberleutnant* Theodore Rosarius qui formera plus tard au cours de la guerre une unité spéciale surnommée le cirque Rosarius car elle était équipée d'appareils alliés capturés. L'appareil va attirer beaucoup de spécialistes. Il s'agit du Dornier Do 17 S-0 (Wk-Nr 2502) fabriqué à seulement trois exemplaires et équipé de nombreux appareils photographiques. Ils appartiennent au 1.(F)/Aufklärungsgruppe Oberbefehlshaber der Luftwaffe.

Le sergent Georges Lemare continuera le combat après l'armistice d'abord au sein de l'aviation de Vichy en Afrique (une victoire contre un Swordfish anglais à Dakar) puis rejoindra le Normandie Niemen (obtenant neuf victoires sur le front russe). Il se tue le 28 janvier 1948 lors du crash de son appareil.



Georges Lemare.(1917-1948)

Le capitaine Bernard Barbier partira en Afrique du Nord à la fin de la campagne de France. Il effectuera de nombreuses missions à bord d'un P-47 Thunderbolt en 1944 et 1945. Puis il rejoint l'Indochine. Le 15 mars 1946, réalisant une reconnaissance à bord d'un Spitfire, il doit se poser dans une rizière à la suite d'ennuis mécaniques. Il est attaqué et tué au sol par des troupes Viet-Minh.



Barbier devant son Curtiss et les marraines de l'escadrille.

Sources :

Chaussois Robert, article de la Voix du Nord du 14 et 15 janvier 1987.

Ehregardt Christian-Jacques, les pilotes de chasse français 39/45, Aéro Editions, 1999.

Goss Chris, Dornier Do 17 units of World War 2, Osprey Publishing, 2019.

13 : Daniele Casanova.

Par le Dr Xavier Riaud.

Hommage à Danielle Casanova (1909-1943), héroïne de la Résistance française



M^{me} Danielle Casanova (FNDIRP, 2003)

Danielle Casanova, est née Vincentella Périni, à Ajaccio, en 1909 (Lamendin, 2007). Elle termine ses études secondaires dans l'école du Luc dans le Var. Après un bref séjour à Marseille, dans le lycée de Longchamp, elle part à Paris pour suivre les cours de l'Ecole dentaire, rue Garancière en novembre 1927. Elle a une petite chambre rue Monge (<http://www.curagiu.com> (a), sans date). En 1927, à 18 ans, elle s'inscrit à l'Union Fédérale des Etudiants. C'est là qu'elle rencontre Laurent Casanova qu'elle épouse en 1933 (Riaud, 2007). Ce dernier est fait prisonnier en 1940. S'étant évadé, il assure d'importantes responsabilités dans la Résistance.

Elle devient une des dirigeantes de l'Union Fédérale des Etudiants où elle dirige la section dentaire (Riaud, 2002). En 1928, elle adhère aux Jeunesses communistes et se fait appeler Danielle. Elle prend le secrétariat du groupe de la Faculté de Médecine. Dans le même temps, elle poursuit ses études dentaires avec assiduité. En 1934, elle prend la direction du secrétariat de la nouvelle direction du mouvement. Elle fonde l'Union des jeunes filles de France en 1936. Ses études

terminées, elle exerce à la clinique dentaire de la coopérative ouvrière « La Bellevilloise » et au dispensaire de Villejuif. En 1938, elle condamne le régime d'Hitler au Congrès de New York (Riaud, 2007).

En 1939, le parti communiste est interdit et entre en résistance. Sous l'Occupation, elle participe à la reconstruction du parti communiste clandestin et quand celui-ci s'engage dans la Résistance, c'est en tant que rédactrice de « La Voix des femmes » qu'elle mène des actions (Riaud, 2002). Le 15 février 1942, surveillée depuis longtemps, elle est arrêtée chez des amis à elle, les Politzer, qui vivent rue de Grenelle, par la police française. Elle refuse de parler. Elle est photographiée, examinée des pieds à la tête et emprisonnée au Dépôt jusqu'au 23 mars. Ce jour-là, elle rejoint la prison de la Santé où Danielle est isolée. Elle y reste pendant 5 mois et demi. Le 9 juin 1942, elle est interrogée par la Gestapo. Le 24 août 1942, elle arrive au Fort de Romainville où elle fait preuve d'une dévotion et d'une affection à l'encontre de ses compagnes de détention sans égal. A l'aide du seul livre qu'elle possède, Danielle donne des cours d'histoire. Le 11 novembre, elle organise une Marseillaise avec tous les détenus de la prison qui l'entonnent à 12h00. Elle met en place un petit carnet qui servira de petit journal clandestin. Elle organise des distributions de nourriture aux plus démunis (Durand, 1990). La jeune Corse fait partie du convoi du 24 janvier 1943 pour Auschwitz. 230 femmes dont Marie-Claude Vaillant-Couturier l'accompagnent (Paris-Musées, 2002). Le 27 janvier, elles entrent dans le camp pour femmes de Birkenau, en chantant la Marseillaise (Panstwowe Muzeum Auschwitz, 2003). Une gardienne SS demande s'il y a un dentiste parmi elles. Danielle quitte le groupe et rejoint le Revier (= Infirmerie) où elle travaille à la baraque réservée aux soins dentaires qui est divisée en trois pièces (une salle d'attente, une chambre meublée de trois

lits pour le dentiste et ses deux assistantes, et le cabinet dentaire très bien aménagé aux dires de Danielle Casanova). Devenue une personnalité du camp (= Prominent), elle conserve ses cheveux. Elle a le numéro de matricule 31655 tatoué sur son bras gauche. Son nom apparaît pour la première fois dans les registres du camp en date du 29 avril 1943 et il y fait mention de sa fonction de dentiste au camp de femmes de Birkenau (Panstwowe Muzeum Auschwitz, 2003 & Riaud, 2007).

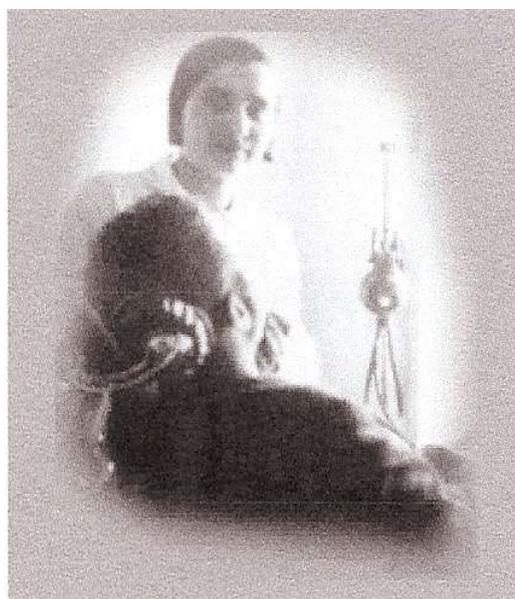
La Docteur Adélaïde Hautval (Hautval, 1991), médecin, arrive au camp dans le même convoi qu'elle. *« Je la trouve toute changée, pâle, gonflée et je saurai que toute la nuit elle a pleuré, consciente du sort qui attendait les camarades. Comment y parer ? Avec une vision claire de l'avenir et des données possibles, elle se fixe tout un programme : leur procurer des « emplois », voler pour elles des médicaments, détourner les victuailles, prendre sur sa ration propre et surtout leur apporter jour après jour un soutien moral sûr et constant. Jusqu'au bout, Danielle restera fidèle à ce programme – toujours. Et cette fidélité sera la cause de sa mort, car de nous toutes, c'est elle qui se trouvait dans les conditions de vie les plus favorables. »*

Aussitôt arrivée, elle entre en contact avec l'organisation clandestine du camp. Elle parvient à faire sortir des informations du camp au péril de sa vie sur les horreurs s'y produisant (<http://www.curagiu.com> (b), sans date). Malgré des conditions de vie déplorables, elle a fait tout ce qu'elle pouvait afin d'aider ses compagnes malades (Riaud, 2002). Le 1^{er} mai 1943, elle est prise d'une fièvre violente. Le médecin chef SS Dr Röder qui tenait à sa dentiste si efficace, la fait vacciner, mais trop tard. Elle meurt du typhus à Auschwitz, dans la nuit du 9 au 10 mai 1943. Son décès est annoncé dans les documents officiels du camp en date du 17 juin 1943 (Panstwowe Muzeum Auschwitz, 2003 & Riaud, 2007). Ce jour-là, toutes les déportées pleurent leur amie disparue. De nombreux tracts communistes annoncent sa mort et l'intention de représailles.

Aujourd'hui, Danielle Casanova reste un exemple de dévotion et d'abnégation

remarquable dans le monde de la Déportation. Elle est aussi une figure légendaire de la Résistance française.

Le Conseil National de l'Ordre des Chirurgiens-Dentistes est créé le 3 février 1945, par un arrêté du ministre de la Santé Publique. Le bulletin du nouvel organisme publie dans son numéro 1-2-3 de mai-juin-juillet 1945, une liste de « *Martyrs de la Profession* ». Le nom de Danielle Casanova y figure en tête de liste (Morgenstern, 1997-1998).



Danielle, chirurgien-dentiste
(<http://www.curagiu.com>)



Cabinet dentaire d'Auschwitz-Birkenau
(<http://www.curagiu.com> & Panstwowe Muzeum Auschwitz-Birkenau, 2009)

K. L. Auschwitz
K. L. Zahnstation
Auschwitz, den 29. April 1943.

Verzeichnis der in den Kdtr. und Kl. Zahnstationen
eingesetzten Häftlinge.

A. Kommandantur Zahnstation:

Behandlungsraum: als Helfer

Bohusiewicz	Mieczislaus	geb. 4.12.96	Nr. 28791	Dentist	Pole
Krebs	Berthold	4. 6.13	109603	Zahntechn.	Jude
Kaliniewicz	Stanislaus	28. 1.88	12314	Schreiber	Pole

Laboratorium: als Zahntechniker

Vojtek	Felix	10.10.03	73025	Dentist	ED.
Sczesanowicz	Stanislaus	14. 7.00	9265	"	Pole
Olekay	Stanislaus	11. 2.12	25082	"	Pole
Mikolajski	Edzislau	28. 9.93	3240	Zahntechn.	Pole
Januszewski	Edmund	11.11.07	3833	"	Pole
Nowacki	Josef	13. 3.13	18536	"	Pole

Sonderraum:

Kratz	Menne	16. 9.14	85908	Zahntechn.	Jude
Katz	Pinkus	15. 3.07	42173	"	Jude
Feldmann	Franz	10.12.10	36661	"	Jude

B. K. L. Zahnstation Stammlager Auschwitz:

Behandlungsraum:

Szuskiewicz	Roman	24. 5.07	25122	Arzt u. Zahnarzt	Po
Krzywicki	Janusz	15. 9.07	74593	"	Po
Glebowicz	Boleslaus	7. 3.20	57317	Schreiber	Po

Laboratorium:

Duzel	Ceslaus	23.12.20	3702	Zahntechniker	Po
Napierala	Thomas	14.12.11	84494	"	Po

Zweiglaboratorium:

Kordakiewicz	Stefania wbl.Hftl.	24.8.11.	32270	Zahntechn.	Po
Hermann	Fanny	9.8.04	38434	"	Ju
Koezynska	Hedwig	11.9.13	33318	"	Ju

C. Zweigzahnstation Lager "Buna":

Hermann	Rilly	26. 2.08	89075	Dentist	VD
Happ	Hans	13. 3.01	81314	Zahnarzt	Ju

D. Zweigzahnstation Lager Jawischowitz:

Schweikert	Rudolf	9. 5.02	62890	Dentist	RI
Mosbach	Walter	27.12.99	85037	Zahnarzt	Ju
Alexander	Josef	20. 4.97	70038	"	Ju

E. Zweigzahnstation M.K.L. Birkenau:

Baranek	Benjamin	26. 3.14	42810	Zahnarzt	Ju
Rosenstock	Zandel	18. 8.18	32194	Zahntechniker	Ju

F. Zweigzahnstation Lager Gollschau:

Garbaciak	Josef	geb. 23. 7.09	Nr. 76882	Dentist	Pole
Blunka	Alfred	8. 2.99	99660	Zahnarzt	Jude

G. Zigeunerlager Birkenau B.A. II. Zweigzahnstation:

Budny	Georg	30. 4.14	76897	Zahnarzt	Pole
Jablonski	Anton	18. 5.98	4708	Stud.Dent.Inst.	Pole
Hedwig wbl.Hftl.	Hedwig	28.11.27	3. 562	Heiferin	Zigeune
Friedrich	Ewa	18.10.21	2. 1589	"	Zigeune
Florian	Hilde	9. 7.19	Z. 1797	"	Zigeune
Marie	Marie	26. 3.25	Z. 2498	"	Zigeune

H. Zweigzahnstation F. L. Birkenau:

Casanova	Danielle wbl.Hftl.	9.1.09	31655	Zahnärztin	Französ
Hanel	Maria	20.2. 10	38996	"	Jüdin
Baumatz	Irene	1.12.17	27594	Zahntechnik.	Jüdin
Cajtak	Felina	2. 4.19	26801	Dolmetscherin	Jüdin
Fischmann	Sonja	25.11.21	24253	Schreiberin	ED.
Wahrburg	Ellen	4.11.18	26661	Heiferin	Jüdin
Silberstein	Hansi	20.12.24	37215	Heiferin	Jüdin

Der leitende Zahnarzt
beim K.L. Auschwitz

§- Oberstura ihrer.

Kopierweise: 1. ruzpawiszczanski
2. bez pieczęci z gody Palanowowce
3. Muzeum Auschwitz-Birkenau
4. Dawidowicz ZABROJIONE

Liste des détenus employés dans les stations
dentaires du poste de commandement et du
camp .

A- Station du poste de commandement :

Cabinet de soins : assistants
Brohusiwicz 4.12.1896 dentiste non
diplômé Polonais
Krels 4.6.13 mécanicien dentaire
Juif
Kaliniewicz 28.1.88 secrétaire
Polonais

Laboratoire : mécaniciens dentaires
Vojtek 10.10.03 dentiste non
diplômé Allemand
Szczesmowicz 14.7.00 dentiste non
diplômé Polonais
Olekay 11.2.12 dentiste non
diplômé Polonais
Mikolajski 28.9.93 dentiste non diplômé
Polonais
Januszewski 11.11.07 mécanicien
dentaire Polonais
Nowacki 13.3.13 mécanicien
dentaire Polonais

B- Station dentaire du camp d'Auschwitz :

Cabinet de soins :
Szuskiewicz 24.5.07 médecin et
dentiste Polonais
Krzywicki 15.9.07 médecin et dentiste
Polonais
Glebowicz 7.3.20 secrétaire
Polonais

Laboratoire :
Duzel 23.12.20 mécanicien
dentaire Polonais
Napierala 14.12.11 mécanicien
dentaire Polonais

Filiale du Laboratoire :
Kordakiewicz (détenue féminine)
mécanicienne dentaire Juive
Hermann (détenue féminine)
mécanicienne dentaire Juive
Koezynska (détenue féminine)
mécanicienne dentaire Juive

C- Station dentaire affiliée – Camp de Buna :
Hermann 26.2.08 dentiste non
diplômé
Happ 13.03.01 dentiste
Juif

D- Station dentaire affiliée – Camp
Jawischowitz :

Camp de concentration d'Auschwitz
Auschwitz, le 29.04.1943
Station dentaire du camp (Panstwowe
Muzeum Auschwitz-Birkenau, 2003)

Ci-dessous la traduction intégrale du
document original du camp.

Schweikert 9.5.02 dentiste non
diplômé Allemand
Mosbach 27.12.99 dentiste
Juif
Alexander 20.4.97 dentiste
Juif
E- Station dentaire affiliée – Camp pour
hommes de Birkenau :
Baraneck 26.3.14 dentiste
Juif
Rosenstock 18.8.18 mécanicien
dentaire Juif
F- Station dentaire affiliée – Camp
Golleschau :
Garbaciak 23.7.09 dentiste non
diplômé Polonais
Blunka 8.2.99 dentiste
Juif
G- Station dentaire affiliée – Camp de tziganes
Birkenau B.A.II :
Budny 30.4.14 dentiste
Polonais
Jablonowski 15.8.98 étudiant
dentaire Polonais
_____ (détenue féminine) assistante
Tzigane
Friedrich (détenue féminine) assistante
Tzigane
Florian (détenue féminine) assistante
Tzigane
_____ (détenue féminine) assistante
Tzigane
H- Station dentaire affiliée – Camp pour
femmes Birkenau :
**Casanova Danielle (détenue féminine)
9.1.09 Matricule 31655 dentiste
Française**
Hanel (détenue féminine) dentiste
Juive
Baumatz (détenue féminine)
mécanicienne dentaire Juive
Cajtak (détenue féminine) traductrice
Juive
Fischmann (détenue féminine) secrétaire
Allemande
Wahrburg (détenue féminine) assistante
Juive
Silberstein (détenue féminine) assistante
Juive

Le dentiste en chef du camp de concentration
de Auschwitz

SS-Obersturmführer

3 Nachbehandlungen nach Opera-
tionen 67
K. L. Auschwitz, den 17. Juni 1943.
Z. L. Zahnstation aus Technik oder Kunstharz
Lager B.I. a. befestigter Zahn 45

Vierteljahresbericht für II/1943
der K. L. Zahnstation P.L. Birkenau B. I. a.

I. Vorhandene Arbeitsplätze:
a. Operativ : 11
b. Technik : 1 behelfsmässiger Arbeitsplatz.

II. Stellenbesetzung:
Ltd. Zahnarzt : Dr. Teuber Karl Heinz 4-Hauptstuf. K.v. April 1943

III. Eingesetzte Häftlinge:

Name	Vorname	Häftl.Nr.	
Häftl. Zahnarzt	Hanel	38996	Jüdin
Technikerin	Bausatz	27594	"
Helferin I.	Wahrburg	26661	"
" II.	Silberstein	37215	"
Schreiberin	Hellwig	18265	Ariarin
Aufsicht	Fischmann	24255	"
Dolmetscherin	Zeydak	26801	Jüdin

Veränderungen:
Zahnärztin : Casanova Danielle 31655 Ariarin verstorben.

IV. Falls die gegliederte Aufstellung der Leistungen:

Zentfernung eines Zahnes oder einer Wurzel	620
Örtliche Betäubung	393
Leitungsanästhesie	53
Füllung mit Vorbehandlung	238
" ohne "	674
Behandlung von Mundkrankheiten oder Zahnsteinent- fernungen	636
Operative Eingriffe	
a) grössere	4
b) mittlere	10
c) kleinere	25
d) Nachbehandlungen nach Opera- tionen	67
Basisplatte aus Kunstschuk oder Kunstharz	6
Daran befestigter Zahn	45
Klammern	8
Gummihauger	8
Narkosen	23
Gelöste Brücken oder Stiftzähne einzementiert	28
<u>Auf Reichskosten</u>	2834 Fülle

Camp de concentration d'Auschwitz, le
17.06.1943

Station dentaire du camp (Panstwowe
Muzeum Auschwitz-Birkenau, 2003)

Camp B.I. a

Rapport trimestriel pour II/1943 de la station
dentaire du camp pour femmes de Birkenau
B.I. a :

I. Postes disponibles :

a- chirurgical 2

b- technique 1 poste conformément aux
directives

II. Répartition des postes :

dentiste en chef : Dr. Karl-Heinz Tauber, SS-
Hauptsturmführer, depuis avril 1943

III. Détenus employés:

dentiste	Hanel	Juive
mécanicienne dentaire	Baumatz	Baumatz
Juive		
assistante I	Wahrburg	Juive
assistante II		Silberstein
Juive		
secrétaire		Hellwig
Arienne		
surveillante		Fischmann
Arienne		
traductrice	Zaydak	Juive

Modifications :

dentiste **Casanova Danielle**

31655 Arienne décédée

IV. Liste des prestations réparties selon les cas :

Enlèvement d'une dent ou d'une racine	
620	
Anesthésie locale	
393	
Anesthésie générale	
53	
Plombage avec soins préliminaires	
298	
Plombage sans soins préliminaires	
674	
Soins de maladies buccales ou détartrage	
636	
Opérations a- grosses	
4	
	b- moyennes
10	
	c- petites
25	
	d- soins post-opératoires
67	
Supports en caoutchouc ou en résine artificielle	6
Dents fixées sur ces supports	
45	
Crochets	
8	
Ventouses	
8	
Anesthésies	
23	
Rescellement de bridges ou de dents sur pivot descellées	24
Aux frais du Reich	
2834 cas	

Références bibliographiques :

- Durand Pierre, *Danielle Casanova, l'indomptable*, Messidor (éd.), Paris, 1990.
- FNDIRP, communication personnelle, Paris, 2003.
- Hautval Adélaïde, *Médecine et crimes contre l'Humanité*, Actes Sud (éd.), Arles, 1991.
- a/ <http://www.curagiu.com>, *Danielle Casanova – Danielle déportée le 21 janvier 1943 à Auschwitz sous le matricule 31655*, sans date, pp. 1-13.
- b/ <http://www.curagiu.com>, *Danielle Casanova – De Vincentella à Danielle*, sans date, pp. 1-13.
- Lamendin Henri, *Praticiens de l'art dentaire du XIV^{ème} au XX^{ème} siècle*, L'Harmattan (éd.), Collection Médecine à travers les siècles, Paris, 2007.
- Morgenstern Henri, *La spoliation des dentistes juifs en France (1940-1945)*, Jean Touzot (éd.), Paris, 1997-1998.
- Panstwowe Muzeum Auschwitz, communication personnelle, Oswiecim, Pologne, 2002, 2003 et 2009.
- Paris-Musées, *Destination Auschwitz des déportés tatoués*, Musées de la ville de Paris (éd.), Paris, 2002.
- Riaud, Xavier, *Etude de la pratique odontologique et de ses déviations dans les camps de l'Allemagne nazie*, Thèse Doct. Epistémologie, Hist. Sciences & Techniques, Nantes, 2007.
- Riaud Xavier, *La pratique dentaire dans les camps du III^{ème} Reich*, L'Harmattan (éd.), Collection Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, Paris, 2002.

14 : La bibliothèque du forum.

INTERVIEW DAVID HARMAND ET ROGER SCHMIDT
L'ouvrage de La Ferté, le drame oublié de mai 1940

Par Jean Cotrez



Bloc 1 de la Ferté

Histomag : D'abord, pourriez-vous vous présenter à nos lecteurs. Certains connaissent déjà David puisqu'il est membre de notre forum sous le pseudo de MDL/CHEF HARMAND.

Roger Schmidt/David Harmand : Roger Schmidt, je suis âgé de 56 ans, je suis Allemand d'origine et marié à une Française. Je suis actuellement consultant indépendant mais j'ai aussi un passé de directeur commercial dans une grande entreprise allemande spécialisée dans la chimie. Mon expérience militaire se résume à une carrière d'officier dans la Luftwaffe. Passionné d'histoire, j'ai découvert l'ouvrage de La Ferté en 1986. Depuis 2008, je ne vis pas loin de l'ouvrage et je me suis engagé au Comité du

souvenir. Une fois plongé dans l'histoire de ce site fascinant on veut en savoir plus et la curiosité a fait le reste ...

Je m'appelle David Harmand, j'ai 43 ans, suis Français, marié et passionné depuis toujours par l'histoire de cet ouvrage à l'épilogue si triste. J'ai fait une première visite du site à l'âge de huit ans et malgré l'ambiance actuelle, je peux dire que j'ai attrapé le virus de la curiosité lors de cette balade dans les structures de La Ferté. Roger et moi nous connaissons depuis dix ans et petit à petit l'idée de faire un livre sur l'ouvrage de La Ferté a germé et s'est développée pour aboutir à ce projet commun.

HM : Présentez-nous le PO de la Ferté, son architecture, ses deux blocs de

combats et leur armement, son positionnement par rapport au reste de la ligne Maginot et enfin son équipage.

RS/DH : L'ouvrage de La Ferté est un ouvrage Maginot de la période dite des nouveaux fronts dont la construction s'étale de septembre 1935 à décembre 1937. Son positionnement résulte de ses missions qui sont de bloquer le passage de la rivière Chiers, d'interdire une éventuelle intrusion dans la vallée vers la ville de Stenay et enfin de contrôler la voie de chemin de fer Longuyon - Sedan.

L'ouvrage est composé de deux blocs de combats situés à cheval sur la cote 215, dite « *croix de Villy* ». Ces blocs sont reliés à une profondeur moyenne de 26 mètres par une galerie de petite section dite type VI longue de 280 mètres. Sur ce tunnel est greffé une cuisine, une salle des pansements, un local à fuel, un local pour le stockage des munitions ainsi qu'une zone abritant un puits d'eau potable et l'arrivée des câbles téléphoniques depuis l'extérieur. En surface les deux blocs sont dénommés bloc 1 et bloc 2. Dans le bloc 1 on retrouve le PC de l'ouvrage et le service de renseignement d'ouvrage (SRO). Dans son sous-sol se trouvent également la salle des groupes électrogènes (moteurs diesels CLM PJ 108) qui fournissaient l'électricité au bloc ainsi que la salle de filtration de l'air. Deux cuves d'eau d'une capacité totale de onze m³ permettent de refroidir les armes et alimente la garnison en eau potable. Il est commandé par le lieutenant Maurice Bourguignon qui est également le commandant d'ouvrage. Au niveau de l'armement il est équipé sur ses dessus de deux cloches GFM (Guetteurs Fusil Mitrailleur) chargées d'assurer la défense rapprochée de l'ouvrage et de deux cloches AM (arme mixte) de défense frontale. Plus bas au niveau du sol, la chambre de tir

d'infanterie est armée d'un redoutable canon de 47 mm Mle 1934 capable de perforer tous les blindés allemands de l'époque et de deux jumelages de mitrailleuses MAC 31 (Manufacture d'arme de Châtelleraut), trois FM (fusil mitrailleur) et trois lance-grenades qui protègent les abords immédiats du bloc.



Jumelage de MG type Mac 31 et canon antichar de 47 mm du bloc 1.

Le bloc 2 est composé des mêmes œuvres vives que le bloc 1 en sous-sol. L'armement est par contre différent. Il comporte une cloche GFM, une cloche AM mais en plus il est équipé d'une cloche observatoire d'artillerie (cloche VDP*) et une tourelle pour deux armes mixtes.

*VDP : vue directe et périscopique



Lt Bourguignon, commandant de l'ouvrage

L'ouvrage de La Ferté constitue l'extrémité ouest de la ligne Maginot dans sa partie solide, puisqu'à l'ouest de ce point on ne recense qu'un ensemble de blocs, casemates et blockhaus légers jusqu'à la mer du nord, hormis le môle de Maubeuge. Dans le projet d'origine du secteur, un gros ouvrage d'artillerie devait voir le jour entre La Ferté et Sedan. Mais faute de crédits suffisants, il ne sera jamais construit.

La garnison est un ensemble homogène de différentes armes. Elle comprend au 18 mai 1940 :

105 soldats des 155^e RIF (régiment d'infanterie de forteresse) et 169^e RAP (régiment d'artillerie de position), uniquement dévolus à l'observation d'artillerie dans la cloche VDP et des sapeurs des 3^e et 18^e RG (régiment du génie). Cet ensemble est commandé par le lieutenant Maurice Bourguignon assisté du sous-lieutenant Henri Thouément

HM : Pourquoi vous êtes-vous décidés à écrire un livre sur l'ouvrage de la Ferté

et le drame qui s'y est déroulé en mai 1940 ? Excusez la brutalité de la question mais n'est-ce pas un « livre de plus » sur le sujet ?

RS/DH : Le sujet n'a jamais été traité à fond. Connaissez-vous un livre dédié uniquement à l'histoire de La Ferté ? Je vous répondrais que peu de publications existent. Un petit livre écrit par un ancien commandant de l'ouvrage et daté de 1968 dont le nombre de pages ne lui permet que d'effleurer bon nombre de questions. Il n'est du reste pas très connu...

Plusieurs grands historiens ont déjà travaillé sur La Ferté et son histoire mais certains n'avaient qu'une approche lointaine des événements et ne connaissaient pas très bien le site. Nous sommes guides dans l'association qui entretient et protège l'ouvrage donc notre approche est différente puisque nous pouvons vérifier sur place les différentes hypothèses et réponses que nous donnons. Nous dirions qu'en plus notre bi-nationalité est un atout. Les ordres en Allemand ou la connaissance technique des armes n'ont plus de secrets pour nous.

HM : Pouvez-vous revenir, en quelques lignes, sur le déroulement des combats d'une façon globale dans le secteur de la Ferté en prélude à l'assaut final contre l'ouvrage ?



Dessus du bloc 2 après les bombardements

RS/DH : La chute de l'ouvrage de La Ferté est le résultat de nombreux facteurs qui en s'ajoutant les uns aux autres ont abouti à la tragédie finale avec la perte de la totalité de l'équipage.

Après neuf mois de drôle de guerre, l'Allemagne met son plan à exécution. Le 10 mai 1940 la machine de guerre de la Wehrmacht s'ébranle vers l'ouest. Après avoir repoussé la cavalerie Française venue à sa rencontre, les divisions de tête arrivent sur la Meuse le 12 mai au soir. Le 13 mai est le jour du franchissement pour les divisions blindées du Gal Guderian dans la région de Sedan. Le 14 mai une contre-attaque française est repoussée. Devant la menace qui se manifeste sur sa gauche, le Gal Huntziger commandant de la II^e Armée Française entreprend de replier la 3^e DINA, division couvrant le secteur défensif à l'est de Sedan. Ce faisant il agrandit volontairement la brèche. L'ouvrage de La Ferté et le village de Villy tenu par les coloniaux du 23^e RIC sont le pivot de cette manœuvre.



Réseau de rails antichars de l'ouvrage

Les Allemands franchissent la rivière Chiers (un affluent de la Meuse) le 15 au matin. Devant l'absence de défenseurs, la percée est immédiate et profonde sur la rive gauche du cours d'eau. Pivotant ensuite sur la droite les premiers éléments de reconnaissance du I/191 IR appartenant à la 71 ID du général Karl Weisenberger prennent contact avec le village fortifié de Villy. Ils

sont cloués sur place par les mitrailleuses du lieutenant Maurice Laurent, chef du point d'appui. Les combats pour le village vont durer trois jours pendant lesquels les français vont repousser cinq assauts. Le 18 mai à 16h30, seule une trentaine de combattants sur l'effectif d'une compagnie sont encore en état de porter une arme. Les défenseurs à bout de souffle se rendent.

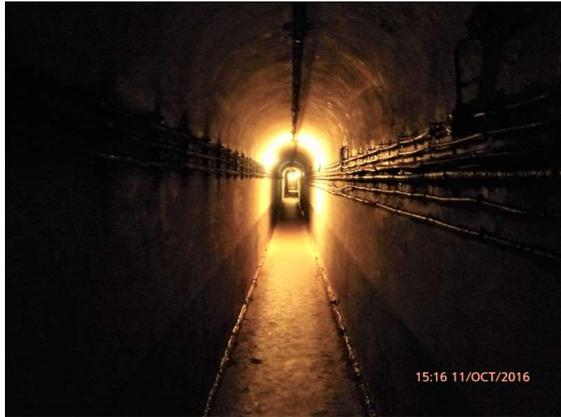
Pendant ces trois jours les Allemands ont entrepris d'isoler le petit ouvrage du reste du dispositif défensif Français. La manœuvre en forme de tenaille vise à couper l'ouvrage du support des troupes d'intervalles. Ils déclenchent un puissant bombardement qui secoue les superstructures de béton et les hommes subissent le coup avec stoïcisme. Des positions importantes ont été perdues lors de ces combats ; la cote 226 le 16, puis le 17 mai les casemates d'artillerie d'appui et la cote 311, hauteur stratégique qui force les Français à réagir plus promptement que prévu.

Une puissante contre-attaque est déclenchée le 18 mai. Deux bataillons du 119^e RI et dix chars B1 bis appartenant au 41^e BCC sont de la partie. Leur objectif est la reprise de la cote 311 mais dès le début les choses tournent mal pour l'infanterie qui doit s'enterrer avant de refluer le 19 mai au matin en ayant subi de très lourdes pertes. Voilà pour ce qui est de l'ensemble des combats dans cette zone.

HM : Donc maintenant parlez-nous plus précisément de l'assaut proprement dit sur l'ouvrage jusqu'à la perte totale de son équipage, sachant que pour les détails les lecteurs devront se plonger dans votre livre.

RS/DH : En ce qui concerne l'ouvrage par lui-même, à l'intérieur de l'ouvrage de La Ferté, le 18 mai marque le début

de la fin. Les communications sont dorénavant coupées. Le bombardement gagne en puissance et les éclatements d'obus vont crescendo jusqu'au début d'après-midi. L'intervention de pièces d'artillerie en tir direct détruisent la cloche GFM N°8 au bloc 2. Une utilisation de la tourelle à des fins d'observation est la seule issue.



Galerie souterraine reliant les deux blocs dans laquelle seront retrouvés les corps sans vie des hommes de la garnison.

Son blocage un peu plus tard dans la soirée sonne le glas des espoirs de la garnison d'une issue heureuse de la situation. Les sapeurs du génie allemands commandés par l'Oberleutnant Germer profitent du tir d'une batterie de 88 embossée à Fromy pour approcher au plus près des cuirassements. Une fois les tirs stoppés les Allemands sautent sur l'objectif. Les charges de dynamite font sauter les créneaux des cloches puis dans les trous béants ainsi créés on enfourne pots fumigènes et grenades à manche. La tourelle est arrachée de son support par une charge de 40 kilos et l'incendie gagne les dessous. Les explosions des munitions stockées au pied de la tourelle chassent le personnel qui se réfugie dans la galerie de liaison où il se croit à l'abri en fermant les portes étanches des sas isolant le couloir.



Casemate de Willy

La nuit du 18 est marquée par l'aggravation soudaine de la situation avec la mise hors service du bloc 1 et la destruction des sas étanches protégeant la galerie. Les fumées toxiques résultant des incendies plus lourds que l'air pénètrent au plus profond de l'ouvrage. Les hommes portent le masque à gaz mais les cartouches filtrantes saturent vite et les premiers cas d'asphyxie au monoxyde de carbone interviennent. Bourguignon, le commandant de l'ouvrage, demande l'évacuation de la garnison désormais inutile dans la galerie enfumée. Elle lui est refusée pour diverses raisons. Mélange d'incompréhension de la situation et de refus de prendre une décision ferme et définitive. Résultat, la garnison se meurt, intoxiquée par le gaz mortel. Le 19 mai 1940 à 5h39 du matin le dernier appel téléphonique en provenance de l'ouvrage est envoyé. Dès lors on n'aura plus jamais aucune nouvelle des hommes de La Ferté.

Leurs corps seront sortis par un bataillon disciplinaire allemand entre le 8 et le 11 juin 1940, lors d'une mission qui les marquera à jamais.

Du côté des Français, la technologie qui composait l'ouvrage a dans l'ensemble donné satisfaction. Seul le système de ventilation peut être mis en cause de par sa conception et de son rôle dans la tragédie. L'armement s'est montré efficace mais les problèmes structurels de certains cuirassements ont causé un

enchaînement dramatique et ont été le terreau du désastre pour les hommes de Bourguignon. Le commandement supérieur français n'est pas non plus exempt de toute critique de par son attitude, ses certitudes et son rôle dans la tactique d'emploi des hommes et des matériels qui étaient complètement obsolètes en 1940.

En conclusion on peut dire que l'histoire de La Ferté c'est avant tout un drame humain, celui de 105 hommes qui croyaient en la solidité du béton et de l'acier et qui mourront à cause de l'ignorance et de la bêtise humaine. Le rôle du commandement sera minimisé et caché au public, après-guerre, par la duplicité des politiques du régime de Vichy et la couardise de certains militaires, plus enclin à protéger leur carrière qu'à retrouver le corps de ces braves. La recherche des corps sera dès lors très compliquée et s'étalera jusqu'en 1990.

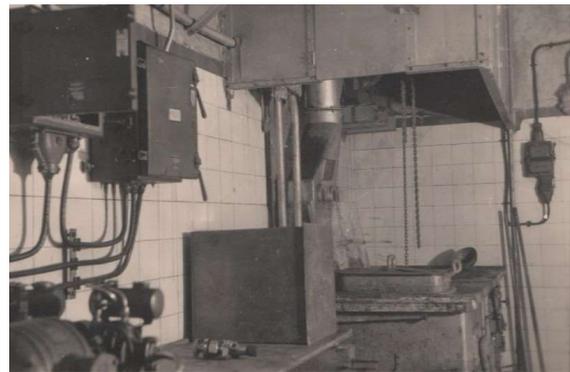


Impacts sur la cloche GFM N° 2.

HM : Pour revenir à votre livre, qu'apporte-t-il de plus par rapport aux ouvrages précédents ? Avez-vous eu accès à des documents ou des archives inédites qui permettent d'avoir un nouvel angle sur le drame de la Ferté ?

RS/DH : Des photos historiques qui nous étaient inconnues jusqu'à présent, des documents, des témoignages français et allemands inédits apportent un éclairage nouveau sur les circonstances de la chute de La Ferté.

Nous avons sillonné la France et l'Allemagne durant cinq ans, de Vincennes à Caen en passant par les archives allemandes de Coblenze. Ces recherches sont la source de notre publication auxquelles viennent s'ajouter de nombreuses archives privées. Je peux vous assurer qu'avec nos recherches notre manière de voir les choses, en tant que guide à La Ferté a complètement changé.



Les cuisines de la Ferté en 1940

HM : On a écrit que le Lt Bourguignon, n'ayant plus aucun moyen de se battre suite aux destructions qu'ont subies les deux blocs de combat et devant l'état physique de la garnison, déjà regroupée dans la galerie reliant les deux blocs, auraient demandé la permission de sortir et de se rendre. Permission refusée par le QG. Vous confirmez cette version des faits ? Quel est votre avis sur cet épisode ? Peut-on parler d'aveuglement de la part du commandement ?

RS/DH : Le drame de La Ferté est essentiellement humain. Des hommes enfermés dans un souterrain par 25 mètres de profondeur, dans le froid, la fumée épaisse qui empêche de voir à plus d'un mètre. Une sensation d'étouffement qui augmente au fil du temps et la peur qui s'installe petit à petit. Les explosions toujours plus nombreuses au-dessus des têtes et cette torpeur qui vous écrase, vous

écrase, vous écrase. Un appel au secours, une demande de sortie du commandant d'ouvrage et là- haut à l'abri dans son PC bétonné, un homme, un général hautain avec un sentiment de toute puissance qui d'un « non » dédaigneux vous condamne à mort. Voilà résumé les dernières heures de la garnison. C'est une histoire entre l'homme qui agit sur l'histoire et les hommes qui en subissent les conséquences en mourant. Pour les détails il vous faudra vous plonger dans le livre. La légende créée par la propagande française autour de l'invulnérabilité de la ligne Maginot est aussi fautive que le commandement français. Elle a influencé les décisionnaires français.



Tourelle pour AM du bloc 2 déchaussée par l'explosion.

HM : Quelles étaient les troupes d'intervalles autour de l'ouvrage et quel a été leur rôle dans la bataille ?

RS/DH : La résistance jusqu'au 18 mai 1940 à 16h30 du point d'appui de Villy est simplement héroïque. Les hommes du lieutenant Maurice Laurent du 23^e Régiment d'infanterie coloniale ont déposé les armes à bout de force. Seuls, 37 hommes sur 200 étaient encore en état de porter une arme lors de leur reddition. Pendant plus de quatre jours ils ont résisté aux assauts allemands qui étaient véritablement en surnombre. Le bataillon d'attaquants allemands sera même relevé le 17 mai

devant les pertes subies. Le village était la clé d'accès à l'ouvrage. Si le 19 mai le village n'était pas tombé, la situation du côté allemand aurait évolué avec le retrait de l'artillerie lourde du corps d'Armée. Encore une fois le commandement français local ne s'est pas montré à la hauteur.

HM : Sait-on de manière certaine pourquoi la tourelle d'armes mixtes du bloc 2 était bloquée en position sortie et du côté opposé à la direction de l'assaut principal ? Cette question est importante puisque c'est par là que les assaillants ont pu provoquer des dégâts irrémédiables à l'ouvrage et provoquer sa chute et la perte de la garnison ?

RS/DH : Bien que nous ayons une vue très claire de la situation à ce moment et sur les causes de ce blocage, il serait présomptueux de dire que nous détenons la vérité après 80 ans. Il semblerait qu'elle ait été utilisée à des fins d'observation et qu'elle se soit bloquée à ce moment-là. Notre thèse s'appuie par contre sur des éléments vérifiables par tout à chacun sur place. Les événements décrits sont parsemés de témoignages que nous pouvons inscrire dans la logique des actions françaises et ce, tout au long du texte, nous pouvons dire, oui tiens c'est vrai ce qu'ils disent est plausible et logique.



Escalier de 167 marches descendant vers la galerie.

HM : Enfin parlez-nous de ces passionnés comme vous à la Ferté, mais aussi ceux des autres PO ou GO de la ligne Maginot ouverts au public. Êtes-vous aidés financièrement par les communes, départements ou régions ? Si oui sous quelle forme ? Êtes-vous regroupés au sein d'une association (je parle des différents ouvrages) afin d'avoir une voix qui porte plus loin ? J'ai cru comprendre qu'il y avait des échanges de matériel d'un ouvrage à l'autre ; vous confirmez ? Enfin avez-vous des projets à court/moyen terme pour l'ouvrage de la Ferté ?

RS/DH : L'association qui s'occupe de l'ouvrage est le Comité du souvenir des défenseurs de Villy-La Ferté. Il existe sous différentes formes depuis 1946 et veille à l'entretien, à la préservation et aux visites de l'ouvrage. Nous sommes une association de loi 1901 qui regroupe de nombreux bénévoles et emploie pour la gestion de la maison d'accueil contenant le musée de l'ouvrage, deux employés. Nous sommes aidés dans la gestion quotidienne par la communauté de communes des « Portes du Luxembourg » qui nous fournit une aide financière et logistique dans la préservation du site et la rémunération des deux employés. Le site bien qu'à cheval sur les deux communes de Villy et de La Ferté est sous leur responsabilité. Le comité est le garant de cette bonne gestion et le responsable des animations culturelles tout au long de l'année. Il y a quelques années une fédération des associations de sauvegarde de la fortification existait. Mais elle a été dissoute il y a cinq ans déjà. Depuis je dirais que chacune des associations évoluant dans un certain périmètre géographique se sont regroupées.

Nous sommes isolés sur la gauche de la région grand est et donc un peu à part. Ce qui n'empêche pas de garder d'excellents contacts avec de nombreuses associations de l'est et du nord de la France.

Le prochain projet est pour l'ouvrage de La Ferté, de fêter dignement les 80 ans des combats par une cérémonie du souvenir qui aura lieu le 23 mai 2020 à 11h00 devant le gisant du monument aux morts de l'ouvrage et par un grand spectacle sons et lumières sur les arrières de l'ouvrage (uniquement sur réservation au 03 24 52 47 97 ou ouvrageslaferte.fr).

HM : Quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

RS/DH : Que l'histoire soit avec un grand H ou un petit h aura toujours deux versions selon les protagonistes. C'est ce que nous vous proposons de vivre et de lire dans « L'ouvrage de La Ferté, le drame oublié de mai 1940 ! »

Un grand remerciement du fond du cœur pour votre soutien à tous les membres du forum « un monde en guerre » et à toute l'équipe d'administration et de modération.

DAVID HARMAND & ROGER SCHMIDT, 8 mars 2020

Livre de 320 pages en format 32X24 cm. Environ 300 photos dont de nombreuses inédites, des plans, des cartes de détails des unités, des plans de situation etc ...

Prix du livre : 40 euros (souscription jusqu'au 23 mai 2020) puis le livre sera vendu au tarif de 45 euros à partir de cette date. Les frais de ports sont de 4,90 euros pour toute l'Europe CEE.

15 : La bibliothèque du forum.



**FAITES SAUTER LA LIGNE
MAGINOT**
Non, le soldat français de 40 n'a pas
démerité !

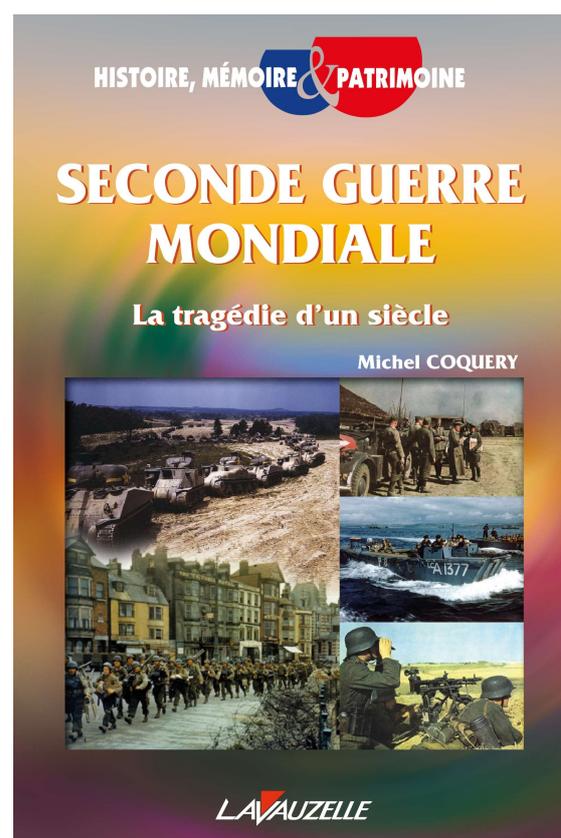
Auteur : Roger BRUGE
Pages : 472
Parution : 23/09/1975
Prix : 23.40 E
Editeur : FAYARD
ISBN/EAN : 9782213002088

SYNOPSIS

Le vendredi 14 juin 1940, les Allemands, persuadés de l'effondrement moral de l'armée française, tentèrent de percer la ligne Maginot en lançant les divisions de l'armée von WITZLEBEN à l'assaut des positions du 20e Corps entre Saint-Avold et Sarralbe (Moselle). Malgré

l'appui de plus d'un millier de canons et de nombreuses escadrilles de Stukas et de Heinkel, la Wehrmacht essuya ce jour-là son premier revers. Sur la photo, le général Marcel DAGNAN, qui commandait le secteur fortifié de la Sarre, explique à l'auteur de *Faites sauter la ligne Maginot !* Comment ses "marsouins" brisèrent l'offensive ennemie.

Un ouvrage indispensable pour les profanes.



**LA SECONDE GUERRE
MONDIALE**
La tragédie d'un siècle
Histoire, Mémoire & Patrimoine

Auteur : Michel COQUERY
Année de parution :
Editeur : Lavauzelle
Pages : 310
Prix : 27 €
ISBN : 9 782702 515563

SYNOPSIS

La Seconde Guerre Mondiale a été le plus gigantesque conflit militaire de tous les temps, tant par la dureté des combats menés ou subis par les soldats engagés que par les conséquences maléfiques sur les populations et par les effets dévastateurs sur les habitations ou sur l'aménagement des territoires. Elle bouleversa les Etats et structura le Monde, tel que nous le connaissons aujourd'hui et cela à priori pour longtemps encore.

Le 3 septembre 1939, la guerre éclate entre la France et l'Allemagne avant qu'elle ne devienne mondiale, pour se finir le 2 septembre 1945. Pourquoi ? Où ? Comment ? Que s'était-il passé avant ? Comment se déroule-t-elle ? Que se passera-t-il ensuite ?

Quelles répercussions seront entraînées à long terme ? Cet ouvrage apporte les réponses à tous ces questionnements et sur cette guerre que les Français croient trop souvent connaître. Il convient d'expliquer et de commenter l'

«histoire vraie de la Guerre», sa géographie, les événements militaires, les aspects politiques, les idéologies, les comportements humains, etc. Connaître et comprendre les causes, le déroulement et les conséquences de la World War Two nécessite d'étudier un siècle de faits et de tragédies. L'approche du conflit majeur du XXe siècle y est nationale et internationale. Etant au « CAC 40 des guerres de toute l'Humanité », la Deuxième Guerre Mondiale, encore très prégnante auprès de tous, reste un sujet incontournable et « indémodable ».

Grâce à la densité des informations fournies, à la profusion des chiffres cités et à la pertinence des analyses présentées, complétées par l'apport de révélations inédites et de pensées thématiques, cette synthèse historique et ce travail mémoriel délivrent une contribution unique sur l'Histoire et communiquent un message de Mémoire. 150 sujets y sont développés méthodiquement et plus de 1 500 flashes informatifs ou synthétiques y sont rapportés. Parce que documenté et pédagogique, cet ouvrage de référence, atypique et richement constitué de fiches de lecture, s'adresse au lecteur averti mais aussi à un large public, aux jeunes et à tout citoyen désireux d'améliorer ses connaissances sur cette période capitale de l'histoire de la France et du Monde.

Le prix du Livre d'Histoire a été décerné à cet ouvrage. Michel COQUERY est un éminent historien, cadre de l'armement et spécialiste de la Défense Nationale. Il vient de publier 1939-1945, Petite et Grande Histoire aux éditions Lavauzelle. Il sera présenté dans le prochain Histomag.

David Harmand et Roger Schmidt
 Infographie et mise en page de Frédéric Lisch

L'ouvrage de La Ferté
 Le drame oublié de mai 1940 !

Prix de vente : 45,00 €. Prix à la souscription : 40,00 €. Frais de port : 4,90 €
 Parution le 23 mai 2020

L'ouvrage de La Ferté, le drame oublié de mai 1940 !
 Imprimez et retournez ce bulletin de souscription et votre chèque (à l'ordre de David Harmand) à l'une des adresses ci-dessous.

Nom : _____
 Prénom : _____
 Adresse : _____
 Commune : _____

Pour tout renseignement complémentaire ou achat groupé, téléphonez au : **03 24 42 35 76.**

David Harmand : 23 rue du Radimont, 54730 Gorcy
ciesecandsoon@hotmail.fr
 Roger Schmidt : 79 rue Principale, 08370 Puilly-et-Charbeaux
schmidt-villy-laferite@orange.fr

2/2

David Harmand - Roger Schmidt
 Infographie et mise en page de Frédéric Lisch

LIGNE MAGINOT

L'ouvrage de
La Ferté

Le drame oublié de mai 1940 !

Sa construction, ses hommes, son destin.

Ralph KEYSERS
 Collection Arthur LANGERMAN

Le Crayon du diable
 Philipp Rupprecht alias Fips



Trois chefs de guerres contre Hitler
 W. Churchill – J. Staline – F. Roosevelt
 dans le *Stürmer* de 1939 à 1945

LE CRAYON DU DIABLE
 Philipp RUPPRECHT alias Fips
 Trois chefs de guerres contre Hitler
 W. CHURCHILL – J. STALINE – F.
 ROOSEVELT
 dans *der Stürmer* de 1939 à 1945

Auteur : Ralph KEYSERS
 Pages : 360
 Parution : 2018
 Prix :
 ISBN : 978-2-9560768-4-1

SYNOPSIS
 L'hebdomadaire de Julius
 STREICHER *der Stürmer* connu pour
 sa maladroite campagne antisémite a,
 sur ordre du ministère de la
 Propagande, participé comme toute la
 presse du Reich, à une campagne de
 dénigrement des dirigeants opposés à
 HITLER durant la Seconde Guerre
 Mondiale. Les trois grandes
 personnalités qui ont bénéficié
 principalement des sarcasmes de

Philipp RUPPRECHT alias Fips le caricaturiste du **Stürmer** sont bien entendu W. CHURCHILL, J. STALINE et F. ROOSEVELT.

Le nombre de caricatures est lié aux dates d'entrée en guerre contre Hitler. La Grande-Bretagne en septembre 1939 par une déclaration de guerre, l'Union Soviétique par l'attaque surprise d'HITLER fin juin 1941 et les Etats-Unis par une déclaration de guerre allemande.

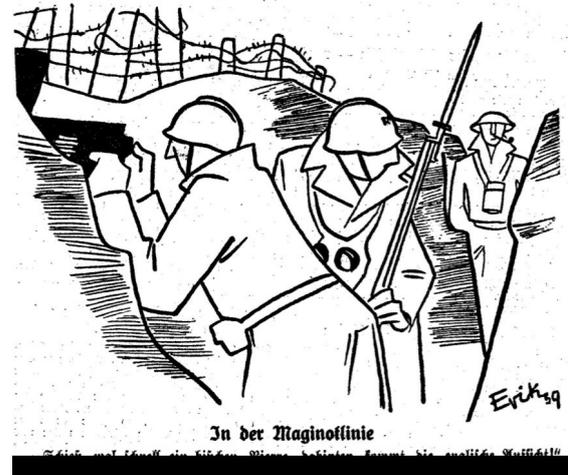
Le type d'attaque varie selon la cible. Churchill est présenté comme un saoulard irresponsable, STALINE comme un assassin sanguinaire et ROOSEVELT comme un infirme malade qui n'a plus tous ses moyens physiques et psychologiques pour exercer ses fonctions.

Les légendes qui accompagnent chaque dessin sont souvent très grossières. Ce qui doit plaire aux lecteurs racistes du **Stürmer**. Pour accentuer le trait de chacun des trois opposants, un objet est mis en avant ; pour CHURCHILL ce sera une bouteille de Whisky, pour STALINE une multitude de cadavres et pour ROOSEVELT des béquilles ou un fauteuil roulant.

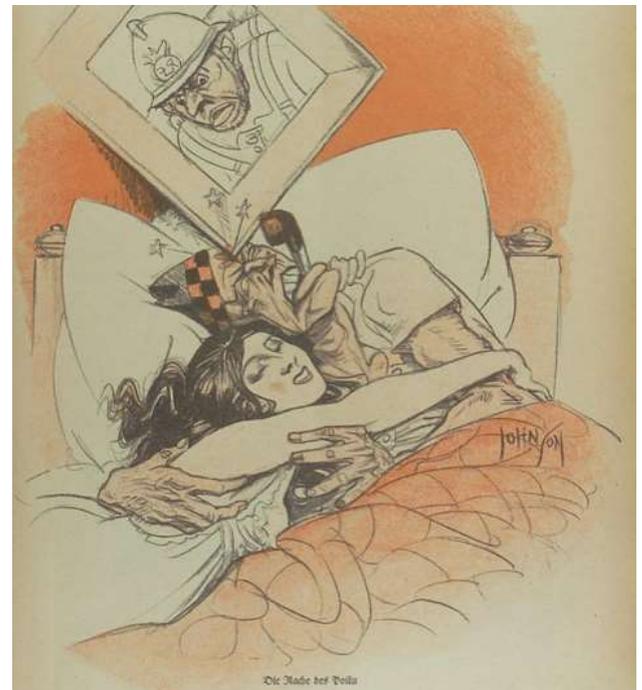
Le présent essai décrypte l'outil de la caricature utilisé par **der Stürmer** sur ordre du ministère de la Propagande dirigé par Joseph GOEBBELS durant la Seconde Guerre Mondiale. Le public visé par cette opération est le citoyen allemand de base dans le but de le divertir et lui faire oublier les restrictions imposées par cette guerre. Ridiculiser l'adversaire est une démarche qui tente de faire croire aux lecteurs que les chefs ennemis ne sont pas à la hauteur et que l'on va en venir rapidement à bout. La victoire allemande ne peut qu'en être certaine.

Ralph KEYSERS, ancien Conseiller Culturel adj. Près l'Ambassade de France à Bonn. Maître de Conférences

honoraire d'Allemand près l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Spécialiste de l'Allemagne contemporaine.

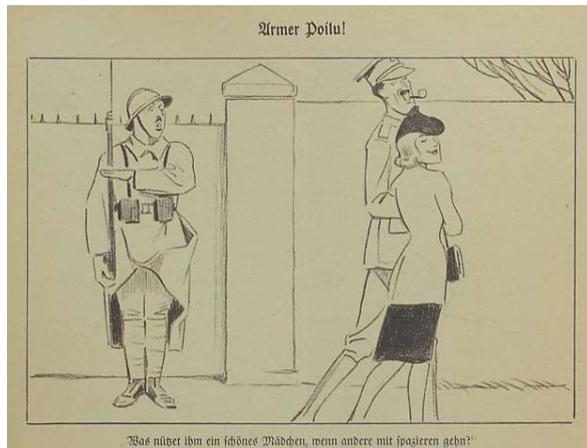


Le premier croquis est censé montrer une position de la ligne Maginot où deux fantassins français en poste de combat sont observés par un Tommy dans une attitude peu martiale, pipe à la bouche et bras croisés.

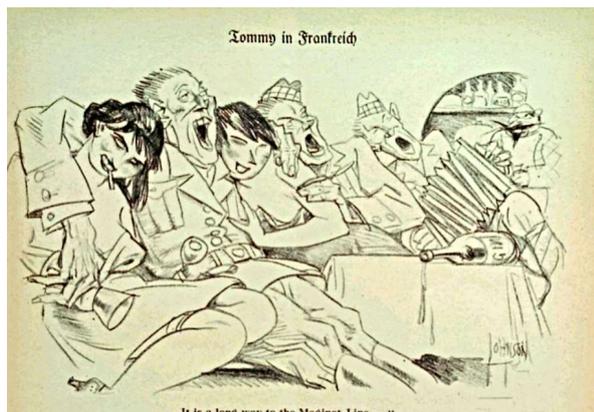


Le second dessin est très suggestif, pendant que son mari est sous les drapeaux la femme française est, quant à elle « sous les draps » avec un soldat britannique. L'épouse française est

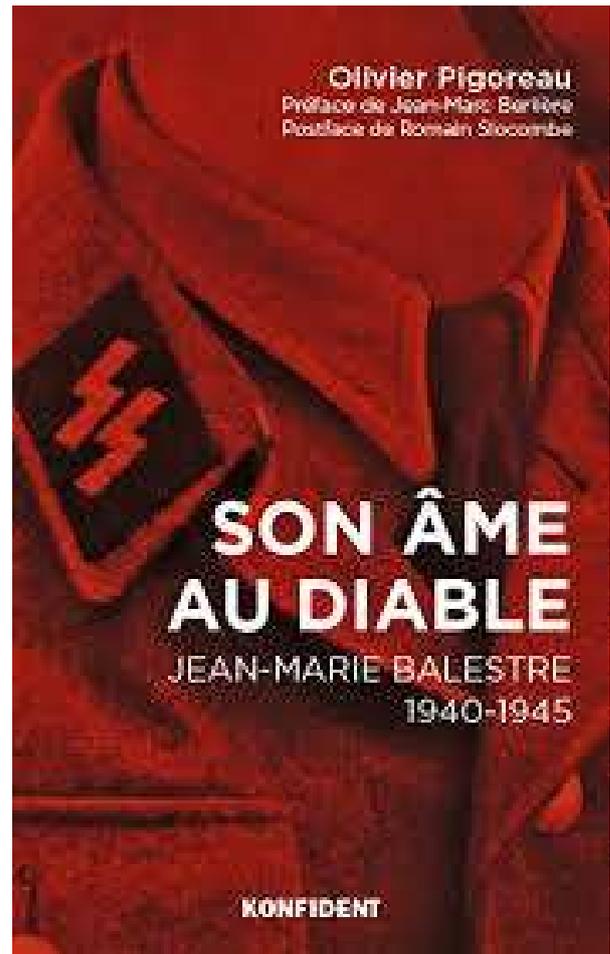
considérée infidèle, sous-entendu de peu de vertus comparées à la « Frau » allemande.



Le troisième dessin est de la même veine que le précédent, le soldat français, consigné, monte la garde alors que l'officier anglais est aux bras d'une jolie française.



Le quatrième dessin est très caricatural. Intitulé « Tommy in Frankreich », trois soldats britanniques éméchés chantent « It's a long way to the Maginot-Line » dont un enlace deux Françaises. Ici encore une fois, elles sont représentées comme des femmes légères, à moitié dévêtues. Sous les yeux du barman qui est loin de ressembler à un Français, les Britanniques sont éméchés, une bouteille de gin est renversée sur la table et ne présentent pas un air martial.



SON ÂME AU DIABLE
Jean-Marie BALESTRE
1940-1945

Auteur : Olivier PIGOREAU
 Pages : 260
 Parution : 2020
 Prix : 21 E
 ISBN : 978-2-95698-370-5

Synopsis.

Jean-Marie BALESTRE fut sans doute le seul Français à porter l'uniforme des Waffen-SS et à se voir attribuer la carte de déporté interné de la Résistance. Déroute jeunesse que celle de cet homme passé, quasiment du jour au lendemain, de la gauche « antiraciste » au socialisme hitlérien, engagé jusqu'au point le plus ultime de la collaboration, pour finir la guerre derrière les barbelés d'un camp de concentration.

Qui fut au juste, entre 1940 et 1945, celui qui, avec son ami Robert Hersant, allait bâtir le plus grand groupe de presse français et, seul, régner pendant près de 15 ans sur le sport automobile mondial ? Ce livre rouvre un dossier qui, des décennies après la guerre, défraya la chronique, donne lieu à un retentissant procès et causa quelque embarras à un très haut niveau de l'Etat.

Au-delà du cas Balestre, sont ici mises en lumière toutes les ambiguïtés d'une époque propice à toutes les aventures et à tous les retournements, dans un Paris sous la botte allemande où, entre collabos patentés et résistants authentiques, évoluèrent d'insaisissables aventuriers. Si dans la longue nuit de l'Occupation, tous les chats, évidemment, ne furent pas gris, le pelage de certains matous, assurément, prête à confusion.

Le nom de BALESTRE évoque les grandes années de la Formule Un quand des grands pilotes comme PROST, SENNA, LAUDA ou MANSELL se livraient des duels épiques qui ont marqué à tout jamais l'histoire du sport automobile. Mais le patron de la F1 trainait un passé trouble qui n'avait cependant jamais été retracé fidèlement auparavant. Grâce à Olivier PIGOREAU, membre de notre forum « Le Monde en guerre », on peut suivre le passé sulfureux de BALESTRE, raconté de manière très détaillée, fruit d'un travail de détective très pointilleux. A sa manière, BALESTRE a mené une course pour coiffer au poteau son ami HERSANT pour diriger Les Jeunes du Maréchal, organisation destinée à encadrer la jeunesse. Sur la ligne d'arrivée, un jour d'avril 1943, BALESTRE revêt la casaque de Waffen-SS pour devenir le promoteur du recrutement de volontaires français. Mais, il n'ira pas mourir à Berlin pour Hitler mais finira la guerre derrière les

barbelés du camp de Dantzig-Matzkau, le pénitencier de la Waffen-SS. Ce livre retrace cette trajectoire encombrée de chicanes éclairant d'un jour nouveau l'histoire du pape de l'automobile.

L'ARMÉE D'HITLER

Auteur : Benoît RONDEAU

Pages : 143 avec 160 photos

Prix : 16,50 €

ISBN : 978-2-7373-3

SYNOPSIS

La Wehrmacht : dans l'imaginaire collectif, ce nom évoque une armée d'excellence, commandée par le meilleur corps des officiers, faisant preuve d'un art consommé de la tactique et dotée du matériel le plus performant. Qu'en était-il en réalité ? Les campagnes menées par cette armée sont bien connues. Ces événements reçoivent ici un nouvel éclairage avec le travail de Benoît Rondeau. L'auteur questionne les forces et les faiblesses de cette armée devenue légendaire. Il a par ailleurs le souci d'aborder la question de la compromission de cette armée avec le régime nazi. Car la Wehrmacht, c'est avant tout et surtout l'armée d'Hitler, le bras armé d'une idéologie pernicieuse, qu'elle a servie avec zèle. Loin d'être une armée comme les autres, la Wehrmacht a participé aux crimes les plus odieux du XXe siècle.

Cet ouvrage nous les clés de compréhension de l'action de l'armée allemande au cours de chaque campagne menée sur terre, sur mer et dans les airs. Il aborde aussi la question des liens de cette armée avec le régime

nazi et ses crimes. Les aspects techniques et le matériel font également l'objet d'une attention toute particulière. Ce faisant, le livre répond à quelques questions. L'armée allemande a-t-elle été la meilleure du conflit ? Quelles étaient les forces et les faiblesses de la Wehrmacht et de la Waffen SS ? A quel point peut-on dire que cette armée était celle d'Hitler.

JUIN 1940. L'armistice est signé : au Donon, le dernier corps d'armée français tient toujours.

Auteur : Jean-Michel ADENOT
 Année de parution : courant juin 2020
 Editeur : SAS JARDIN DAVID E&MT
 Pages : 200 dont plus de 300 illustrations
 Prix : 28 E
 ISBN : 9 782956 437529

SYNOPSIS

Sur les pentes des Vosges, le 43e corps d'armée de forteresse du général Fernand LESCANNE recule mais se bat au moment où l'armistice est signé. Le « dernier carré du Donon » négocie sa reddition les armes à la main donc l'honneur sauf.

Parviendra-t-il à échapper à la captivité comme DENFERT-ROCHEREAU, le défenseur vaincu de Belfort en 1870 ? Quelle est exactement la nature des « Accords du Donon » et les « conditions honorables » accordées au dernier corps d'armée français ?

C'est ici un ouvrage particulier qui est proposé au lecteur, avec une priorité accordée à la qualité des illustrations et de la cartographie. L'ambition consiste à rallier les amateurs d'histoire militaire de la période -sans aller jusqu'aux détails- et les amoureux de la région.



Les clichés sont en grande partie issus de la collection de l'auteur. Rassemblés et présentés dans un format qui rappelle les albums des anciens combattants, ils apportent une compréhension des événements « à hauteur d'homme ». Un éclairage nouveau apparaît à l'issue de rigoureuses investigations au cœur des archives.

Dans la vallée de la Sarre, de la Vezouze, de la Plaine, du Rabodeau et de la Bruche, cet album montre aussi des lieux familiers maintenant redevenus paisibles et qui n'ont pour la plupart pas beaucoup changé.

On ne présente plus notre plus fidèle contributeur du forum, Jean-Michel Adenot alias JD. Spécialiste de l'histoire de la région des Vosges, cet ouvrage est un excellent complément à notre dossier sur les combats de la ligne Maginot et mérite une place particulière dans notre bibliothèque.

6 : Le cinéma du HM*

« Double crime sur la ligne Maginot »

Par Jean Cotrez.

Le dernier Histomag étant consacré, entre autres, à la ligne Maginot, nous avons pensé vous présenter un des seuls films dans lequel, elle « apparaît » de manière prononcée. Je mets apparaît entre guillemets car toutes les scènes ont été tournées en studio, même si quelques-unes d'entre-elles peuvent faire penser qu'on y est pour de vrai.

Le film :

Réalisé en 1937 par Félix Gandéra d'après le roman de Pierre Nord, avec dans les rôles principaux : Victor Francen et Véra Korène. Film en n&b, durée 1h35. Sorti en salle le 24 septembre 1937.

L'histoire :

Lors d'une relève de commandants dans un ouvrage de la ligne Maginot, le nouvel arrivant croit reconnaître quelqu'un dans un de ses trois lieutenants. Quelques jours plus tard, alors qu'il visite son ouvrage en compagnie d'un officier, les deux hommes sont assassinés dans l'ouvrage. Un commissaire de police conclut que le meurtrier est soit le capitaine Bruchot (V. Francen), soit un des trois Lieutenants. Et il y a effectivement un traître parmi eux et le capitaine va mener sa propre enquête pour se disculper et tendre un piège pour le confondre.

Notre avis :

Au-delà de l'histoire d'espionnage qui en vaut bien d'autres, ce film, sans vraiment entrer dans la rubrique « film de propagande » est quand même destiné à montrer la fameuse ligne Maginot, au budget pharaonique, au grand public. Lors de la reconstitution du crime, par exemple, le commissaire s'appuie sur un croquis de l'ouvrage bien dessiné sur un tableau noir, montrant pas moins de quatre sous-sols dans l'ouvrage !! Bien entendu aucune notion de lieu et pas d'évocation des postes de combats. Par contre ce que l'on voit bien :

- L'entrée des munitions par laquelle une troupe défilant en rangs par quatre entre dans l'ouvrage. On voit bien ici la grille et la porte blindée derrière un pont roulant à effacement latéral. Par contre, sur les vues extérieures, l'EM est en carton-pâte (un seul créneau de défense, c'est un peu léger pour une EM...);
- Le monte-charge. On suppose être dans un gros ouvrage puisqu'il y a des rails de 60 cm au sol. Par contre, pas de trace de ligne électrifiée au plafond... le locotracteur qui apparaît ressemble plus à une boîte en carton et il est autonome. Je ne pense pas que cela ait existé sur la LM ;

- Une chambrée d'hommes de troupes ;
- L'infirmierie ;
- Le mess des officiers ;
- Une cloche de guet (de l'intérieur) ;
- Une scène intéressante montre la fermeture de l'EM, avec donc grille, effacement du pont roulant et fermeture des doubles portes blindées. C'est assez bien fait et on pourrait se croire dans un ouvrage ;
- Lors de la course poursuite finale, on voit bien les réseaux de rails antichars et les réseaux de barbelés. On voit même le héros sortir par une issue de secours située dans un fossé diamant et gagner les dessus par une échelle ;
- Enfin, plusieurs scènes se passent dans les couloirs de l'ouvrage mais on voit clairement qu'elles ont été tournées en studio.

Ne faites pas de folie pour vous procurer ce DVD mais si vous le trouvez sur une brocante pour quelques euros, laissez-vous tenter. Il est en version image et son restaurés et pas trop mal de ce côté-là.



Conclusion :

*HM : acronyme pour Histomag